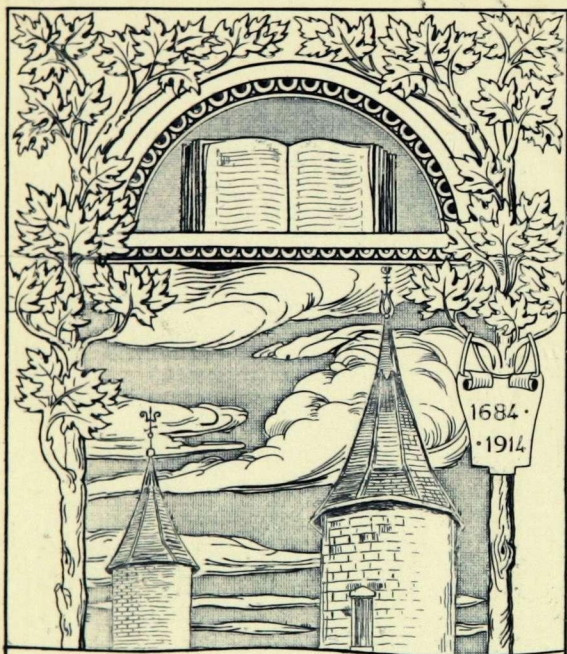




 BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL



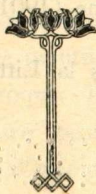
Humour & Claque
JULES-S. LESAGE *J.S.L.*

Notes

— et —

Esquisses Quebécoises

Carnet d'un Amateur



QUEBEC
Imp. ERNEST TREMBLAY

1925

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Chroniques Laurentienne (1901).

Notes et Impressions (1903).

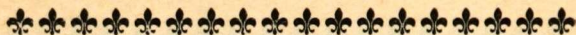
CONFERENCES :

Littérature canadienne (1901).

Le Merveilleux dans la Littérature Canadienne
(1901).

Glanuré. (1904).

ND
246
Q8L47
1925



PRÉFACE

Une ère nouvelle s'ouvre pour notre littérature. Depuis quelques années surtout, un courant de sympathie et de vif intérêt se manifeste en faveur de nos lettres canadiennes françaises.

J'ai donc cru devoir rassembler ces quelques notes et esquisses québécoises au cours des différentes expositions de peintures, tenues à Québec et d'y joindre ces croquis, lesquelles sont autant de "tranches de nature" brossées au hasard de la flânerie, impressions d'hier où j'ai toute mon âme et tout mon coeur.

J.-S. L.

9 mars, 1925.



D'ICI DE LA

Il y avait beau temps que tout le monde, même ceux-uà qui, d'ordinaire, s'attardent le plus à la campagne, étaient rentrés en ville, quand la splendide réception, donnée par Sir Alphonse et Lady Pelletier, à Spencer Wood, attira toute l'élite de la société québécoise conviée à cette brillante réunion mondaine. Une foule élégante et nombreuse remplissait les salons, se pressait autour des tables de rafraîchissements, se répandait au dehors sur la spacieuse véranda, ou dans les allées sinueuses du parterre : les tons clairs des toilettes ravissantes des dames et demoiselles, émaillant ainsi que des fleurs aux corolles multicolores, tranchant sur le vert foncé des pelouses et les bordures des platesbandes. D'ici de là, quelques jeunes couples, qui cherchaient l'isolement propre aux douces confidences, poussaient jusqu'au bord du cap, pour avoir une plus belle vue du fleuve dont les eaux calmes et profondes coulent au pied de la falaise escarpée ; comme si la contemplation de l'immensité mouvante était naturelle et nécessaire aux tendres aveux, aux épanchements du coeur.

Puis, à pas lents, ils revenaient tout rêveurs, vers les groupes bruyants des invités, non sans passer par la serre, dont la mouette senteur des fleurs exotiques leurs procuraient de délicieuses et d'étranges sensations, à se croire au pays bleu des rêves dorés toujours irréalisables !

Maintenant, si l'on en juge par cette nouvelle entrée en fonction du premier dignitaire de notre province nul doute qu'il remplira les devoirs sociaux de sa charge avec toute la dignité et le tact dont ont été coutumiers ses nobles devanciers dans cette royale demeure.

Déjà l'automne, cette saison des nostalgies, qui s'éternisait en une douce et tiède langueur, tire à sa fin, sous l'effet des grosses gelées avant-coureuses des rigueurs de l'hiver, les feuilles jaunies et rouges pourpre des arbres dépouillés de nos parcs jonchent le sol ; elles exécutent, sous la poussée rageuse du vent leur dernière ronde endiablée, montent et tourbillonnent dans l'air : "pauvres feuilles, valsez ! valsez !" N'en est-il pas ainsi de nous, emportés dans le tourbillon des choses, entraînés par la course vertigineuse des événements, nous nous faisons illusion, nous trompons l'heure fatale, "nous dansons sur un volcan !"

Jamais peut-être plus que cette année, la pêche à l'éperlan n'a eu plus de fervents et de patients

adeptes. De tous les coins de la ville, la perche de ligne à l'épaule et le panier au bras, on les voyaient arrivés; les quais de la basse-ville à la marée montante, étaient littéralement envahis par ces pêcheurs d'occasion: flâneurs et badauds, qui assis les jambes balantes, tendaient dans l'eau tranquille et clapotante la ligne perfide au frétil-lant petit poisson dont les luisantes écailles au sortir de l'onde, miroitaient au soleil. Ça mord ! Ça mord ! se criait-on de part et d'autres, tout le monde en prenait. Mais là comme ailleurs, "tout vient à point pour qui sait attendre !" Quelle leçon de philosophie de la vie !

Jadis aux temps bibliques, ils pêchaient aussi ceux-là que le Christ aux vues prophétiques fit Lui: "pêcheurs d'hommes !"

La vieille cité de Champlain, un beau matin s'est réveillée toute enneigée, elle avait, sous l'avalanche de cette bordée avant coureuse, revêtu sa parure hivernale, les carioles et traîneaux circulaient dans nos rues au son joyeux des clochettes et des grelots; la ville entière avait pris un air de gaieté et de carnaval. A cette première neige, nous devons cette belle vision d'idéale pureté, un de ces "rêves blancs" qui remplissent l'âme d'une grande joie ! D'autres plus âgés, de répéter non sans une note mélancolique dans la voix: "Deux fois trente hivers ont blanchi ma tête !"

C'était hier le "jour des morts", suivant la vieille et pieuse coutume, nombre de gens s'en sont allés prier sur la tombe de leurs parents et de leurs amis, obéissant à la voix du poète :

"O morts ! dans vos tombeaux vous dormez
solitaires".

Le temps était gris et froid, d'épais nuages passaient dans le ciel, tendant sur toutes choses un voile sombre, le vent dans les rameaux touffus des grands pins rendait un son lugubre, mais au sein de ce décors funèbre, de ce mélancolique et solennel recueillement de la nature, qui se replie sur elle-même, il y avait, dominant cette immense tristesse, répandu dans l'air comme un sentiment de vie future, une intuition mystique de l'infini qui impressionnait fortement les âmes croyantes en la radieuse et consolante béatitude de l'au-delà.

Par cette fin d'après-midi, dans le "champ du repos", où s'attardaient encore quelques visiteurs autour des tombes, sous la poussée du vent, tourbillonnaient les feuilles mortes avec un bruissement étrange semblable au battement d'ailes des hiboux nocturnes messagers. Au-dessus des vains bruits et des clameurs mourantes de la terre, du fond du cimetière montait, comme l'écho lointain, des voix suppliantes des êtres prédestinés, attendant leur entrée triomphale dans la gloire : Ouvrez-vous portes éternelles ! Ouvrez-vous.

Maintenant, ce culte rendu à nos morts, revenons aux vivants qui peinent et qui luttent sur terre, sur cette "machine ronde", où à certains moments à en juger au train dont vont les choses, tout semble tourner autour de nous, mais peut-être aussi, est-ce nous qui tournons, qui faisons volte-face, "l'homme, a-t-on dit, est changeant de sa nature. Témoin cette célèbre et minutieuse enquête sur l'administration du Département de la Marine si fertile en révélations scandaleuses; "en affaires comme en affaires", disent les partisans du (5 p. c.) cinq pour cent. C'est la guerre déclarée aux "pots de vins".

L'Institut Canadien a repris la série de ses conférences d'hiver avec la remarquable et intéressante causerie de M. le juge Lemieux sur "Ramsay"; c'est un tribut d'hommages et de reconnaissance rendu au magistrat intègre, à l'homme doué des qualités éminentes de l'esprit et du coeur, un beau monument élevé à sa mémoire. M. Lemieux a pris la noble tâche de faire revivre parmi nous pour l'édification de tous, les grandes figures de notre magistrature canadiennes.

Très intéressante et captivante aussi la conférence avec projections du capitaine Laurenzac sur la Normandie, au milieu de laquelle il nous promène, nous initiant davantage avec ses us, coutumes et légendes de la terre normande, le doux

pays des grands ancêtres, dont il nous semblait entendre chanter en nos coeurs la patriotique romance :

“J’irai revoir ma Normandie

C’est le pays qui m’a donné le jour !”

Jamais, dit-on, de mémoire québécoise, la Ste-Catherine n’a été fêtée comme cette année, la traditionnelle “tire” fondait littéralement dans toutes les bouches, aussi que de becs sucrés. A celles-là, qui au dire des mauvaises langues devenues “vieilles filles”, auraient “coiffé” la Ste-Catherine, l’on conseille amicalement de garder leurs “coiffes” blanches, toujours de mode, tant qu’on n’a pas passé le Cap de “Bonne Espérance !”

Enfin pour finir, disons un mot de la soirée de charité organisée par Mme juge A. B. Routhier, au bénéfice des Pères du Sacré-Coeur, pour la construction d’une chapelle qui a obtenu un très légitime et généreux succès ; la musique, les deux spirituelles comédies jouées avec entrain et surtout la danse originale et si élégante des “coquelicots”, conjointement avec les gracieuses jeunes filles qui distribuaient des roses et des oeillets aux assistants, l’ont à juste titre, fait surnommer : la “Fête des Fleurs” ; ce qui nous rappelait agréablement les mots d’amour de la chanson :

Les fleurs que nous aimons

Sont de petites femmes !



NEIGES D'ANTAN

Le mois de février, pour emprunter le langage "sportique" détiendra le "record" des tempêtes de neige. On croit que c'est fini ; ce n'est qu'un calme apparent et trompeur ; voilà que ça recommence, qu'il vente et qu'il poudre comme de plus belle.

Mais que voulez-vous, en temps de carnaval, c'est de saison et puis ces bourrasques neigeuses, qui, pareilles à quelques cyclones passent ainsi sur notre ville si paisible, bien assise sur son cap Diamant, mettent un peu d'animation dans l'air. Le service des "tramways" en est suspendu quelques heures tout au plus, ce temps d'arrêt nous permet semble-t-il, de reprendre haleine au milieu du brouhaha et de la rapidité de la vie qui nous emporte.

Lorsque la tempête a cessé, et que le vent est tombé, il continue encore à neiger, tout comme si nous n'en avions pas assez de cette blanche substance qui des mois durant, menace de nous ensevelir vivants sous une prochaine avalanche.

Seuls, les vieilles et bonnes gens, que leur grand âge retient à la maison, en voyant de la fenêtre

tomber encore la neige, devenus songeurs, rêvent aux choses, aux plaisirs d'autrefois ; ce sont pour eux, "les neiges d'antan" ! Ils regrettent alors "le bon vieux temps" meilleur que le nôtre à leurs dires, et ces chers "souvenirs" qui leur reviennent en foule, modulent en leur cœur resté toujours jeune, une douce cantilène qui les berce et les enchante !

Aussi d'entendre jouer un air ancien ou chanter une vieille romance, leurs yeux se mouillent de larmes, et sur le passé ressuscité, leurs lèvres esquissent un sourire mélancolique".

—x—

Pour nous, qui vivons encore dans le présent, le dernier concert de la Symphonie, toujours en progrès ascensionnel, a charmé nos oreilles et rempli nos âmes de sublimes et mystérieuses harmonies qui unissent les êtres et les choses. Notons parmi les morceaux de grands maîtres qui ont été les mieux rendus :

"La marche festive" de Gounod, pleine d'imprévus et d'heureux contrastes ; le "Concerto en mineur", de Grieg ; l'ouverture "d'Obéron", de Weber, d'une verve entraînante, exécutée avec ensemble et un brio éclatant ; la "Symphonie inachevée" de Schubert, développée en une mélodie nos-

talgique et chantante. Enfin, pour “enlever le morceau”, “La Danse Grecque” de Massenet, d’un rythme léger et bien cadencé où se devine, tout le dilettantisme hellénique dont l’école française a hérité à travers les siècles.

Tant qu’à Mlle Lina Lermer, pianiste virtuose, son talent, de l’avis de tous ceux qui l’ont entendue et profondément goûtée, son talent tient du prodige : quelle force, quelle onction, quel sentiment mis en valeur, quelle irréprochable technique.

Aussi, quand ces doigts agiles eurent cessé de courir sur le clavier, l’instrument vibrait comme un cristal qui résonne encore longtemps après qu’on l’a touché.

—x—

C’était vraiment un régal artistique et littéraire que d’entendre, l’autre soir, à l’Université Laval, M. l’abbé Camille Roy, critique autorisé, nous présenter à nouveau l’auteur populaire des “Anciens Canadiens” ; évoquer avec sa maîtrise habituelle la grande et belle figure, d’Aubert Philippe de Gaspé, dont la mémoire n’est pas près de s’éteindre sur les bords du St-Laurent.

Disons-le, sans ombrage pour ceux qui apportent à la construction de l’édifice national leur petite pierre. M. Roy aura contribué puissamment

à donner un regain de vie et de célébrité durable à notre littérature canadienne-française et pleine d'avenir.

—x—

Mentionnons à propos de choses littéraires le “vient de paraître”, le “Centurion” roman de temps messianique, par M. le juge A. B. Routhier, publié déjà dans un de nos quotidiens.

Les premiers chapitres du livre intéressant ne manquent pas de charme et d'imprévu surtout le “journal de voyage” de Camilla plein de grâce et de fraîcheur d'impressions pittoresques. La portée apostolique et doctrinale offre peut-être en général moins d'attraits, mais n'en ouvre pas moins aussi des horizons nouveaux sur le caractère divin de l'action messianique en terre d'Orient d'où nous est venue la lumière rayonnante à travers le monde civilisé d'alors et d'aujourd'hui.

Le livre si bien documenté de M. Alphonse Gagnon intitulé “l'Amérique Précolombienne”, essai sur l'origine de sa civilisation. L'accueil favorable que cet ouvrage consciencieux a reçu dans le monde des savants et des lettres tant au Canada qu'aux États-Unis et en pays étrangers, montre tout le mérite et la compétence en matière archéologique de son auteur. A mentionner aussi les “Souvenirs Politiques” de M. Charles Langelier,

qui parlent d'eux-mêmes et se passent de tout commentaire : peut-être serviront-ils un jour de document précieux à celui qui voudra faire l'histoire de nos lettres et de nos moeurs politiques dans la Province de Québec, particulièrement, sous le régime libéral, ce qui pour plusieurs paraîtrait de "l'histoire ancienne".

Mais un ouvrage qui aura, nous en sommes convaincus un grand retentissement, c'est le roman canadien intitulé : "Sur les Deux Rives", de M. Léon de Tinseau, déjà très avantageusement connu dans le monde des lettres françaises.

C'est l'histoire vécue d'une famille noble de France, qui vient s'établir au Canada particulièrement au lac St-Jean, puis au lac Mistassini au poste des Réveillon et Frères, et définitivement, qui fait souche à Québec la ville pittoresque par excellence du Canada, dont l'auteur enthousiasmé de son cite et de son panorama incomparable, nous donne une description enchanteresse : "En même temps vers la droite, émergea une grande cité esquissant sur un ciel d'azur le profil onduleux de ses édifices semés de groupes d'arbres. Québec la glorieuse sortait des profondeurs du fleuve ; et l'on découvrit alors, blottie au ras de l'eau, une rangée de maisons formant la bordure inférieure du diadème !

Le livre, écrit dans une langue claire et limpide qui reflète comme dans un cristal de roche les beautés et les magnificences de nos paysages, est l'oeuvre yécut d'un écrivain français, lequel tout Parisien qu'il était, est devenu Canadien de coeur et d'esprit.

—x—

Pendant que nous sommes sur le sujet des oeuvres canadiennisantes, louons l'esprit d'initiative de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, qui organise pour les 23 et 25 mars prochain, un grand "euchre", dont les bénéfices seront: 1o employés à payer le prix d'achat du lopin de terre où repose l'immortel Crémazie au Hâvre, France; 2o pour aider l'oeuvre du patronage Laval dont on projette la construction.

Une autre belle et grande oeuvre philanthropique qui intéresse l'avenir du Canada tout entier, c'est la formation d'un comité général pour combattre les effets désastreux de la "Tuberculose", terrible maladie qui fait tant de ravages chez nous dans toutes les classes de la société, aussi pour prendre des mesures énergiques de combattre le mal épidémique; il y avait l'autre soir une grande assemblée convoquée à l'hôtel de ville. Le maire Garneau, Monseigneur Eug. Roy, les docteurs Bro-

chu, Ahearn et autres membres du corps médical prirent la parole et un comité fut formé.

Maintenant, si l'instinct de "conservation" est chez l'homme un des premiers mobiles d'action ; pour l'animal, le principe de "sélection" est une méthode excellente afin d'obtenir les sujets les plus parfaits d'une même race et d'une même variété. C'est de cette théorie scientifique, mise en pratique, que s'est inspiré l'association des éleveurs de volailles à Québec.

—x—

En entrant dans le manège militaire, converti, l'autre jour, en un immense poulailler, un caquetage assourdissant vous accueillait : toute la gente allée de nos basse-cours caquassait à plaisir. Et tout en faisant le tour de cette intéressante exposition, où dans de hautes cages des couples d'espèces rares étaient détenus, tandis que d'autres, des coqs à l'aigrette altière et au beau plumage, étaient séparés des autres, comme de "grands isolés", conscients de leur valeur et de leur "prix" inscrit sur des cartes bleues ou rouges.

Ceux-là, surtout, avaient le "verbe" haut et l'allure impérative, l'on voyait bien que seigneurs et maîtres dans leur royaume ils n'abdiqueraient pas de sitôt le commandement.

C'est qu'on aura beau faire subir une évolution à l'espèce, toujours dans la race cet instinct naturel de force et de domination survivra, et jamais dames poules ne tenteront de devenir les "suffragettes" d'un pouvoir usurpé; n'empêche que ces dernières ont leur action marquées dans la "basse-cour" qu'elles peuplent et qu'elles animent de leur doux caquetage. Après cela, l'on est pas étonné, que M. Edmond Rostand ait pris à si bonne école, ses modèles vivants pour sa nouvelle pièce intitulée "Chanteclerc", dans laquelle Coquelin devait tenir le premier rôle, celui du "coq" probablement.

—x—

Puisque nous en sommes à citer une pièce de théâtre dont les personnages sont pris dans la vie réelle, mentionnons celle intitulée "Le Loup", légende de la Forêt canadienne, par Eug. Watts. C'est l'histoire dramatique d'un héros Canadien-français, Jules Beaubien, et celle de son fidèle ami, Baptiste Legrand, qui tous deux se donnent la main pour déjouer les plans, habilement combinés d'un ingénieur-arpenreur américain pour enlever la belle Hilda, la blonde fiancée de Jules, lequel dans un duel à mort, d'un réalisme saisissant, il tue ce vil séducteur.

Ce drame en cinq actes joué en anglais à l'Auditorium, a obtenu un certain succès, dû surtout aux magnifiques décors et à la parfaite mise en action de cette légende pleine de "senteurs" et de la poésie mystérieuse de la forêt canadienne, témoin séculaire de tant de faits héroïques, immortalisé par la complainte de Cadieux, le type par excellence de nos vieux "trappeurs" canadiens. Sans parler des exploits retentissants de nos "voyageurs" et de ces "hommes de cages", dont les récits "merveilleux" ont charmé l'imagination populaire, légendes authentiques qui sont la moëlle pour ainsi dire, de notre littérature nationale :

"Légendes, doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du Pays, vieilles chansons de France.
Peut-être un jour hélas ! vos accents ingénus,
De vos petits Neveux, ne seront pas connus ?"

Notre XXe siècle hélas, fait fi de la légende ; tout entier à ses recherches scientifiques, il oublie trop vite ses histoires merveilleuses dont ont vécu ses pères et qui leur mettaient de la poésie plein l'âme.

—x—

Mais sortons du monde légendaire où parfois il fait si bon de se réfugier pour se reposer de

celui où nous vivons, et constatons que si le mois de février a été le mois des bourrasques de neige, il est aussi le mois par excellence des RÉDUCTIONS à vingt, à trente et à quarante pour cent.

Quelle aubaine ! pour les bonnes femmes de ménage que sont nos gentilles québécoises, que ces “ventes d'occasion”, toute la ville s'y portent et pour ces jours-là tous les magasins offrent des marchandises “bon marché” — tout se donne pour rien !

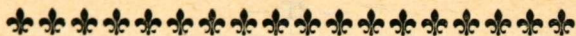
Après cela, on ira répétant que la vie est chère. Allons donc, tout le secret est de savoir quand et où acheter.

Il n'y a pas encore longtemps on traitait les québécois “d'arriérés” ; on les accusait même de n'être pas du dernier “bateau”, mais aujourd'hui, depuis la conférence à l'Université Laval, de M. l'abbé A. Simard, sur “Les Aérostats”, les ballons dirigeables, et les “aéroplanes” des Wright, Forman et Lagrange, nous sommes bien dans le “train” en attendant que nous “planions” dans les airs, de ce coup-là, plus de reproches, ni de rires sarcastiques, car nous serons bien au-dessus de nos “affaires”.

Nous aurons bientôt le vif plaisir d'entendre M. Joseph Saucier, célèbre baryton canadien, lequel se fait accompagner de Mme De Montigny, une très jolie voix de soprano et aussi de M. E.

Taranto, violoniste toujours applaudi. Bref ce concert attendu promet d'être au dire des "dilettanti" et si l'on en juge par le programme, un véritable régal artistique, dont se montre toujours friand le public amateur de bonne et belle musique dans la vieille capitale.

25 février 1909.



A GUI L'AN NEUF !

“A gui l'an Neuf !” s'exclamaient les vieux Gaulois de chevaleresque mémoire, et c'est par cette allusion joyeuse, de bon augure pour l'année qui commence, que les Québécois, fiers à juste titre de leurs coutumes traditionnelles, échangeaient en de bonnes et vigoureuses poignées de mains leurs souhaits et leurs vœux.

Janvier tout frimasé, s'annonça tout d'abord très froid, (ce qui d'ailleurs a fourni aux nombreux visiteurs du jour de l'an, l'heureuse occasion de parler de la température, un sujet de conversation toujours d'actualité.)

Puis soudain, pris de pitié pour nos faibles constitutions physiques toujours en souffrance, souffrance de quelques maux imaginaires, il s'est radouci; pousse même la condescendance jusqu'à verser une larme sur notre sort: toute une grande journée tomba une pluie torrentielle.

Puis ce furent des jours de neige et de bou-rasque, la balayeuse électrique passant dans nos rues, avec un bruit assourdissant, laissant après elle une poudrerie de neige qui aveuglait, ennei-

geait les piétons, affolait les chevaux ; on eut dit un véritable cyclone. Le vent de nord-est fit même des siennes, comme cela lui arrive souvent. Sur la place de la Basilique, c'était un tourbillon de neige, gare aux "midinettes" et trottineuses qui s'y engageaient, elles étaient presque soulevés de terre et projetées de l'autre côté de la rue. Aussi que de scènes comiques, que d'éclats de rire, au son aigu et moqueur ! On eut dit des trilles d'oiseaux retrouvant soudain la liberté du plein air !

Quand cette bourasque rageuse, cette tourmente passagère se fût apaisée, l'on vit dans nos rues toute une procession de charroyeurs de neige, leurs berlines chargées comblées, et les déblayeurs de trottoirs de se crier, haut les pelles ! en guise d'encouragement et d'ardeur à l'ouvrage.

Un beau matin, chose à faire rager les hommes d'affaires, toujours si pressés de descendre à leurs bureaux, le service des chars électriques fut suspendu pour quelques heures. Quelle paix ! Quel silence ! dans notre bonne vieille ville si bruyante d'ordinaire ; l'on se fut cru transporté à cent ans en arrière. Tout le monde sans crainte d'être écrasé marchait d'un pas aisé et tranquille dans le milieu de la rue ; quelques rentiers sortis pour prendre une bouffée d'air, s'interpellaient pour reprendre une conversation commencée la veille. Et nos pimpantes québecquoises, aux jolis minois,

sous leurs coiffures et manteaux de fourrures avaient l'air d'avoir emprunté les capelines et les pèlerines de leurs grandes mères.

Les façades de certaines maisons aux toits enneigés, aux murs lézardés par le temps, avaient un cachet particulier, et sous le ciel gris l'on eut pu voir se dessiner le palais de l'Intendant, le clocher de l'église des Récollets, la porte St-Jean, reliques du passé. En un mot dans ce décors de rêve et de poésie ancestrale, c'était l'ancien régime qui "l'espace d'un matin", prenait le pas sur notre siècle de progrès et de vie intense.

Certains esprits, dit-on, ennemis déclarés de tout ce qui porte la marque de l'Histoire en ont fait une maladie : "en quel siècle vivons-nous ?" se demandaient-ils avec une sorte d'effroi et de tremblement dans la voix.

Aux jours anciens et de lointaine perspective succédèrent, par un coup de baguette magique de la bonne Fée d'hiver, les jours de grâce : tous hommes et choses étaient blancs de givre à se croire transportés en plein pays de Saint-Nicholas. Puis la température aidant les grands arbres de nos parcs et boulevards se couvrirent d'un verglas transparent qui scintillait au soleil, alourdisant les rameaux dépouillés de bourgeons englacés ; bref, toute une floraison boréale aux teintes diaprées qui reflétaient la lumière éclatante du

jour. Et le soir sous la clarté de la lune on eut dit une illumination électrique, d'un effet vraiment féérique. O merveilleux spectacles de la nature créée pour l'enchantement des yeux et l'élévation de nos âmes !

Ces clairs de lune, quelle jouissance idéale, quelle mystique paix ils laissent en nous-mêmes ! Un soir de pleine lune nous la vîmes se lever d'abord toute rousse de derrière les hauteurs boisées de Lévis, projetant une longue traînée rougeâtre sur les eaux englacées du grand fleuve ; à mesure que l'astre des nuits montait lentement à l'horizon, encore tout empourpré, elle se fit toute blanche et resplendissante réfléchant ses rayons caressants sur les glaces mouvantes qui, pareilles à des grands miroirs lui renvoyaient son image fidèle. A la contempler ainsi dans sa course nocturne gravitant à son zénith, prendre sa place parmi les étoiles, elle nous semblait une fiancée à l'angélique figure rayonnante de bonheur qui, avec une grâce innée, monte à l'autel de l'hyménée, elle aussi accomplissant une ascension et prenant sa place marquée parmi ses heureuses compagnes, ses soeurs en l'humanité. Il en est encore qui, sans être ni bardes, ni troubadours, rêvent le soir aux étoiles ou chantent leur ballade à la lune, croyant en leur candeur naïve "aux mariages écrits au ciel !"

Puisque nous sommes sur le sujet du bonheur conjugal, tout dernièrement une de nos belles et gentilles québécoises, (laquelle d'ailleurs portait un nom prédestiné), a été la gracieuse héroïne d'un joli roman d'amour qui s'est déroulé au cours d'un voyage d'Italie, pays enchanteur au ciel éternellement bleu, où se réalisent comme dans les contes de fées, la rencontre tant souhaitée du prince charmant conquis par les beaux yeux et la grâce charmante de la fiancée de ses rêves ! Il va sans dire que cet heureux événement a créé toute une sensation dans la société québécoise où l'héroïne de cette idylle est très avantageusement connue. Depuis lors, parmi nos gracieuses débutantes, que de châteaux elles bâtissent en Italie, peut-être plus réels que ceux qu'on se construit en Espagne, pays des douces et leurrantes illusions.

Mais tout n'est pas d'or dans le monde, les joies et les plaisirs alternent souvent avec les souffrances et les malheurs. Il ne se passe pas de jours sans que la presse ne nous apporte la nouvelle de quelque terrible catastrophe, celle du tremblement de terre en Sicile, au cours duquel Messine, Reggio et plusieurs autres petites villes de Calabre ont été détruites ou démolies en partie. De l'avis des mieux informés, c'est la plus grande calamité des temps modernes ; les pertes de vies se chiffrent par centaines de milles. Fort heureusement les

comités de secours s'organisent, l'Europe et l'Amérique s'unissent pour venir en aide aux sinistrés qui ont tout perdu dans cet affreux désastre. Le Canada s'est inscrit un des premiers pour une forte somme au soulagement de ces malheureux. Les peuples comme les individus ne sont-ils pas solidaires ?

Maintenant écartons les sombres pensées, contemplons de plus gais spectacles et sans s'attrister outre mesure regardons passer la vie. La dernière et très brillante réception à Spencerwood, comme d'habitude, a attiré beaucoup de monde ; toute l'élite de la société québécoise a passé dans les salons ou Lady Pelletier, assistée de Lady Frs. Langelier et de Mme Col. Oscar Pelletier, faisaient les honneurs avec cette grâce aimable et souriante qu'on lui connaît. On a remarqué certaines dames très en beauté, portant pour l'occasion la robe empire ; l'on a déjà constaté dans le meilleur des mondes quel "empire" la mode exerce sur le beau sexe.

D'après Montesquieu traitant de la "Grandeur et Décadence des Romains", celle-ci n'eut peut-être pas d'autre cause.

L'on citait, hier, le cas d'une jeune femme qui avait tenté de se suicider, parce que son mari n'avait pas voulu lui acheter un manchon pour ses étrennes. Nos belles Canadiennes, n'en sont

pas rendues à user de ses moyens (in extremis) pour délier les cordons de la bourse de leurs seigneurs et maîtres, qui se laissent toujours si facilement gagner.

Les sports d'hiver, glissades en traîne sauvage, sur la terrasse, le patin et les parties de raquettes battent leur plein ; l'on s'en donne à cœur-joie ; l'exercice et le grand air ne sont-ils pas les meilleurs moyens de combattre la tuberculose, cette "peste blanche", qui fait chez nous tant de ravages. N'allez pas croire que le "Bridge" perd pour cela ses droits et les parties de cartes, l'après-midi et le soir s'organisent un peu partout. Au bas des cartes d'invitation, l'on pourrait mettre "ou bridgera", un mot nouveau très reçu dans les salons.

Aux plaisirs et distractions dits de société s'en joignent d'autres, d'un ordre tout intellectuel, ainsi la conférence si goûtée de M. l'abbé Elie Auclair sur l'abbé René Raymond Casgrain, historien, nous a laissé sous le charme de sa diction parfaite et l'onction de sa parole entraînante pleine de sens et d'enseignement patriotique. L'Institut Canadien par l'entremise de son président, l'hon. M. La Bruyère, en profita pour souhaiter à tous les membres longue vie et prospérité. A gui l'an neuf !

12 janvier 1909.



LES AUTOMNALES

Longtemps déjà, les feuilles mortes jonchent le sol humide, sous la rageuse poussée du vent, elles tourbillonnent, elles exécutent dans l'air en tombant une ronde fantastique : c'est la valse des feuilles. Pauvres feuilles, valsez ! C'est la saison d'automne avec ses bois brillants qui s'étalent au flanc des montagnes en riches frondaisons, et dont le léger bruissement dans la forêt encore pleine d'ambre et de mystère, rendent en mineur la douce complainte d'une saison qui finit pendant qu'une autre renaît sur ses dépouilles jaunies.

Ainsi en est-il à l'automne de notre vie où les folles illusions et les espérances déçues, tombent une à une, jonchent le fond intime de nos âmes ; quand tout à coup, sous l'effet d'une vive émotion, d'une heureuse rencontre, surgissent en foule et repassent les vieilles souvenirs de choses vécues, qu'on croyait mortes ! Pauvres feuilles valsez !

Mais alors, pour vaincre cette nostalgie, rien ne vaut la contemplation muette de ces monts laurentiens se dressant sur l'horizon bleuâtre pleins

de grandeur et de majesté, cela vous emplit l'oeil d'espace et d'infini. Ainsi quand, par les clairs matins, de légères vapeurs, flottent dans l'azur, rasant leurs cîmes altières, comme certains rêves blancs, qui hantent notre cerveau et passionnent notre prime jeunesse avide d'idéal et d'inconnu. Quand au cours d'une journée ensoleillée de gros nuages floconneux, poussés par le vent, projettent leurs grandes ombres sur le versant pavoisé aux voyantes couleurs de ces superbes montagnes, nous songeons que rares sont les bonheurs sans nuages, mais qu'aux heures sombres succèdent les jours de grandes joies. Puis le soir, sous les feux incendiaires du couchant, ces grands monts s'empourprent et se colorent de teintes violacées, qui font songer à ces personnes au déclin de l'âge qu'une vieille passion ranime et réchauffe, dont le coeur palpite au seul souvenir de leurs anciennes amours !

De plus en cette nostalgique saison, favorisée par la magnificence du décors automnal, comme se l'imagine les poètes, dame mélancolie, voilant son beau visage se montre drapée dans sa robe tachetée de vert, de jaune et de rouge écarlate, nous apparaît superbe de grâce et d'élégance, ailée effleurant à peine le sol tapissé de feuilles mortes, et laissant après elle en un doux frôlement, comme un sillage de lumière dorée, que tamise le

feuillage éclairci des bruissantes ramures. On voudrait retenir au passage cette belle Dame de nos pensées, comme disait Balzac, mais déjà la radieuse et consolante vision s'est évanouie, s'est enfoncée dans la forêt légendaire, asile mystérieux des génies bienfaisants qui veillent sur les humains et viennent à certaines saisons faire la joie des yeux et des heureux d'un jour.

En effet, la belle Dame au regard voilé de tristesse, toute frileuse a fui devant les gelées hâtives, suivie de la troupe des sylvains et des faunes, faisant escorte à Diane la chasseresse.

HIVERNALES

—Maintenant voici qu'il neige à plein ciel, c'est l'hiver avec ses givres et ses frimas. Cette neige floconnante qui tombe lentement, cela semble, comme autant de messages venant du pays bleu des rêves qui en touchant le sol durci perdent quelque chose de leur forme capricieuse et de leur idéale blancheur. N'en est-il pas ainsi de la réalisation de tous nos rêves ?

Déjà les bois se sont au matin grisâtre tout couvert d'un givre argenté, c'est un décors vraiment féérique. La masse sombre des grands pins tranchent sur la blancheur de la plaine, leurs rameaux alourdis de neige, en font comme des piliers mas-

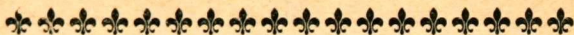
sifs drapés pour la célébration mystique d'un grand sacrifice, dans ce temple druidique élevé par la nature, auquel le ciel même sert de coupole. Pour peu, l'on se croirait soudain transporté au royaume de saint Nicholas, vastes régions englacées, bornes reculées du monde habitable que nos imaginations d'enfant nous représentaient peuplées de choses merveilleuses, où s'élevaient aussi des palais enchantés, d'un seul coup de la baguette magique des fées débonnaires.

Mais Québec, sous cette bordée de la sainte Catherine, qu'on surnommait la "ville blanche" a repris sa parure hivernale; la sonnerie des grelots, des clochettes, passant dans nos rues a mis de la joyeuseté dans l'air.

Et puis la saison des concerts et des théâtres depuis longtemps ouverte, jointe à celle des conférences littéraires à l'Institut Canadien nous promet cette année une série particulièrement brillante de distractions intellectuelles; tout cela met de la joie au coeur. L'hiver au Canada est sans contredit la saison des amusements. D'ailleurs si l'on se reporte aux premiers temps de la colonie, les gens de qualité et leur suite aimaient au Château St-Louis, et à la salle des Cent Associées, à trompé (en jouant la Comédie ou en d'autres distractions mondaines) les longues soirées d'hiver. Québec était devenu un petit Versailles; aujour-

d'hui, n'invoquant plus cet âge doré des belles marquises et des perruques poudrées, elle tient par reconnaissance classique à garder son titre ronflant d'Athènes du Canada. Mais la ville ancienne demeure toujours celle du souvenir et des neiges d'antan.

Québec, 25 nov. 1910.



SOCIETE ARTISTIQUE

C'est de bon augure et tous les véritables amateurs de choses d'art apprendront avec plaisir la création de la "Société des Artistes de Québec", qui compte sur l'encouragement du grand public, afin de mener à bien le noble but qu'elle se propose celui de favoriser, d'entretenir dans notre milieu la culture esthétique seule capable de nous élever au-dessus du terre à terre de la vie quotidienne.

D'ailleurs, les deux expositions successives de l'année dernière, ont donné lieu d'espérer en un bel avenir pour les choses de l'art, où nos artistes professionnels, ont marqué le pas aux simples amateurs élèves déjà nombreux qui témoignaient de véritables aptitudes à concevoir et à rendre la beauté sous toutes ses formes.

Quelle est belle la mission de l'artiste ; "celle de sympathiser avec la nature entière, d'en chercher le secret, de vouloir contribuer à son amélioration, sortir de son égoïsme pour vivre la vie universelle, nous dit Guyau.

“Vivre, continue-t-il, d'une vie pleine et forte, est déjà esthétique, c'est aussi vivre d'une vie intellectuelle et morale portée au maximum, et la puissance suprême, dont la beauté est l'auréole rayonnante !”

“La première condition pour l'artiste est de voir ; le grand art est de rendre l'esprit des choses. Un paysage est un groupe de sensations, c'est un “état d'âme”.

“Enfin, pour l'artiste placé devant le spectacle changeant de la nature, l'émotion esthétique rafraîchit et délasse, au lieu de fatiguer, le sourire des choses n'a jamais rien qui ressemble à une grimace et pénètre jusqu'à l'âme, comme la lumière, jusqu'au fond des yeux et si la nature a ses tristesses, il s'y mêle toujours quelque chose d'infini, qui élargit le cœur”.

Bref, l'artiste ne travaille pas seulement pour le présent, mais pour l'avenir et son oeuvre géniale continue à travers les âges d'émerveiller, d'enchanter les générations qui lui doivent en même temps que la compréhension de la nature, une orientation vers un avenir de beauté et de vérité, compléments nécessaires de tout progrès social.

En toutes occasions, nous devons savoir gré aux artistes régionaux de nous mieux faire voir les choses de "chez nous" et d'apprécier davantage les beautés laurentiennes qui doivent être une joie pour les yeux et un puissant réconfort pour toute âme éprise d'idéal.

Québec, 5 juin 1916.



ARTISTES FRANÇAIS

*L'art est l'expression de la vie
raisonnée et consciente."*

Guyau.

Ce fut vraiment à un régal artistique que nous conviait samedi dernier et toute cette semaine la section québécoise de la "Croix-Rouge" canadienne présidée par Mme Arthur Amos, généreusement secondé par Mlle Marois et plusieurs autres dames de comité pour visiter l'exposition de peintures des meilleurs artistes français tenue à la salle des Chevaliers de Colomb.

En effet, rarement vit-on réunie une aussi belle collection d'oeuvres intéressantes, laquelle nous donne une idée très juste par quelques-uns de ces meilleurs représentants, de cette école française, toujours en dépit des tendances d'un futurisme outrancée, éprise d'idéal et de renouveau. Dans cet art de nous représenter la nature à travers un tempérament, rien de ce qui est profondément humain ne lui est étranger.

Certes, qu'à travers toutes ces productions artistiques, il y ait des toiles d'inégale valeur, on en conviendra facilement, mais aussi mettent-elles plus en lumière celles des maîtres d'une incontestable supériorité.

Maintenant, arrêtons-nous, sans tenir compte de l'ordre du catalogue au hasard de l'impression devant quelques-unes de ces oeuvres qui captent l'attention et sont une fête esthétique pour les yeux.

"Le vieux Laboureur", de Charles Léandre est d'un réalisme saisissant d'un rendu parfait où s'affirment sur les traits de cette figure osseuse au teint bistré dans tous ses membres, le long effort et le dur travail de la terre, soutenu par une indomptable énergie du paysan français que rien ne rebute, ni ne décourage, modeste héros des plus simples, comme des plus nobles tâches.

"Le retour du premier bal", de Mme E. Darbour est une scène d'intérieur, où est mise à profit, avec la science expérimentée du métier, les dons de sensibilité et psychologue féminine qui font toute la délicatesse et grâce attirante de cette peinture d'une jeune fille, toute entière sous la lumière tamisée et chatoyante à son rêve après le bal, rythmé par les derniers accords d'une valse mélodieuse.

"La Noël en Bretagne", et le *"Marché conclu"*, de M. Chs. Rivière, sont deux tableaux de moeurs

largement traités, où se trahit un sens d'observation minutieuse unie à une grande sûreté de touche qui conservent aux moindres détails de la vie coutumière, toute la fraîcheur et sa poésie native.

Le "*Retour du troupeau au crépuscule*", de M. Karl Cartier, est d'un très bel effet d'une heureuse composition où le réalisme de vie amicale, s'allie à un sentiment de la nature plein de noblesse de grandeur, et atmosphère mystérieux de cette lande bruneuse où broute ce troupeau de vaches, qu'enveloppent et guident les dernières clartés du jour illuminant le pan du ciel grisâtre.

"*La vue de Verdun*", (avant la guerre), de M. Alf. Renaudin, nous montrant un des quartiers de la ville désormais célèbre dans l'histoire, rappelle magnifiquement le mot fameux de son héroïque et valeureux défenseur Pétain : "ils ne passeront pas". Déjà reflétant dans les eaux calmes de la rivière qui coule tout au bas la silhouette de sa belle cathédrale et de son archevêché, elle semble fermement dressée sur ses assises de pierre, un défi aux hordes teutoniques livrant contre elle des assauts meurtriers, ou lançant nuit et jour une pluie d'obus incendiaires, c'est tout un drame, ce sont des pierres qui parlent, c'est une des gloires françaises.

Le "*Marchand de paniers*", de M. Lemeunier Carolas, est une de ces scènes familières pleine de

charme et d'abandon où se joue la lumière ensoleillée dans le feuillage du grand arbre de la cour, qui sur le mur fait ombrage, sous lequel ces deux femmes au travail cherchent un peu de fraîcheur pendant qu'accoudé, à la palissade le petit vendeur, la face réjouie, offre sa marchandise d'occasion ; c'est d'un parfait naturel et d'une haute maîtrise d'exécution.

Deux scènes d'intérieur, où dans de jolis effets de lumière : le "*Punch*" où des invités jouent aux cartes tout au fonds du petit salon pendant que dans la pièce voisine s'effectue la préparation du doux nectar dont la flamme bleuâtre se reflète sur les traits d'une gracieuse jeune fille blonde à la figure toute enluminée, "*le déclin du jour*", un discret reflet de lumière sous l'abat-jour de la lampe qu'une main délicate met au point, sa lueur rougeâtre illuminant ces fleurs posées sur la table, se répandant sur les traits de la jolie travailleuse assemblant de ces doigts mignons quelques oeillets rouges, symboles de constance et de fidélité, Mlle Léoni Michaud, nous donne la mesure de son beau talent fait d'observation consciencieuse et jolinesses de touche.

Dans le genre psychologique, où la souffrance maternelle semble s'être concentrée, M. Enders Jean, dans "*Glorieuse douleur*", nous fournit l'occasion d'applaudir à son interprétation originale

et partout si naturelle de cette mère affligée tenant son enfant sur son sein pendant que dans ses yeux s'expriment les transes mortelles dont sa grande âme et son cœur sont agités et torturés même; c'est le *mater dolorosa*, où passe grâce à ce beau coup de pinceau un souffle profond d'humanité et d'infinie tendresse.

Des natures mortes de M. René Chrétien, intitulées: "Bon vin et raisin", une raie, un bon dîner, toutes ces productions d'un rendu si parfait, qui font dire, qu'on en mangerait ou qu'on en boirait, sont là le meilleur témoignage apporté à cette maîtrise d'un art qui n'a plus de secrets pour cet habitué des "salons parisiens".

M. Ribleaucourt, avec: "Le Port de Toulon" et "Lever de soleil aux Antilles", nous présente deux toiles pleines d'éclatante lumière où les eaux méditerranéennes reflètent le bleu intense du ciel tacheté de quelques nuages, semblables à des voiles blanches qui sillonnent vers le lointain infini de cette mer d'azur où plonge le regard.

Il y a même des toiles de Henner, dans la manière du maître, oeuvres de grâce et de lumière estompée où se fondent en un heureux contraste de clair obscur, la pâleur des tons de chair avec la pureté et la souplesse des lignes de ces figures féminines, vue de nymphes endormies, couchées

sur un lit de mousse ; c'est d'une grande habileté de touche, le suprême de cet art consommé.

M. Ziem, de réputation mondiale, expose deux vieilles impressions d'Orient. *Constantinople* sur minarets, ses coupoles dorées se détachant sur le ciel bleu, dans toute la somptuosité de cette reine qui commande l'entrée au pays du soleil et du mystère ; c'est à peine brossé mais une féerie de couleurs et de lumières.

Pour clore cette revue bien incomplète, voici la page d'histoire magnifiquement illustrée, intitulée : "La lutte pour la Liberté", de M. J.-Berne Bellecourt, où ce dernier a mis toute son âme de soldat, ce porte-drapeau, brandissant bien haut les couleurs françaises, écrasant du pied l'aigle allemand ensanglanté, pendant qu'à la rescousse arrivent le drapeau étoilé en tête des troupes américaines et qu'au fond de l'horizon se dressent dans les lueurs incendiaires les tours de la cathédrale de Reims, criant vengeance au ciel pour tant d'outrages et de profanation. C'est tout un poème où passe un souffle d'héroïsme et d'espoir victorieux ! Que d'oeuvres grandioses naîtront de cette guerre, où s'élabore la moisson future !

Mais force m'est de terminer par dessins tirés des rapports officiels sur les atrocités allemandes, devant lesquelles l'on ne saurait s'arrêter sans qu'un frisson d'horreur et l'instinctive répulsion

vous saisisse tout entier à faire frémir : car ce sont des monstres à face humaine dont l'unique et affreuse besogne est de terroriser les populations des territoires envahis. Quelle terrible responsabilité devant Dieu et devant les hommes !

Louons tout de même les Dames de la Croix-Rouge d'avoir eu cette heureuse et louable initiative de populariser chez nous l'art français, par quelques-uns de ses meilleurs représentants.

16 Nov. 1917.



PROMENADE D'ATELIER

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois d'entrer, au cours de vos flâneries, dans un atelier de peinture ? Ce n'était peut-être qu'une chambrette aux murs tendus de vieilles tapisseries démodées, au plancher nu, sur lequel l'on avait jeté des loques de tapis aux couleurs fanées ; oui, mais c'était aussi et surtout le "temple de l'art !"

En pénétrant dans ce sanctuaire, voué au culte de l'idéal noblement rendu, où l'on entretient le feu sacré de l'art, qui menace de s'éteindre sous la froide indifférence du public en général, pour les choses esthétiques, et l'on se sent l'âme prise par les multiples évocations des beautés de la nature, dans lesquelles le peintre a mis le meilleur de lui-même.

Ces changeantes et fugitives impressions, l'artiste et le poète qui vit en lui, se sont entendus pour les fixer sur les toiles aux sujets variés et brillantes couleurs, qui ornent seules les pans du mur de cet intérieur ; où l'on respire un atmosphère de calme et de béate tranquillité, propre aux élévations de la pensée créatrice, où l'on sent bat-

tre son coeur à l'unisson du rythme cadencé de l'univers, en l'éternelle harmonie des êtres et des choses.

M. ED. LEMOINE

Nous eûmes cette jouissance rare, lorsqu'en mai dernier nous entrâmes dans l'atelier de M. Ed. Lemoine, situé alors rue Hébert, (notre quartier latin québécois). Après en avoir fait le tour, sans déranger l'artiste occupé à corriger une copie d'élève, nous nous arrêtâmes devant quelques bonnes toiles qui captaient l'attention autant par l'intérêt local du sujet traité, que par la conception et le rendu de l'oeuvre.

Nous remarquâmes entre autres : "une tête de gueux", aux traits accentués, figure osseuse au teint hâvre, à l'expression résignée et abattue, sur laquelle se lisaient tous les drames de la misère et de la pauvreté sans nom.

Comme pour faire diversion à ce réalisme de vie âpre et dure, voici que nous apparut la douce et sereine figure d'une "petite communiant", qui toute mystique en sa toilette de mousseline blanche, tenant d'une main un cierge allumé, semblait sortir de son cadre pour apporter aux humains de la terre la lumière, la chaleur et la vie qui remplissait son coeur. Puis revenant à la nature laurientienne qui enchante toujours l'oeil, un coin du

paysage : “La Rivière Malbaie”, attire nos regards. Les nuages qui flottent dans l’azur, les maisons nettes qui bordent la rive, le radeau qui descend au fil de l’eau, côtoyant les aspérités de la falaise escarpée, tout est bien couleur locale, plein d’air et de lumière, l’on aspire presque les senteurs marines qui se dégagent des ajoncs et des varechs.

Notons encore, une nature morte : “intérieur du boudoir”, sur la table du centre se dresse une statuette de femme aux formes sveltes, aux lignes et couleurs harmonieuses, où l’artiste a mis toute l’expertise de sa facture et la maîtrise de son dessin.

Dans le coin de cet atelier éclairé par deux grandes fenêtres où luit un dernier rayon du soleil, l’on aperçoit comme mis au rancart, le portrait pris sur le vif : “D’une tricoteuse” qui, à demi accoudée sur le pan de la porte, presque assise sur la table de bois, où se voient une tasse et des assiettes qui ont servis à son repas du soir, achève son tricot aux heures libres de la journée de dur labeur. Dans son attitude affaissée, sur ses traits émaciés, dans toute sa personne, il y a un symbolisme de vie qui représente bien dans son éloquente simplicité toute l’énergie et la courageuse endurance de cette humble travailleuse.

Citons encore : “portrait de vieillard” à la figure grave et austère sur les traits reposés duquel

se lisent toute l'expérience acquise de soixante et plus d'années de vie honnête et laborieuse. Trois autres paysages, où l'on entre en pleine nature canadienne : "Église de Ste-Pétronille", (Ile d'Orléans); "Chemin sous bois", effet du soir aux tons chauds d'un atmosphère plein de tiédeur crépusculaire; "Vaches au pâturage", scène pastorale où ces animaux broutant, tondant de toute la largeur de leur langue rude, l'herbe tendre du pré verdoyant, conservent dans leurs yeux mornes, rêveurs, toute l'intensité passive de leur vie végétative et leur contentement instinctif.

L'essentiel est que M. Éd. Lemoine a compris les beautés de la nature laurentienne et qu'il s'applique à rendre sur la toile toutes ses manifestations et les grands spectacles pleins d'heureux contrastes et de jouissances à nulles autres pareilles.

M. Robert J. WICKENDEN

Tout dernièrement encore ce plaisir ineffable de trouver un artiste chez lui entouré de ses "créations"; oeuvres auxquelles il a donné l'être pour ainsi dire, dans lesquelles il revit tout entier; ce plaisir dis-je me fut donné en rencontrant à sa chambre d'hôtel M. Robert J. Wickenden, artiste peintre bien connu parmi nous, maintenant domicilié à New-York.

Nous l'avons trouvé, en train de mettre la dernière touche à un très beau portrait de "M. le col. Rhodes", une ancienne et bonne figure de notre monde québécois et qui occupa un temps le poste de ministre d'agriculture à Québec, si je ne me trompe. Tout en causant de choses d'art, nous avons aussi remarqué quelques bonnes toiles, paysages en grande partie exécutés à Ste-Adèle, comté de St-Jérôme, le grand nord que jadis Mgr Labelle, colonisa. Ce délicieux coin du pays montagneux où les faîtes des grands arbres et les nuages flottant au ciel d'un bleu intense se miraient dans un lac aux eaux claires et limpides, au bord duquel M. Wickenden avait sa résidence. C'est de ce poste d'observation, qu'il a su rendre lui aussi les multiples transformations de cette belle nature âpre et rude en sa rustique et poétique grandeur.

Dans une de ces reproductions fidèles, il a noté sur les colorations brillantes, qui décorent notre feuillage automnal, où sous l'azur de la voûte éthéré et la terre jonchée de feuilles mortes, deux arbres se dressent comme deux grands drapeaux qui réunissent dans leurs plis frissonnants toutes les richesses de la gamme en couleur.

Mais ce sont les "fins de soir", les heures crépusculaires qui semblent surtout en leurs teintes roses et violacées, tenter le pinseau de l'artiste.

épris du mysticisme de cette heureuse paix qui descend sur toutes choses, avant que les premières ombres de la nuit en voilent les contours, sur la nappe lisse du lac elles aient cessé de se refléter, comme un “envers du ciel” où l’on verrait toute en rose, quelle douce chose !

De son court séjour dans le Connecticut, États-Unis, où le peintre a fixé de nouveau ses pénates, il rapporte encore une impression rustique que ne désavouerait pas Virgile et Théocrite, ces modèles du genre bacolique et pastorale. Sur le bord d’un chemin de campagne, des animaux brouettent, sur leur front obstinément rêveur, l’on croit lire que leur faim apaiser docilement, ils rentreront à la ferme ou passeront la nuit à la belle étoile. C’est tout le contraire de l’homme, pour eux ces ruminants, l’“avenir ! les rassure”.

Nous avons cru comprendre tout de même que M. Wickenden donnerait, au milieu ou à la fin de la semaine, une exposition de ces peintures et autres toiles, oeuvres d’art que nous avons tenté d’analyser en donnant l’impression de beauté de nature qu’elles avaient évoqué en nous.

Concluons, et n’ayons pas l’air de “divulguer” ce qui maintenant n’est un secret pour personne.

Québec, 3 juin 1907.



UN PORTRAIT

L'on a pu remarquer dans la vitrine chez Morency, un bon portrait de M. Arthur Buies, littérateur canadien, dû à l'habile pinceau de M. Edmond Lemoine. Cette figure énergique, originale s'il en fût, est tracée d'un dessin sûr d'un ferme modelé que rehausse une touche onctueuse, qui adoucit les contours, fait valoir les nuances de tons et de couleurs, montre le contraste des ombres et des lumières qui met en un relief saisissant l'inoubliable personnalité.

Certes, il est toujours ingrat de peindre une physionomie si intéressante soit-elle, d'après une photographie souvent peu fidèle, à laquelle l'artiste doit ajouter toute sa science du métier, jointe à l'interprétation artistique de l'oeuvre à rendre ou du sujet à traiter.

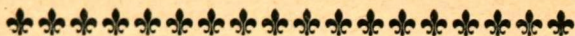
Mais en face de cette toile, l'on sent que le peintre a fait appel à toutes les ressources de son art, et que sous ses traits un peu amaigris, comme creusés par le travail des dernières années, sur ce front haut et large où tablaient tant d'idées étonnées parfois de se trouver réunies dans un même

cerveau, dans ce regard vif et perçant grand ouvert sur les beautés et les laideurs de la vie, se révèle une âme tourmentée et sensible à l'excès, vibrant comme une lyre, au moindre écho sonore, à preuve, c'est qu'il portait haut sa noble tête couronnée de cheveux blancs ébouriffés sans doute significatifs des orages qui parfois grondaient sous ce crâne de penseur et d'esprit intransigeant ; à l'occasion des plus mordants et des plus sarcastiques, mais au demeurant un causeur intarissable et plein de réparties originales, gardant pour ses intimes des trésors de bonté et d'affection.

Bref, il laisse un nom dans notre littérature, car peu des nôtres eurent une plume si bien aiguisée, un style si alerte, raisonnement plus incisif et démolisseur, qui sur les derniers temps se fit descriptif, enthousiaste des beautés laurentiennes.

Voilà ce que nous a suggéré cette peinture de notre artiste québécois, laquelle souhaitons nous, lui attirera d'autres commandes qui formeront plus tard la galerie de nos écrivains canadiens, s'il plaît à nos gouvernants d'en encourager l'heureuse initiative.

24 Déc. 1918.



KREIGHOFF

“Le premier mérite d'un tableau, nous dit Delacroix, est d'être une fête pour les yeux”. C'est un axiome, formulé par un grand maître, qui nous permet de juger une peinture et que l'on peut sans crainte de se tromper, d'emblée appliquer aux oeuvres de Kreighoff, l'artiste canadien, dont les ouvrages sont très prisées des collectionneurs.

Or, j'eus, chez un peintre de mes amis, l'avantage et le plaisir de voir et de contempler à loisir un des meilleurs paysages de ce fameux peintre, qui le premier sut rendre en amateur consciencieux le riche et brillant colori de nos frondaisons automnales.

Ce tableau qui me ravit, nous représente une jolie chute d'eau qu'encadrent deux rives boisées d'un feuillage au brillant colori tranchant sur la verte sombreur de sapins aux minces aiguillettes, le tout semblant se fondre dans un atmosphère léger et impondérable, se perdre le lointain mystérieux. L'illusion est complète, l'on croirait presque entendre le mugissement des eaux blan-

châtres et , déferlant sur la pente rocailleuse pour aller se heurter contre les billots entassés tout en bas, qui forment comme un barrage au travers desquels les eaux bondissantes se font avec fracas un passage. Sur cet amoncellement un vieux pêcheur est assis et tend patiemment sa ligne dans l'eau courante, toute grouillante de belles truites saumonée; avec cela qu'il semble beaucoup goûter la grande paix de cet endroit solitaire qu'il peuple de ses pensées, jouissant du prestigieux décors de cet adorable coin de nature canadienne dans l'éclatante et merveilleuse féerie des bois brillants qui bordent la rivière et l'escarpement de la chute répercutant au loin un sourd grondement. C'est à croire que l'artiste se serait peint lui-même au cours de son sport favori, qui lui permit toujours les meilleures observations et les plus longs colloques avec la belle nature, la grande passion de sa vie.

Maintenant, arrêtons-nous devant ce paysage où Kreighoff nous révèle simplement et franchement sa "manière" de traiter un sujet déjà familier à plus d'un, et analysons quelques-unes de nos impressions de nos sensations pour ainsi dire "vé-cues".

Et tout d'abord, admirons dans ce "coin de nature" (peinte sans apprêts ni composition savante), cet éclat, cette fraîcheur de colori, cette

perspective fuyante, où l'oeil se perd en un lointain bleu imperceptible ligne d'horizon qui marque les mystérieux confins du rêve et de poésie. Car il y a de tout cela, avec cette précision et cette fidélité du détail, rehaussé par une délicatesse et finesse de touche vraiment remarquables, chez cet artiste, qui semble n'avoir eu d'autres maîtres que lui-même, devant la nature inspiratrice d'ébauches ou de jolies esquisses en couleur, qu'il n'eut considéré qu'à titre de souvenirs ou d'impressions vécues.

Mais, heureusement pour la postérité, son oeuvre accomplie à des moments de loisirs qui étaient ces heures bénies, où son âme entraînait en communication parfaite avec la nature, lui permettait d'en saisir et d'en fixer en couleurs luxuriantes les beautés fugitives et les lumineuses harmonies. Cette oeuvre d'artiste et de poète inconscient est déjà assez considérable pour nous permettre de porter un jugement.

L'oeuvre de Kreighoff, dont on se dispute aux ventes d'anciennetés, se compose à la fois de paysages habilement brossés et surtout de scènes de moeurs canadiennes qui ont une très grande valeur anecdotique sur la vie et les coutumes ancestrales.

Entre autres scènes croquées sur le vif, l'on cite le "Retour des noces" en hiver; c'est criant

de vérité où se mêle la note humoristique, sans dégénérer en caricature.

Cela nous ramène au bon vieux temps où l'on aimait à rire, à chanter et à danser, ne vous en déplaît. Aussi en revenant des fameuses noces quelques carrioles atelées à des chevaux fringants en conduites par des gens un peu "en train", versaient dans la neige, à la grande joie de la "suite" qui passait devant et leur criait de se dépêcher pour les rejoindre au plus vite.

Et combien d'autres jolis croquis, pleins de bonhomie et de belle humeur, telles que ce rusé campagnard "qui passe la barrière sans payer" au nez du gardien ahuri. Jamais, ni avant ni depuis a-t-on mis autant de jovialité et de naturel dans les gestes et dans les poses de l'habitant canadien, tel que cet artiste d'âme droite et naïve, au coeur bon, si bien fait pour le peindre tel qu'il était et le comprenait.

D'ailleurs, nous avons la preuve de cette heureuse disposition de l'artiste dans les rares portraits qu'il nous a laissé du vrai type normand, descendant des premiers colons et défricheurs du sol béni de la Nouvelle-France, restés fidèles à leur langue et à leurs traditions.

Non content d'exprimer sur ces physionomies empreintes d'énergie tenace et de force de caractère, cette fidélité et cet attachement, il nous mon-

tre le vieux canadien, l'oeil vif et clair, le nez légèrement busqué, le teint mât et les joues colorées, avivées par le froid d'hiver et les favoris grisonnants, qu'encadrent cette figure d'homme drapé et boutonné jusqu'au cou, dans son capeau d'étoffe du pays. Et ce qui est non moins typique et très couleur locale, la tête coiffée de la fameuse tuque bleue; puis à quelques arpents de lui l'on voit la petite maisonnette en bois rond avec toit couvert de neige, laquelle indique en même temps la vie âpre et rude qu'il mène au Canada, où il s'est taillé de ses robustes bras un vaste et beau patrimoine.

Décidément à noter avec quelle naïve franchise et cette apparente facilité avec lesquelles le peintre canadien de la première heure traite les sujets les plus divers; il serait difficile de dire dans quelle école et sous quels maîtres de l'art il s'est formé et où il a développé toute l'originalité et la personnalité de son talent incontestable.

Chose sûre, quelque soient les ateliers qu'il ait fréquenté en Angleterre, en France ou même en Italie, si son bon génie l'y a mené voir les chefs-d'oeuvres anciens, c'est encore et toujours devant la nature laurentienne qu'il s'est révélé le luxuriant coloriste, le fin et patient observateur des choses de "chez nous", vieilles de plus d'un demi-siècle. Grâce à ce recul des ans, qui est aux sou-

venirs ces neiges d'antan, comme le poète les appelle, ce que la lointaine perspective est à un tableau, chacune de ses toiles nous raconte une légende, une vieille coutume depuis longtemps disparues au sein de nos campagnes modernisées.

Il serait donc opportun, comme on le fait en Europe, en France notamment, où l'on consacre chaque année à un grand maître que la gloire a couronné, une salle spéciale attenant au "salon", il serait, dis-je, opportun, à une prochaine exposition à Québec, de ménager une galerie d'honneur aux oeuvres éparses de Kreighoff envers lequel la postérité oublieuse devrait être plus reconnaissante.

On honorerait la probité et la sincérité de l'artiste consciencieux qu'il a été, en même temps qu'on nous remettrait devant les yeux tout un monde de choses qui nous parlent d'hier et sont en leur langage coloré un gage assuré de régionale survivance.

P.S.—A propos d'art, on a admiré la semaine dernière dans les luxueuses vitrines de Holt & Renfrew, un excellent portrait de Sir L. A. Jetté, ancien Lieutenant-Gouverneur de la province, par M. Robert J. Wickenden; aussi, par le même artiste, un portrait très réussi de feu l'hon. juge

Bossé, destiné à la galerie de nos jurisconsultes éminents au palais de justice.

A mentionner encore le bon portrait de feu l'hon. juge Gagné, par M. Ed. Lemoine, un de nos artistes québécois, qui n'en est pas à son coup d'essai.



SOLEIL PRINTANIER

En dépit de la bise glaciale, qui soufflait, la grande fête Pascale a été brillamment célébrée, "Resurrexit sicut dixit :

Québec, sous le soleil printanier, se transforme. La cime de nos grands monts, se dépouille de leurs neiges, et d'ici de là, dans la plaine, l'on voit surgir le gazon vert des prairies découvertes.

Sur la terrasse, devenue avec les beaux jours, la promenade favorite, tout un monde continu d'y affluer ; il y a des gens qu'on a pas vu de l'hiver, à leur figure pâle et amaigrie, ils semblent revenir d'outre-tombe.

La nouvelle aile du Château Frontenac est maintenant terminée, au faite de cet édifice féodal, l'on posait hier, les deux girouettes, aux armes du comte de Frontenac, d'héroïque et valeureuse mémoire. L'ensemble de cette construction, où s'allie, le genre architectural ancien et moderne, a tout à fait grand air bien digne d'y perpétuer les traditions d'hospitalité princière et de bon ton du vieux château Saint-Louis.

La mode est aux concours, nous avons eu celui des “Bébés”, organisé par le “Telegraph”. Trois juges présidaient à ce concours de beauté enfantine. Ce ne fut pas pour eux, mince besogne de satisfaire toutes les mères de ces petits “chériss”, tous beaux comme des anges. Aussi le triage esthétique, fait, les oracles furent rendues, proclamant et discernant quatre-vingt-trois prix, sur plusieurs centaines de concurrents, dont une mention spéciale, pour un bébé chinois, passé en contrebande.

Cette invasion du petit de la race jaune dans notre milieu québécois, nous amène à dire un mot de la conférence sur le “Japon”, par M. l’abbé J. Défrennes, prêtre des missions étrangères. Ce n’est pas à tout le monde qu’il est donné de faire un voyage au pays des chrysanthèmes et d’y séjourner assez longtemps, pour se rendre bien compte de la mentalité et de la morale japonaises ; qui s’affirment rationaliste et anti-chrétiens.

—x—

Dans notre bonne ville, nous passons aisément “du grave au doux, du plaisant au sévère”. Que voulez-vous c’est la vie. Ainsi jeudi, le 15 au soir, à l’Auditorium, grand concert de gala, au bénéfice de l’église de Ste-Pétronille, I.O., sous le

haut et distingué patronage de son Honneur le Lieutenant-Gouverneur S.-A. Pelletier, et lady Pelletier, et de l'hon. A. Taschereau. Un très joli programme a été exécuté, auquel figuraient 125 fillettes qui ont toutes fait preuve d'un réel talent : opérettes, comédie et musique ont été très réussies et jouées avec entrain. Sur la fin de cette brillante soirée des programmes-souvenirs furent distribués par ces mignonnes artistes concientes de leur succès.

—x—

Mais le grand évènement de la saison, c'est la "Débâcle". A voir les eaux du fleuve charrier les glaces qui descendent à pleins bords, elle est commencée depuis le matin et n'a pas du moins encore trop causé de dégâts sur son parcours.

—x—

Allons faire un tour sur le port où déjà viennent amarrer les goëlettes qui toutes voiles dehors ont peine à se frayer un passage à travers les glaces flottantes au gré du flux et reflux de la marée.

Aux abords des quais une grande activité règne, et à voir le transbordement des bouées fraîches peinturées sur les bateaux du gouvernement

qu'ils échelonneront le long de la route du Saint-Laurent, l'on devine l'ouverture prochaine de la navigation.

D'ailleurs, il faut se hâter, de nouvelles compagnies de transports se sont formées dans le but d'entretenir des relations maritimes très suivies : ce serait presque la fameuse "ligne rapide" dont Québec serait le terminus "obligato"; et cela en attendant que nous ayons un "service d'aéroplanes et dirigeables" perfectionné. Décidément nous sommes grâce à la science dans un siècle de progrès. Qui vivra, verra !

L'Institut Canadien, par ses soirées pluvieuses et maussades, nous offre un refuge et un régal. M. l'abbé Camille Roy, toujours en verve, nous parlera de "Jean Rivard", le type achevé du colon canadien-français.

Voici que poussé par la nostalgie des prés reverdissants, dans une promenade vers la campagne, ô délicieuse surprise, le chant d'un rossignol a retentit.

Quelles roulades et quel artiste incomparable qui joue sur une flûte enchantée !

"Chante, rossignol, chante !

Toi qui as le coeur gai !"

25 avril 1909.



GLORIEUX PRINTEMPS

“Oui, voici l’heure, il naît, le glorieux printemps !”

Oui, disons-nous avec le poète Banville, mais combien d’humeur changeante et combien aussi tardif en sa floraison, qui doit rendre à la nature sa beauté première.

Si les beaux jours de mai, sont rares, encore en profite-t-on pour se répandre au dehors. Ainsi, sur la terrasse et dans nos parcs, tous les bancs sont occupés ; l’on passe ainsi de longues heures en plein air, les yeux fixés sur le va-et-vient des vaisseaux dans notre part, regardent cingler à l’horizon quelques voiles blanches, ou encore témoins réjouis des premiers bourgeonnements des grands arbres à l’ombre desquels bientôt nous irons chercher refuge contre les ardeurs du soleil.

—x—

Grande fête à l’Ecole du Plateau à l’occasion de la visite annuelle de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur Sir Alphonse Pelletier. Les élè-

ves de cette institution chantèrent en chœur “La Découverte du Canada”, (Ode symphonie) de Commynes, dont nous détachons ce récitatif évocateur des glorieuses découvertes :

“Vaillant Cartier, c'est toi qui doit silhonner l'onde
Pour aller découvrir au loin un nouveau monde
Ecoute ton génie : il ne dit rien en vain ;
Mets en Dieu qui t'inspire une ferme espérance,
Et tu verras bientôt cette Nouvelle France
Que tu vis une nuit dans un rêve divin !
—Cartier, honneur à toi !”

—Pendant qu'à l'école des jeunes garçons chantaient un ode au grand découvreur, à l'église paroissiale, d'autres enfants, par un beau jour de mai, portant le beau de leur vie, faisaient leur première communion et recevaient la confirmation. Cérémonie édifiante, s'il en est une, que celle de ces centaines de petits communians et de petites communiantes, une angélique sérénité rayonnant sur leurs jeunes fronts, reflet divin de la pureté de leurs âmes toute blanches, s'approchant dévotement de la sainte table, conviés pour la première fois au banquet Eucharistique. Aussi parents et amis assistent-ils témoins profondément émus de ce grand acte religieux.

Une cérémonie religieuse, qui avait aussi son cachet de grandeur et de piété toute française fut la pose de la statue de Jeanne d'Arc dans l'Eglise du Patronage, sous les auspices de la Société Française et du Lieutenant-Gouverneur Sir A. P. Pelletier, à laquelle Mgr Roy, donna le sermon de circonstance, et le Rév. M. l'abbé Wonessay, chapelain de l'institution, fit les envolées religieuses et patriotique. Vive Jeanne d'Arc ! la patronne des vieux français !

Mais si le joli mois de mai est fécond en beaux et nobles sentiments, comme pour rivaliser avec le récent épanouissement de la nature fleurie, il est aussi favorable aux éclosions d'oeuvres d'art. C'est ainsi qu'hier s'ouvrait à l'Ecole des Beaux Arts rue St-Joachim, l'exposition de peintures, oeuvre longue et patiente de M. Edmond Lemoine, dont un de ces tableaux a eu les honneurs du salon à Montréal. Cette galerie de peintures se compose de trente et une toiles et paysages, études et portraits.

Dimanche matin, Québec fut témoin d'une parade militaire monstre, à laquelle prirent part tous les régiments de la ville, se dirigeant fanfare en tête, vers leur église respective, rendre un solennel hommage au Dieu des armées.

Nos troupes défilèrent en bon ordre par les rues de la vieille capitale, qui sous ce déploiement des forces vives de la nation, reprenait ceinturée de remparts, l'attitude guerrière d'autrefois où elle soutenait des sièges restés fameux dans l'histoire.

C'est à la résurrection d'un passé pleine de gloire que s'emploie la Société St-Jean-Baptiste en tâchant que les "Pageants" figurent dans la procession du 24 juin prochain, à laquelle prendra part la nouvelle section Jacques-Cartier, drapeau en tête, qu'elle doit faire bénir demain l'après-midi, au cours d'une belle et enthousiaste démonstration, organisée pour fêter la rentrée de cette nouvelle société dans le grand corps national, sous l'immortelle devise inscrite sur nos bannières : "Je me souviens !"

18 mai 1909.



EXPOSITION HANCE

Quelle aubaine de pouvoir s'arracher au train des occupations ordinaires et trouver un refuge, dans un coin favori du studio Livernois, où M. J. B. Hance expose le fruit et le résultat esthétique de ses six derniers mois d'études d'après nature. C'est l'école impressionniste et sentimentaliste qui domine dans ses oeuvres, lesquelles sont comme autant de "petits états d'âme" qui chantent la grandeur et la magnificence de nos paysages canadiens. Ces beaux spectacles sont une joie éternelle pour les yeux et pour le coeur qu'ils élèvent et ennoblissent.

Notons : 1o "Coucher de soleil" : scène d'hiver, prise du haut des Glacis, à ce moment solennel où l'astre roi disparaissant derrière les grands monts, de son disque enflammé empourpre l'horizon, incendie les toits enneigés des maisons, projette des teintes roussâtres sur les eaux englacées du grand fleuve, enveloppe toute la contrée laurentienne d'une caresse amoureuse. Le sujet est largement traité, d'une grande vérité d'observation.

2. 3. "Lacs Beauport et St-Charles", sont deux paysages bien familiers, mais que la riche palette de l'artiste nous présente sous des aspects merveilleux. C'est la magique et brillante coloration de nos feuillages sous les hâtives gelées d'automne, s'étalant aux flancs boisés des collines, se reflétant dans les eaux calmes et miroitantes de ces deux lacs enchanteurs.

5. "A marée basse" est une des belles toiles de la collection. Le soleil vient de descendre à l'horizon, une clarté crépusculaire douce et mouvante s'étend sur les eaux endormies que semble endiguer la ligne serpentante et bleuâtre des grands monts; pendant que sur la grève un vieux bateau désarmé est échoué. C'est tout un poème d'une fin de jour dans la paix d'un beau soir.

6. "Nuages qui passent" au-dessus de hautes collines sur les flancs boisés desquels s'étale et s'harmonise tout le brio du coloris automnal et que reflètent les eaux somnolentes d'un beau lac, au bord duquel s'élève un vieux manoir: l'âme de cette solitude imposante.

8. "Sur la Rivière Montmorency", aux marches naturelles encadrées, ornées de feuillage vert, laissant entre les étroites et sombres falaises de son lit rocailleux, passer le flot rapide et mugissant: c'est d'une impressionnante réalité.

9. "Les Laurentides", vues des hauteurs du Cap-Rouge, sont bien massées, semblant surgir du fond des eaux, elles se dressent majestueuses sur l'horizon, pareilles à des ossuaires des races disparues.

Mais cette fois dans ce salon, les "aquarelles" l'emportent en nombre: délicieux et charmants coins de nature habilement et sympathiquement traités.

11. "La Récolte" sur le champ, nous représente une scène champêtre pleine de soleil et de vie : c'est une pastorale virgilienne.

12. "Cap-Rouge", coquette et riante entrée de village entre les deux rangées de maisons. Au bas de la côte, l'on aperçoit le fleuve majestueux, roulant entre ses deux rives hospitalières ses eaux profondes.

13. "Loch arve", château féodal entouré de hautes montagnes dont les tours menaçantes nous redisent les combats et légendes écossaises.

14. "Un village dans la forêt neuve" nous présente un établissement de colons, sur les rives boisées d'une rivière; c'est l'histoire du berceau de nos villes canadiennes, qui nous montre l'énergie, la force et l'endurance des premiers défricheurs du sol qui nous a vu naître.

15. "La côte St-Augustin" est un bon croquis d'une de ces maisons canadiennes qui bordent la route.

16. "Une vue du fleuve St-Laurent" dont jamais nos yeux ne se fatiguent de regarder, comme un spectacle toujours nouveau pour nous.

17. "Les chutes de Grand Métis" soutiennent presque la comparaison avec celles de Montmorency, tant pour la quantité d'eau rageuse qui s'y jette que pour le paysage où se jouent ces grandes eaux mises en valeur.

21, 22, 23 sont des "Homes sweet homes" au pays de Rye qui respirent la "joie de vivre" chez soi.

25. "Coucher de soleil du Cap-Rouge" est de ces spectacles inoubliables, riches de tons et de couleurs, tout autour de nous semble se fondre dans les lueurs rougeâtres de cette clarté crépusculaire sur la terre et sur les eaux.

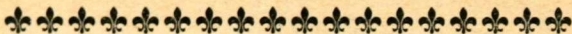
27, 28, 29 sont autant d'aspects de ce fameux village du Cap-Rouge, où l'artiste a mis toute son âme de poète.

30. "Le vieux quai, Cap à l'Aigle". Scène maritime pleine de mouvement et d'onction. Ces vagues aux crêtes blanches, qui se ruent sur ce ponton ruisselant, leur poussée rageuse donnée, retombent bien sur elles-mêmes, s'effritant en

d'innombrables gouttelettes, nous apportant du large les vivifiantes senteurs salines.

Comme on le voit, M. Hance est un amant de la nature, un grand admirateur de nos paysages dont il pénètre de jour en jour les secrets les plus intimes et les merveilleuses beautés; s'efforçant de les mettre plus en relief, de leur donner cette valeur extrinsèque et intrinsèque de la "chose vue" à travers des yeux et une âme bien canadienne.

Québec, 26 octobre 1903.



NECROLOGIE

Une "personnalité" dont la "Chronique Musicale" devra tenir compte, vient de disparaître de notre monde québécois, c'est M. Louis Belleau, professeur de musique d'un rare talent, très apprécié d'ailleurs pour sa technique, par tous ceux-là qui ont eu l'avantage d'en juger et d'en bénéficier. Artiste et musicien, il le fut dans toute l'acception que ces deux mots comportent, possédant à fond cet art et cette science incomparable de la combinaison des sons de manière à les rendre agréables à l'oreille. Cette musique quasi divine elle semble préluder à l'universelle et continuelle harmonie des êtres et des choses, elle constitue chez celui qui la conçoit et l'exécute une véritable religion, et le fait participer de toute son âme à ce concert immense, hymne grandiose de la Création, vers l'Être suprême qui est Dieu.

Comme tous les vrais artistes, il avait l'âme sensible et généreuse. Dans son altruisme, non content de comprendre et de rendre cet "accord parfait" dont il était épris jusqu'à l'enthousiasme, comme professeur modèle, il s'efforçait de faire

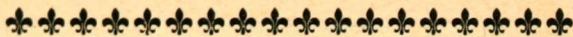
passer dans ses leçons, ce sublime idéal, dont sa noble et belle intelligence était pleine.

Obsédé par le génie traditionnel de la musique, rien de ce qui concernait la vie intime et publique des grands compositeurs anciens et moderne ne lui était étranger, il s'inspirait de leurs méthodes et de leurs sentiments.

Au moment de sa mort prématurée, il mettait la dernière main à une "méthode de piano", dont la préface nous laisse entrevoir, ce que devait être ce travail original et personnel, qui demeure comme le plus beau monument élevé à sa mémoire.

Sur cette tombe entr'ouverte, nous déposons l'offrande d'une prière comme la meilleure preuve d'un amical souvenir.

Requiescat in pace.



HENRI IVAN NEILSON

Il fait bon, parfois, ne fusse que pour rompre la monotonie de notre vie citadine, de visiter un atelier de peinture, d'y surprendre même, (ô suprême jouissance !) l'artiste en plein travail de composition. Car, comme on l'a dit déjà : "rendre sur le papier ou sur la toile ses impressions vécues, c'est créer" !

Ce plaisir recherché, nous fut donné il y a quelque temps lorsque nous pénétrâmes dans le studio de notre ami Henry Ivan Neilson, un canadien de race, qui pour être allé prendre contact avec les paysages d'Ecosse et les merveilles artistiques du vieux monde, n'en est pas moins resté un perspicace et grand admirateur de la nature Laurentienne.

A preuve, c'est qu'au moment où nous entrions chez lui, déjà à la besogne, il mettait la dernière touche à de pittoresques et très réalistiques aquarelles, toutes représentant des scènes d'hiver canadien. Aussi vous avouait-il n'avoir en Europe rencontré d'aussi jolis coins de nature à peindre,

desquels on pouvait tirer de très heureux effets de couleur et de lumière.

D'ailleurs, la démonstration la plus éloquente de ce qu'avancait l'artiste, pris soudain d'un regret d'avoir pour un temps délaissé la terre des aïeux, nous l'avions illustrée devant les yeux. Nous fûmes de suite conquis par cette manière neuve et hardie de rendre nos paysages canadiens, où l'artiste a croqué sur le vif des scènes typiques, sous ce ciel bleu d'acier, où passent quelques nuages et sur ce sol tout blanc de neige que dore les rayons du soleil du midi ou qu'empourprent d'une rougeur intense les derniers feux du couchant.

Mais dans ce beau cadre de la nature laurentienne, ce sont des gens de "par chez nous", c'est l'habitant, l'homme de la campagne, qui est observé et campé avec ses attitudes et ses manières familières, où il entre quelque chose de la distinction innée des bons et braves gentilhommes terriens que furent nos pères.

Quoique l'intention première fut bonne, on aurait reproché au dessein de ces aquarelles pourtant heureuses d'inspiration, d'être un peu flou, de n'exquisser que les contours. Cette première impression, à notre avis, semble un peu superficielle et ne rend pas assez justice à l'oeuvre consciencieuse où l'artiste a mis toute son acquiescence, en même temps qu'elle nous révèle à cha-

que sujet traité, une autre façon de voir et de sentir qui n'est certainement pas banale.

Toutefois si peu travaillées et à peine ébauchées, ces esquisses en couleur n'en sont pas moins le fruit d'une conception réfléchie et voulue ; que sous cette apparence un peu sommaire de la ligne, se cache une mesure rigoureuse et soignée, résultat d'un long et patient entraînement. Au surplus, n'a-t-on pas vu certaines pochardes, qualifiées de "gaucheries", valoir à leurs auteurs un joli magot avec la gloire qui s'attachait à leur nom. C'est qu'au fond le coup de crayon ou de pinceau trahit toujours la pensée créatrice de beautés et de formes idéales.

—Maintenant, si de ces impressions fugitives, tracées à main levée, sur le papier cartonné, nous passons à celles plus durables fixées sur toile ; ici, grâce à la peinture à l'huile, qui donne plus d'ondation, d'ampleur et de vivante réalité au sujet représenté, la personnalité et le talent véritable de l'artiste soigneux qu'est M. Neilson, s'accusent davantage.

De ces tableaux dont plusieurs ont eu les honneurs du "Salon", les deux que nous avons vus ensuite exposés dans la vitrine latérale des bureaux du "Telegraph", nous permettent de juger de sa "manière" franche et aisée.

La première toile signée de lui, que nous voyions ainsi exposée un peu en guise de réclame, dont les tons riches et l'impressionnisme de vie intense nous attirèrent, était une "marine", comme on en rencontre, mais pas toujours traitée avec cette maîtrise et cette belle désinvolture qui semble un moment se mesurer avec l'immensité mouvante de la mer, dont les vagues houleuses viennent s'abattre sur la grève, en couvrant les quelques rochers qui la bordent, de leur écume blanchâtre. Cette masse d'eau verdâtre à l'avant plan, qui s'ébrite bouillonnante sous la poussée de la brise du large, est bien en lumière; d'une facture souple et large, elle donne le ton et le mouvement qu'accentue la course des nuages gris dans l'espace éthéré.

D'ailleurs, qui de nous n'a été séduit par la contemplation de la mer, du vaste profond océan, déferlant à nos pieds, s'épuisant pour ainsi dire dans un majestueux et suprême effort à reculer les bornes que le Créateur lui a tracées depuis l'origine du monde; c'est l'éternel recommencement de toutes choses !

Le second tableau, très chaud de tons et de couleurs, est un paysage plein d'un franc et loyal réalisme de vie rustique, qu'encadrent d'un côté de grands arbres aux rameaux touffus et aux torses noueux, et des hauteurs boisées d'une colline,

pendant qu'au bas de la montée deux énormes chevaux de travail, conduits par un garçon de ferme, à cheval, se désaltèrent à un petit étang à l'eau limpide et miroitante, sorte d'abreuvoir naturel, avant d'arriver au village dont on aperçoit massées les premières maisonnettes blanches. C'est tout, mais comme état d'âme, ce coin de nature, dans cette atmosphère d'heureuse paix, illustre bien le but, pénible et toujours fructueux travail des champs.

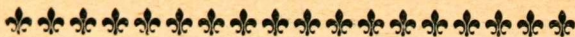
Le peintre, d'un beau coup de pinceau, n'eut-il fait que d'empêcher tous ces nobles travailleurs et ces paisibles possesseurs, de prendre le chemin des villes, qu'il s'estimerait heureux d'avoir apporté la meilleure solution à ce troublant problème social. L'artiste, en cela, n'aurait pas dérogé à sa mission éducatrice et progressive.

Nombre d'autres peintures vendues en Europe, dont nous n'avons vu que les pâles photographies, lesquelles tout de même, nous donnent quelque idée des sujets traités, nous fixent sur l'ordre et l'agencement des masses et des contours; néanmoins tous ces paysages brossés avec vigueur et une grande sincérité d'observation, viennent confirmer les sentiments éprouvés en face de ces deux peintures où s'allient avec la probité et la fermeté du dessin, le talent simple et modeste de M. Neilson, un ami du beau, du bon et du vrai dans notre

vieille ville. “O Québécois! disait un visiteur distingué, comment ne seriez-vous pas tous des artiste ?”

• 8 septembre 1910.

N. B.—Sans vouloir ici faire d'annonce ou de tapageuse réclame, les dilettantes trouveront avec bonheur chez M. Louis Morency, toute une série de peintures provenant d'une collection privée, en Belgique; déjà nombre d'amateurs habitués de cet atelier ont fait l'acquisition de paysages et tableaux du genre, lesquels, pour n'être pas tous signés de noms célèbres, n'ont pas moins une valeur artistique incontestable.



“LA GRANDE ARTISTE”

ou

“LE ZELE ARTISTIQUE DE L'EGLISE”

*par Fr. Paul V. Charland,
des frères prêcheurs.*

C'est la première fois qu'un pareil et aussi vaste sujet, est traité par une plume canadienne, avec cette compétence, cette érudition, et ce bon goût, qui font grand honneur à l'auteur de cet important ouvrage.

Nul plus que le Fr. Paul V. Charland, dominicain, ne semblait mieux préparé à traiter à fond cette question esthétique et religieuse, où il nous montre dans le domaine de l'art, comme dans l'histoire du monde civilisé, le rôle bienfaisant et protecteur de l'Eglise, puissance évangélisatrice, initiatrice et conservatrice de la Beauté.

En effet, sublime messagère de lumière, cette grande force sociale qu'est l'Eglise, elle le fut

toujours, et c'est à travers les siècles, que l'auteur avec cette éclectique digne d'un fervent disciple de Saint Thomas, nous convie à suivre partout, dans tous les genres, la trace de sa bienveillante et heureuse influence.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les sources abondantes d'informations, auxquelles a puisé le savant dominicain; contentons-nous de donner les traits saillants d'une oeuvre appeler à rendre les meilleurs services aux véritables amateurs des choses de l'art soucieux de mettre sous l'égide chrétienne toutes les manifestations de la Beauté créatrice d'oeuvres Géniales, dont s'enorgueillit l'humanité toute entière.

Témoins, ces magnifiques cathédrales, qui sont elles-mêmes une profession de foi incarnant l'âme de tout un peuple.

D'ailleurs, il suffit de parcourir les immenses salles de musées d'Europe, notamment ceux de France et d'Italie, pour se rendre compte de la part directrice et considérable du sentiment religieux dans le genre de la peinture et de la sculpture ancienne et moderne, auxquelles notre XXe siècle apporte une consécration, voire même une rénovation toute mystique et d'une belle tenue artistique qu'honorent les noms des meilleurs peintres et sculpteurs de notre époque.

N'est-ce pas en somme de tout ce grand et bel effort dans le passé et dans le présent, dont le Fr. Paul V. Charland en une forme attachante, a voulu au cours de cette étude si fouillée ou chaque époque est un témoignage à la Beauté impérissable, nous entretenir.

Il suffirait pour mieux mesurer la route parcourue de se reporter à cette admirable école dite des "primitifs", où malgré la simplicité des moyens d'expression et la naïveté parfois touchante de la conception et la raideur archaïque des formes, perce je ne sais quelle sérénité, une sorte de transparence d'âme qui vous retient et qui vous émeut.

Mais ici encore laissons la parole à l'auteur qui a su en termes heureux nous montrer les étapes principales de cette progression esthétique à travers les âges.

Ainsi, au chapitre de la "Renaissance", époque féconde entre toutes, que l'on nous présente généralement comme étant le recommencement de tout, l'auteur avec preuves à l'appui met les choses au point :

"De fait, et en toute vérité historique, l'art n'a pas eu à renaître à un moment quelconque du quinzième siècle, pour l'excellente raison qu'il n'était pas mort; il vivait au contraire, il se résolvait en beauté toujours croissante depuis trois

ou quatre cents ans. Qu'on parle d'un plein épanouissement d'une surabondance d'oeuvres de toutes sortes surtout dans la peinture et la sculpture, tout le monde sera d'accord... la culture intellectuelle s'est généralisée et l'art a évolué vers le progrès en même temps que la science".

Maintenant, de cette rénovation, il en indique les principales causes: "Un apport considérable est aussi venu de l'étranger, c'est-à-dire que la rapide déchéance de l'empire d'Orient a poussé nombre de Grecs, calligraphes, scribes, copistes, maîtres d'écoles, à passer l'eau et à venir tenter en Italie une fortune qu'ils espéraient brillante. C'était la fusion du savoir et de l'atticisme, deux choses qui n'étaient pas mortes non plus, et d'ailleurs faites pour toujours s'entendre".

Cependant cette "Renaissance" tant des fois évoquée pour son "humanisme" a pourtant au dire de M. Gillet, cité par l'auteur, fait la part large au christianisme: "C'est l'honneur de la "Renaissance... de n'avoir pas douter de la noblesse humaine. Elle a refusé de signer l'arrêt de tout ce qui a précédé le Christ. Elle s'épuise à saisir chez les païens eux-mêmes des lueurs de christianisme, des restes, des lambeaux d'une révélation primitive: Platon, Virgile, Lérupan, Trajan sont à demi christianisés. Le grand Marcèle Ficin, qui jamais, ne mérite mieux de l'humanité,

écrit un traité de la F... prouvée par les auteurs païens. On voulait que toute la terre eut senti le Christ”.

Un auteur contemporain de prétendre : “que la production d’art sous la “Renaissance” reste presque exclusivement religieuse”.

A tout considérer, nous sommes donc loin de l’épithète de “licencieuse” ou de “païenne” dans son inspiration qu’on a attribué à cette époque florissante d’un art dont les chefs-d’oeuvres ne se comptent pas et dont l’influence s’est fait si longtemps sentir.

Aussi, ce n’est pas un mince mérite de la part du R. P. Charland, avec preuves à l’appui, de nous l’avoir rappeler et ce tout à l’honneur de l’Église, cette grande artiste qui souventes fois a dirigé et encouragé le mouvement chrétien, sans rien n’enlever à la noblesse et la grandeur de l’art antique, d’inspiration païenne.

Puis l’auteur après avoir passé en revue toutes les écoles d’art, dont les principaux chefs-d’oeuvres ornent aujourd’hui les églises et les musées d’Europe, en vient à se demander si l’art chrétien existe encore en France où il a vu jadis une si pieuse et magnifique éclosion ?

“Non l’art religieux n’est pas mort conclut-il et notamment les oeuvres récentes d’un Maurice Denis et de Devallières pour ne nommer que les

chefs de l'école chrétienne moderne sont là pour le prouver. En plus certaines oeuvres exposées au dernier "salon" de peintures françaises, sont une éloquente affirmation de son étonnante rénovation et de sa persistante vitalité".

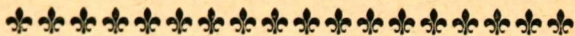
L'auteur suggère donc aux artistes : "de rendre la personnalité, d'exprimer le divin ; c'est là affirme-t-il toute la difficulté, le secret, mais le secret se révèle à qui peut croire, espérer, aimer. Le secret du Beau c'est le Bien et le Vrai : le vrai, le bien et le beau, c'est le Christ".

Enfin, l'apologiste du grand art, qu'est le R. P. Charland, fait la revue de nos trésors artistiques, appartenant pour la plupart aux différentes écoles. Il en arrive même à dire que sous le rapport artistique, il y a progrès chez les nôtres et plusieurs même se sont fait un nom enviable.

Seulement l'art est long, il faut beaucoup d'études et de patience. Dernièrement, la création d'écoles des Beaux Arts à Québec et à Montréal et les expositions annuelles, nous permettent d'espérer dans un prochain avenir l'éclosion d'un art national lequel pour avoir en foi en un idéal de beauté, s'inspirant aux meilleurs sources, plongera ses racines au plus profond du terroir laurentien.

C'est alors toute l'âme d'un peuple qu'il incarnera, ayant confiance en l'avenir de son art comme en ses immortelles destinées.

26 juillet 1924.



LE "QUEBEC STUDIO CLUB"

Québec, décidément, tient à soutenir sa réputation de ville d'art, car cette semaine, les demoiselles membres attitrées du "Studio Club" ouvrent à l'Hôtel de Ville leur exposition annuelle de peintures et d'aquarelles. C'est à croire, vraiment, que les règlements et les résolutions de notre Conseil municipal, pour l'embellissement de nos parcs et de nos rues tombés un peu dans l'oubli de toutes choses, prennent soudain force de loi et par une heureuse métempsycore, sortant de leurs archives poudreuses, se changent en des aperçus nouveaux, en de riants passages tracés de main de femmes, gracieuses "suffragettes" de l'art.

Aussi, par ce temps de froidure, où dame nature reprend sa parure hivernale, il fait bon, de se trouver dans un atelier, véritable "Eden" de l'art dont l'atmosphère est comme réchauffé, peuplé, d'évocations, d'impression fugitives mais durables de l'éternelle beauté de nos paysages canadiens qui sous le magique pinceau de ces charmantes et exquis artistes, prennent des colorations brillantes, de perfections de rêve, des tons

chauds, des alternances de lumière et d'ombre où triomphe leur sensibilité féminine.

Environ cent vingt-cinq toiles et aquarelles décorent les murs de ce petit "salon"; mais en fait de critique, tout n'est-il pas matière à sélection. Le joli tableau intitulé: "Sous le Cap", de Mlle Bonham, dénote beaucoup de netteté et sûreté de dessin unies à une douceur et largeur de touche, qui charme et retient l'oeil. Au tournant du Cap Diamant, dont la masse rocailleuse surplombe et se dresse sur le ciel d'un bleu tendre, au bas duquel s'échelonnent le long de vieux quais, toute une rangée de vieilles mesures qui, pour ne pas tomber de vétusté, s'adossent à la falaise du granit; c'est bien vu et bien rendu.

A noter aussi, de la même artiste, d'autres "tranches de nature", illustrant les qualités d'habileté et dextérité unies à beaucoup de sentiments en face des multiples spectacles de la nature : "Dans les Laurentides"; "A marée basse", "La rivière Valcartier", autant de perspectives reposantes et enchanteresses pour les yeux et pour l'âme éprise de sensations esthétiques.

Maintenant, dans le genre poétique et quasi romanesque: "Les années de repos" de Mlle E. L. Russell, témoignent d'un véritable souci de la composition, c'est la nature voilant l'idée sentimentale. Jugeons-en par cette clairière en forêt,

au milieu de laquelle coulent les eaux noirâtres d'un ruisseau où se mirent les grands arbres aux rameaux dénudés, fantastiques décors sous un ciel encore teinté des lueurs crépusculaires. Même facture et même intensité d'expression imaginative dans "Les jours dorés sont finis", suprême adieux des beaux jours de l'été, glorieuses fins du soir contemplé de la pointe extrême de l'Isle d'Orléans. D'un beau symbolisme, cette "Croix du chemin" qui s'élève sur un monticule, étonnant sur la blancheur de la campagne enneigée, ses grands bras suppliants, qu'à la faveur des dernières lueurs du couchant nous apparaissent tout au loin les premières maisons du village.

Nombre d'autres jolis coins, signés d'elle, sont vivement brossés, trop limités peut-être par le cadre doré qui rétrécit l'horizon et nuit à l'effet d'ensemble.

Tout est variété et unité dans la nature, Mlle Russell nous le prouve en la traitant en miniaturiste d'un goût sûr et d'une grande justesse, et acquitté de vision.

En effet, l'on ne saurait passer plus légèrement et avec plus de coquetterie raffinée, le pinceau sur la toile ; témoin, cette "Grève de Brighton", d'un tracé un peu effacé mais plein de douceur et de sentiment. L'on en dirait autant de ses petites "Marines", de ses coins de gracieux paysage, qui

semblent de tendres et gais propos d'art tenus en un salon d'intimes, où l'on aurait pris pour devise, "Le glisser mortels, n'appuyez pas".

Mlle Marguerite Swell, nous donne une très bonne vue de la "Chute Montmorency", un morceau de nature celui-là, toujours difficile à rendre.

Mlle Marguerite Sewell, nous donne croquis, où elle fait preuve d'une vraie compréhension des beautés de la nature laurentienne. Citons "Le Lac", la "Chapelle de bois", "Par un jour de brume sur le St-Laurent", "Pont Rouge", "Chemin de Ste-Catherine", "Une rue du village", tous rendus avec la couleur locale qui en donne toute le mérite et la valeur intrinsèque.

Avec quelle franchise et liberté de touche Mlle Faith Tyles, nous montre "Québec" perché sur son cap, comme un aigle debout sur son nid ; c'est vigoureusement brossé. L'on ne peut que lui souhaiter que son talent d'aquarelliste, prenne plus de sûreté et d'ampleur, l'avenir lui sourit.

"La pêche aux éperlans", nous ramène heureusement à la peinture d'un genre très local, Mlle M. E. Shaw, le traite avec aisance et souplesse ; les attitudes de ces pêcheurs d'occasion sont simples et d'un parfait naturel. Il resterait encore à harmoniser le décors avec les personnages, ceux-ci d'ordinaire insouciant tout entier qu'ils sont à leur rude et âpre besogne. Son "Québec", "La

Porte Saint-Jean", ont des physionomies presque familières, ce sont des "pierres qui parlent" de choses d'antan à nos coeurs de vieux citadins.

Toutes les saisons donnent ici rendez-vous, sous la magie du pinceau de ces gentilles coloristes, à la recherche de visions neuves, c'est ainsi que Mlle France Graddon, dans "Pêches et Poires en fleurs", nous transporte au pays de l'éternel printemps et des senteurs odorantes de la Colorine du Nord, dont les maisons, par leur genre spécial d'architecture, s'ouvrent spacieuses aux effluves ensoleillées qui lui ont réchauffé le coeur et enrichi d'autant sa palette avode de couleurs brillantes, d'aperçus nouveaux.

Mlle M. Pope, elle aussi, a transporté en pays étranger ses pinceaux et sa palette, nous revenant avec une série de croquis vivement brossés, avec beaucoup de conception et précision, où revit toute entière l'âme de 'a terre anglaise d'empreinte normande; et cela en joli et frais paysages, baignés de lumière à certaines heures, puis perdus dans l'épais brouillard, encadré dans le vert d'un feuillage luxuriant tel que : "Tilding Valley", qui nous fait voir tout un vaste panorama, avec au loin le clocher d'église dominant la vallée en fleurs et toute ensoleillée d'où montent les odorantes effluves de la moisson prochaine.

Il y aurait d'autres noms à citer, ceux des débutantes dans l'art de peindre, qui déjà s'essayent à rendre leur idéal et leur rêve de beauté: Mlles R. Meiklejohn, Florence Fraser, Aldythe Walcott, Ruth Johnson, Kathleen Hall, Doras Strang, E. Dunlop, Hester Thom, M. Cummings.

Somme toute, ces jeunes filles artistes, éprises qu'elles sont d'exprimer leurs sensations en face de la grandeur de la nature qui leur confie quelque chose des secrètes effusions épandues dans l'air et qui rayonnent autour d'elles, nous initient à l'éternelle beauté des choses.

3 décembre 1908.



CHEZ NOS PEINTRES

“Les artistes dans l’ordre esthétique, a-t-on dit, sont les seigneurs de la vie”. Cela est vrai, en ce qu’ils accumulent dans leurs oeuvres toutes les idéales et riches beautés de la nature. Aussi, dans nos “promenades d’atelier” sommes-nous toujours heureux et contents (pour rompre avec le train-train de la vie ordinaire) de pénétrer, ne fussent que quelques délicieux instants, dans ces Edens de l’art, augustes témoins de tant de labeurs soutenus et de tâtonnements pour atteindre la forme idéale à donner à leur création du rêve, digne fruit de leurs longues méditations.

Nos chers “maîtres” dans l’art de peindre, ne sont pas nombreux, mais l’on goûte en leur noble compagnie des “sensations” rares, que l’on doit à ce mutuel échange d’impressions esthétiques qui font tout le prix de la vie.

Ainsi, hier, je pénétrais dans l’atelier de Charles Huot, remarquant entre autres bonnes choses sa grande esquisse de l’assemblée de notre premier Parlement Canadien, commande du gouvernement, que l’artiste devra probablement aller travailler à Paris.

L'autre jour je m'arrêtais chez Ed. Lemoine, qui était déjà à la besogne devant son chevalet à faire une copie de "la descente de Croix", par Rubens, où s'affirment la richesse des carnations et l'onctueuse exubérance du grand peintre flamand.

Il m'est arrivé même, poussé par hantise des choses de l'art, de rendre visite à un autre artiste peintre ami du vieux Québec, M. Robert J. Wickenden, qui, retiré dans sa chambre d'hôtel transformée en atelier provisoire, était en train d'esquisser sur la toile mise au point un portrait récemment commandé; sans compter qu'à la fenêtre l'on pouvait à loisir contempler un des plus beaux sites, un coin de nature laurentienne, vraiment incomparable, bien digne de tenter le pinceau d'un artiste.

Mais c'est surtout chez M. Eugène Hamel, le peintre Québécois bien connu, que par une belle fin d'après-midi je me suis plus longtemps arrêté. A cette heure les feux du soleil couchant embrassaient tout l'horizon, projetant sur la plaine blanche une traînée rougeâtre; son grand disque enflammé apparaissait comme un masque de pourpre à travers les bois avoisinants: c'était un spectacle magnifique, bien propre aux évocations esthétiques.

Gracieusement introduit par le peintre lui-même, ravi étais-je de causer beaux arts et de ses derniers travaux. Je me trouvai en présence d'un beau portrait presque terminé, sauf quelques retouches, de l'hon. M. A.-L. Taschereau, ministre des Travaux Publics. Certes, on peut dire que l'artiste a bien saisi l'expression de cette figure marquante : la ressemblance est parfaite, la pose naturelle quoiqu'empreinte d'un peu de raideur ; et si l'on tient compte dans l'ensemble de la sûreté du dessin, de la délicatesse, de la finesse des lignes et des contours, c'est une oeuvre qui lui fait grand honneur.

Maintenant, aux murs du salon, sont pendus des tableaux dont les sujets symboliques évoquent les hauts faits de l'Histoire : tels que "Le triomphe de la civilisation sur la barbarie" ; "Jacques Cartier arrivant à Hochelaga, où il rencontre les chefs des tribus sauvages" ; aussi "La présentation", par Christophe Colomb, à la Cour de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne, d'indigènes amenés en otages de son expédition et de la découverte de l'Amérique".

Dans chacun de ces projets de tableaux de plus grande mension bien dignes d'orner un de ces jours quelques-uns de nos édifices publics, se retrouvent les qualités maîtresses et toujours hautement appréciées, de style et composition classi-

que, dont une certaine école indépendante ennemie des règles et des formes vieillottes, semble faire table rase pour choir dans un impressionnisme instructif et décadent.

Car sous ce rapport en peinture, comme en littérature d'ailleurs, "l'art, notait admirablement un critique autorisé, est cependant la représentation du "Beau Idéal" usant de l'image "sensible" que pour réaliser au travers d'elle un type de beauté morale".

Mais notre peintre Québécois, ne se complait pas seulement dans les grands sujets d'histoire, car à ses moments libres il esquisse de jolies aquarelles de genre très couleur locale, illustrant d'après d'anciens souvenirs les manoeuvres des "canots" à travers et sur les glaces du fleuve St-Laurent par nos hardis et vaillants "traversiers" d'alors qui faisaient le service entre Québec et Lévis et même entre l'Ile d'Orléans. A quelles scènes typiques ne donnaient-elles pas lieu, ces périlleuses traversées d'antan ! Aujourd'hui, malgré la rivalité de deux compagnies, les passagers du "Lévis" ou du "Lauzon", ne s'en font pas d'idées. Ceci, d'ailleurs, pour l'artiste n'est qu'un agréable passe-temps, qui a tout de même le précieux mérite de nous rappeler le passé, toutes ces vieilles et bonnes choses de "chez nous" qui ne reviendront plus.

A propos de choses anciennes voire même de races qui tendent à disparaître, j'avais déjà remarqué lors d'une visite précédente à l'atelier du "maître", un portrait au crayon habilement tracé du "Dernier chef Huron". Sur cette figure osseuse d'un parfait modèle, empreinte d'une solennelle gravité que ces "enfants des bois" tenait du contact immédiat avec la grande nature, à entendre la voix du vent dans les ramures des chênes et des pins séculaires ; sur cette physionomie grandiloquente, se lisait tout un monde d'aventures et peut-être aussi d'illusions dominatrices à jamais perdues. Dans la même note, remarqué aussi dans une visite antérieure, un portrait original de la "Jeune Huronne" si fière, drapée dans son pittoresque costume national, la figure expressive, le teint basané de sa race, et de beaux yeux noirs grands ouverts sur l'horizon infini d'un rêve à jamais effacé, dont quelques riches lambeaux subsisteraient en une persistante survivance de la bourgade indienne.

Longtemps déjà, les sujets religieux, dont tous nos peintres qui ont séjourné quelque peu à Rome, ont la sainte nostalgie, attirent le pinceau de M. Hamel qui leur doit ses meilleures inspirations et ses plus belles toiles, sur le chevalet, une tête de madone, une immaculée conception, commandée par une église de campagne, est à peine ébauchée ;

mais s'en est assez pour juger de cette foi naïve et charmante toute moyennageuse, qui en a guidé et tracé les légers et gracieux contours d'une aérienne et virginale splendeur.

Que de jolies esquisses M. Hamel doit avoir dans ses cartons, car le crayon ou le pinceau d'un artiste ne restent jamais inactifs. Mais de grâce ne commettons pas d'indiscrétion. S'en est déjà assez pour dire que son beau et solide talent, fruit d'un travail soutenu par une inaltérable foi en son grand art, lui mérite au retour de l'âge l'admiration et la reconnaissance de tous les vrais amateurs.

Quand je pris congé du peintre, le soleil était complètement disparu derrière les hautes cimes des Laurentides, qui prenaient des tons violassés, dressant leurs masses sombres contre le firmament limpide où persistaient quelques lueurs mourantes. C'était un spectacle grandiose renouvelé dans la paix d'un beau soir qui toujours ranime en nos coeurs, en nos âmes, la flamme de l'Idéal.

8 mars 1911.



INTERIEUR QUEBEC OIS

Nombre de nos intérieurs québécois renferment de véritables richesses artistiques, entre autres des peintures signées de maîtres étrangers ou des oeuvres de nos artistes canadiens qui n'ont pas moins une valeur recherchée des véritables amateurs.

C'est ainsi que, l'autre jour, il me fut donné de pouvoir admirer la "collection" assez considérable de M. Hormisdas Magnan, amateur bien connu et critique avisé des oeuvres de nos peintres.

C'est tout d'abord une très bonne copie du "Labours" par Rosa Bonheur, célèbre peintre animalier.

C'est un joli et doux paysage de Charles Huot, dans le lointain s'estompe un clocher de village, dominant la plaine embuée de lumière et d'ombre, encadrée de bouquets d'arbres au feuillage touffu où passe la fraîche brise matinale.

C'est une "nature morte" de Wilfrid Larose, au pinceau toujours probe et au colori bien enluminé, d'un réalisme saisissant.

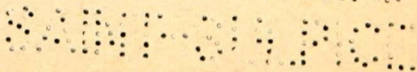
C'est une vue de la "Rivière Malbaie", du regretté Ed. Lemoine. Celle-ci encadrée entre deux caps où coulent ces eaux reflétant d'épais nuages, nous donne l'impression de l'âpre et rude nature laurentienne à l'unisson de laquelle vibrait toute son âme.

C'est un "coin de nature" de Ivan Neilson, largement brossé, plein de force et d'exubérance, d'une pâte épaisse et bien disposé, aux effets parfois trop voulus.

C'est un "intérieur" d'église St-Etienne du Mont à Paris, de M. Georges Duquet, où celui-ci, tout en nous donnant l'impression de paix et de recueillement du sanctuaire, a traité son sujet à la façon impressionniste, traduisant sa vision d'optique en teintes luxuriantes et une belle désinvolture, sacrifiant peut-être à la rectitude de la ligne et à la netteté du dessin.

C'est une scène printanière, de feu M. Franchère, l'artiste montréalais, où celui-ci nous donne avec son habileté coutumière une délicieuse impression de fraîcheur et de lumière, à l'ombre des pommiers en fleurs, dégageant semble-t-il, un parfum de rêve d'éternelle jeunesse.

C'est une "tranche de nature" de M. Robert-J. Wickenden toujours épris de paysages sérieux, ou de nature boisée, s'estompant dans la brume.

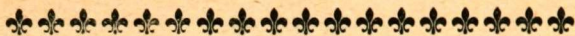


matinale s'adoucissant dans la lumière crépusculaire d'un beau soir.

C'est une belle tête de "Madone" de Diez, sur la figure de laquelle se lit une merveilleuse douceur et une piété angélique qui rappellent les créations mystique de Fra Angelico.

Nous n'avons fait que citer ici les principales toiles devant laquelle on aime à s'arrêter un moment, hâte privilégié de ce "salon" improvisé où trône la beauté des êtres et des choses en laquelle les mortels humains mettent leur sublime espérance.

Québec, 5 avril 1922.



M. ELZEBERT GARNEAU

artiste-peintre.

En ces temps, où s'affirme le régionalisme, c'est toujours une véritable aubaine et une jouissance esthétique, de connaître l'oeuvre méritoire, quoique encore à ces débuts d'un artiste-peintre québécois. J'allai donc samedi dernier, visiter l'atelier de M. Elzébert Garneau, au No 12 rue d'Auteuil. J'eus la bonne fortune, de trouver l'artiste en plein travail, peignant sur soie une gerbe de fleurs, oeuvre d'une délicatesse de touche remarquable.

Mais où l'artiste témoigne davantage de son talent et de son amour des choses du terroir, c'est dans ses scènes rustiques, où revit on peut dire, l'âme des choses de "chez nous". Ce sont, vraiment des scènes vécues, dans lesquelles, on voit que l'auteur de ces jolies esquisses, peintures et aquarelles, a mis le meilleur de lui-même, pour rendre avec tant d'esprit d'observation et cette conscience toute la poésie qui émane comme en une vision de rêve et quasi mystique de ces scènes hivernales ; d'où s'échappent on peut le croire, des

voix ancestrales, leçons de vie simple d'héroïsme et de grandeur. J'ai noté entre autres toiles, celle du bûcheron en train d'abattre un arbre en pleine forêt, sur laquelle le peintre a concentré tout son effort, où il a fait montre de qualités sérieuses, pleines de promesses d'avenir. Ce jeune artiste, qui déjà ajoute beaucoup de sa fraîcheur d'impression et de candeur d'âme à la nature, rend bien aussi les scènes d'intérieurs typiques de la vie à la campagne.

Sur ce sujet varié, qui se prête à tant d'interprétations, et à de nouveaux aperçus, où se joue pour ainsi dire, toute la gamme en couleurs, il a réuni une originale collection d'aquarelles et de pastels aux tonalités doucereuses, véritables "tranches de nature", très caractéristiques de la vie canadienne, dont il interprète avec un charme prenant les différents états d'âmes et les moeurs coutumières.

Certes, comme on l'a dit : "L'art est long", et il reste encore une marge avant d'atteindre à la parfaite maîtrise de son talent, ce qui lui permettra de donner à son pinceau plus d'assurance et de vigueur, digne fruit d'un incessant labeur.

Pour arriver à ce résultat, souhaitons-lui de prendre plus contact avec d'autres émules dans son art, ce qui lui suggérera d'élargir le champ de ses conceptions et de mettre plus en relief la

note symbolique qui se dégage de toute oeuvre d'art, particulièrement de notre nature laurentienne, "terre si fertile en miracles", à laquelle il a donné tout son coeur.

Puisse ce souhait se réaliser pour lui, comme pour tous ceux-là qui sous une forme artistique ou sous une autre, travaillent à maintenir chez nous le culte de l'idéal, dont notre souvenance française est un vivant témoignage et nous fait un impérieux devoir.

P. S.—La Société des Artistes de Québec vient de s'unir à celle des Arts, des Lettres et des Sciences, c'est de bon augure pour l'avenir. Maintenant grâce à leur louable initiative, verrons-nous, nos artistes-peintres concourir pour le prix d'Europe, lequel devrait être réparti à tous les Beaux-Arts: Architecture, peinture, sculpture et ce au même titre que la musique, puisque tous les arts se tiennent, tout étant harmonie dans l'Univers.

A ce propos, il y a l'Ecole des Beaux-Arts à Paris, et celle de Rome (Villa Médicis) principaux centres de culture, où nos artistes dans cette ambiance favorable, trouveraient l'occasion de se développer pleinement, capables de créer de grandes et belles oeuvres, tout à l'honneur et à la gloire de leur pays.

Ce sera pour eux, un gage d'immortelle survie !



“SOURIRES D'AVRIL”

En ce temps de transition saisonale, les jours ensoleillés alternent avec les jours gris; il y a dans l'air quelque chose à la fois de grave et de suave, agrémenté d'un sourire d'avril.

Le poisson d'avril! que de gens l'ont couru de gaité de coeur! Que de polis tours !

Maintenant, par les belles journées, les promeneurs se rendent en foule sur la terrasse pour aspirer à pleins poumons l'air vivifiant et se repaître l'oeil d'espace et d'horizon. Les bonnes d'enfants, y promènent des bébés roses, d'autres grands marcheurs, esprits rêveurs et méditatifs y promènent leurs “pensées”. Tandis que sur les bancs verts alignés le long de la balustrade, assis l'un contre l'autre, des jeunes amoureux échangent de doux propos, conjugent pour la centième fois, un verbe qu'ils savent par coeur.

Hier encore, le “pont” de l'Ile d'Orléans, tenait bon, mais sous l'action du soleil, voici qu'il se désagrège, et qu'un de ces “sorcières”, s'étant risqué dessus, faillit passer à travers avec son cheval et sa voiture. Le pont du Cap Rouge, le

“Montcalm” en aurait eu raison, attendons-nous tout de même à une débâcle en règle.

Dans nos rues, ce n'est qu'un ruissellement de neige fondante, pour les traverser sans trop s'éclabousser, il nous faudrait marcher sur des échasses, les carrioles trainent le fond et déjà quelques voitures à roues ont fait leur apparition.

Pendant qu'à l'auditorium un nombreux public savourait la musique classique de la troupe d'Opéra Italienne à l'Université Laval, foyer des arts et des sciences, M. J.-E. Prince, professeur d'Economie Politique, non moins versé dans les études historiques, donnait devant un auditoire d'élite, une conférence très goûtée, sur M. Ed. Richard et son oeuvre: un “Chapitre perdu” de l'Histoire Acadienne. C'est un ouvrage classique sur la matière, déjà tant fouillée, digne à la fois d'un chercheur éclairé et d'un patriote. M. Prince a naturellement avec l'auteur, pris fait et cause pour les “déportés”, ces malheureux exilés qui revenus dans leurs beaux pays d'Evangéline, y occupent une position économique très enviable.

A l'Institut Canadien, sur invitation spéciale, M. Myres, archéologue anglais de grande réputation, dans le monde scientifique nous a donné une conférence intéressante illustrée de projections, sur l'île de Chypre et les fouilles aussi opérées dans l'île de Crète de la mer Egée et dans le

littoral avoisinant, poursuivies jusqu'en Egypte. Ce qui à l'aide de "poteries" trouvées dans les tombes, a permis au savant conférencier de nous retracer les influences artistiques subies des part et d'autres en même temps que la marche de la civilisation à travers le monde asiatique : données et traditions dont nous subissons encore le contre-coup. La vraie "lumière" nous vient d'Orient !

Toujours dans le monde des idées, saluons l'apparition du nouveau livre de l'abbé Camille Roy, intitulé : "De nos Origines Littéraires", ouvrage qui fait suite aux remarquables "Essais sur la littérature canadienne" avec tant d'autres littérateurs qui se sont occupés de ressusciter ces belles figures littéraires, M. Roy a senti qu'on ne saurait jamais assez rendre un pieux hommage à ces valeureux pionniers de la pensée canadienne-française sur les bords du Saint-Laurent, qui par là même se rattache aux rives fleuries de la Seine.

Maintenant dans le monde industriel l'on parle d'un projet de construction d'une gare centrale, sur l'emplacement de la halle Champlain à la basse-ville. Sous cette poussée progressive, la vieille et pittoresque rue Champlain avec ses mâsures et ses haillons flottant au vent sur les cordes à linge, tout cela va disparaître. Hâtons-nous de dire, avec tout le respect que nous avons pour les "vieilleries" et les choses du passé, que c'est une

mesure hygiénique qui depuis longtemps s'imposait.

Déjà sur nos marchés, les "cassots" de tire et le sucre "nouveau" ont tenté bien des petits et grands enfants par leur couleur dorée et leur succulence. Qu'est-ce que ça sera donc, le samedi-saint, au marché fleuri, où se porte en foule toute une joyeuse jeunesse friande de ces "primeures" sucrées après la rigoureuse abstinence du carême.

—x—

Ce fut aussi dans le genre artistique une véritable "primeur" que cette exposition de peinture ouverte les premiers jours d'avril à la galerie des Beaux Arts, à Montréal, où les oeuvres de nos artistes québécois, MM. Huot et Lemoine obtinrent à ce "salon" du printemps une mention honorable. Les "critiques" d'art inaugurent bien cette exposition où triomphe le talent des nôtres qui toujours restent fidèles à leur idéal de Beauté.

Maïs voici que nous entrons dans la "Grande Semaine", où vont repasser devant nos yeux de croyants les grandes phases du drame douloureux de la Passion du Sauveur !

A la chapelle du Séminaire, la retraite préparatoire à la Communion Pascale nous est prêchée par le R. P. Prudhomme, O.M.I., qui avait pris

pour sujet de son premier entretien : L'observance des lois du "Décatalogue", source de paix et de bonheur pour les peuples, commun pour les individus.

La session tire à sa fin, nos zélés députés qui, depuis de longues semaines, jour et nuit, discutent et amendent des "bills", qui auront force de lois, ont l'air bien fatigués ; comme ils doivent avoir hâte d'en finir pour aller fêter la Pâques et manger le veau gras dans leur famille.

"Alleluia ! le Carême s'en va."

On mangera plus de la soupe aux pois !" turlutera-t-on, en entendant dans l'air frais du Samedi saint au matin, carillonner à toutes volées les cloches revenues de Rome.

Les "vieux" nous racontent que quand ils étaient petits, on leur disaient que le jour de Pâques le soleil dansait à travers les branches des grands arbres, aussi se levaient-ils de grand matin pour observer le curieux phénomène. Nous, gens du XXe siècle, nous ne croyons plus à ces vieilles légendes d'un âge de crédulité naïve, quoiqu'il en soit, nous souhaitons qu'il "danse" encore ce beau soleil du matin de Pâques, pour tous ceux-là qui, en toute candeur et naïveté d'âme et grâce à cette heureuse illusion d'optique, y verront comme la rayonnante allégresse de leur "passage" à la vie nouvelle !

Alleluia ! alleluia !

5 avril 1909.



EXPOSITIONS DE PEINTURES ET D'AQUARELLES

Par M. J.-C. Franchère

C'était vraiment une heureuse occasion pour M. Franchère de profiter des fêtes du Tricentenaire pour faire chez M. Arthur Lavigne, en ce studio de l'art musical, une exposition de ses oeuvres de goût et d'inspiration, si canadiennes-françaises. Ce peintre impressionniste des choses du terroir laurentien est loin d'être un étranger parmi nous; il s'est souvent laissé lui aussi avec tant d'autres séduire par l'aspect artistique et poétique du bon vieux Québec, où chaque pierre que l'on heurte évoque un souvenir des temps héroïques dont nous célébrions, hier, la vénérable et la glorieuse mémoire.

—Ce qui frappe tout d'abord dans cette exposition, c'est le naturel et la sincérité; l'on sent que l'artiste nous présente sans cérémonie mais toujours avec le respect qui sied aux choses de l'art qu'on idéalise, le bilan ou plutôt les résumé succinct de ses études et de ses multiples observations

sur place. En un mot, chez lui, l'art le vrai, est une vocation sublime, une dignité à laquelle il croirait déchoir, en la parant des crépaux bizarres du faste et de l'ostentation. C'est donc en toute simplicité et candeur d'âme qu'il se livre à nous, et qu'achevèrent de trahir la franchise et la sûreté du coup de pinceau, qui remédient à ce que le dessin dans l'ensemble de l'oeuvre pourrait avoir d'hésitant ou d'inachevé.

—Mais ce sont là, même pas des ombres aux tableaux, attendu qu'ils sont tous en bonne lumière et que déjà ils sollicitent l'attention et la juste appréciation de leur incontestable mérite.

—Arrêtons-nous d'abord devant la toile intitulée: "Indiscrétion", sans contredit le "clou" de cette exposition qui nous réserve plus d'une agréable surprise.

C'est le portrait d'une jeune fille, aux cheveux d'un blond doré, à la mine coquette, au profil délicat et gracieux, qui tout en mettant d'un geste élégant la dernière main à sa toilette nous sourit aimablement, nous prenant à témoins de notre galante "indiscrétion". Quel joli minois! vous exclamerez-vous. L'on voit que sur ce modèle si gentil l'artiste a épuisé toutes ses tendresses en même temps que le parfait fini de cette oeuvre hors pair, témoigne aussi de l'effort soutenu, pour rendre la fuyante et idéale réalité, pareille à ces

visions de rêve, qui viennent aux heures moroses réjouir les yeux et consoler les cœurs veufs de quelque amour d'antan : c'est le rayon de soleil !

Si de cette incarnation de la beauté souriante au doux visage, dont les yeux bleus semblent nous suivre et retenir notre admiration discrète, nous portons nos regards sur une autre toile non moins expressive : "Tête de vieux Canadien", nous trouvons en face d'une oeuvre vécue, d'un portrait bien modelé aux traits accentués, une figure énergique qu'encadre une barbe blanche, qu'illuminent des yeux obstinément fixés sur un passé plein de la rustique poésie du "bon vieux temps". Bref c'est un de ces bons types du terroir laurentien qui se font de plus en plus rares parmi nous, et dont la patriarcale sagesse, fruit d'une longue expérience de la vie, est un frein salutaire au modernisme ou au progrès trop hâtif de la génération présente assoiffée de richesse et de grandeur territoriales.

Le bon "vieux" en sa pose préférée, les deux mains appuyées sur sa canne, prophète d'un âge, au cours d'une de ces bonnes histoires, il nous invite en méditant sur le passé à préparer l'avenir, sûr que nous verrons des lendemains pleins de gloire où quelque chose de son âme ancestrale aura passé dans la nôtre : ne sommes-nous

pas après tout les animaux d'une longue chaîne dans l'oeuvre du perfectionnement national.

Des choses anciennes, nous retombons insensiblement dans le présent sportif avec cette délicieuse peinture intitulée : "En prenant la houle". Des jeunes gens et jeunes filles montés dans de légers canots viennent à l'aviron gaiement prendre la "houle" d'un des bateaux qui sillonnent les eaux de notre grand fleuve.

N'est-ce pas aussi un prétexte de venir aussi bercer leurs rêves de jeunesse et de bonheur confiants, échanger loin des bruits de la grève entre deux coups d'aviron, des doux propos ; esquisser des projets d'avenir dont le flot berceur est le seul à retenir l'aveu et le secret engagement, ou encore entonner les couplets d'une romance dont les notes traînantes et plaintives vont se perdre dans l'immensité du large, faisant écho à ce légendaire et nostalgique chant du cygne entonné aux heures de sublime invocation ou de douce-reuse souvenance.

Le sujet traité est très nature, en son cadre enchanteur, de coquettes maisons ou villas bordant la rive fleurie et cet îlot toute de bouquet de verdure flottant sur l'eau, que nos promeneurs, tout entiers à leur plaisir, laissent derrière eux.

C'est d'un impressionisme un peu voulu, mais qui n'exclut pas le charme poétique qu'évoque

cette excursion par la fraîcheur d'une belle matinée ou la chaude tiédeur d'une fin de soir.

La "Scène d'hiver", apporte sa note très locale, et la familière impression qui s'en dégage, avec ce vieux cheval, attendant à la porte les robes de carriole jetées sur le dos nous remet en mémoire une aventure analogue où son propriétaire s'étant attardé à jâser, trouvant le poêle bon, laissa le pauvre animal exposé au froid et à la tempête qui sévissaient au dehors; le cheval à bout de patience attente, brisa son attache et reprit le chemin de l'étable, où il trouva d'instinct un abri sûr; force fut donc à notre homme oublieux de l'heure, de s'en revenir à pied dans la neige.

La "Vue de Terrasse", une des plus réussies jusqu'à ce jour, nous procure une sensation de grandeur, d'espace et d'horizon, qu'ont éprouvé les Québécois et les milliers d'étrangers qui ne se lassent jamais d'admirer ce magnifique panorama, unique au monde on pourrait dire. En effet, la ligne bleuâtre et serpentante des Laurentides se détache bien sur le ciel d'un vert clair où flottent quelques nuages chassés par la brise qui vient du grand fleuve dont les eaux profondes sont sillonnées par les bateaux traversiers et les navires ou transatlantiques qui entrent dans notre beau port de mer. Cette belle étude faite des hauteurs de la terrasse, ayant à l'avant-plant les vieilles mai-

sons aux toits pointus de la basse-ville avec ses quais et ses pontons où sont accostés des vapeurs ; puis comme fond de tableau la légendaire île d'Orléans, qui dresse, sur les eaux sombres ses falaises boisées sur le bord desquelles s'échelonnent de blanches maisonnettes, perdues dans la verdure des feuillages et la pittoresque pointe de Saint-Joseph de Lévis, dont les hauteurs boisées semblent pleines de fraîcheur, et d'ombres. Dans l'ensemble, cette vue nous repose des automatiques procédés de la photographie.

Aussi M. Franchère avec son oeil d'artiste et sa sensibilité aiguisée à l'observation quotidienne des beautés lumineuses et pleines de luxuriantes tonalités a-t-il bien compris celles qui se dégagent d'une longue rêverie à laisser errer ses regards "sur notre grand fleuve", la source d'idéales et durables jouissances. "Le quai de la Rivière du Loup", auquel le bateau par un de ces beaux soirs d'été vient accoster, provoque avec la chaleur de tous et de couleurs bien aménagés, à la douce et longue songerie, pendant qu'on s'attarde à suivre l'effacement des dernières rougeurs du soleil couchant qui tiennent la nappe lisse des eaux fluviales et la masse de nuages au-dessus de nos têtes, barrant l'horizon plein d'infinies et de mystérieuses profondeurs.

Aux soirs propices aux nostalgiques souvenirs, le matin "sur le fleuve", reprend la fiévreuse succession des jours ensoleillés, et c'est ainsi qu'on voit toutes voiles dehors filer vent derrière deux goélettes cinglant vers le large, des bords hospitaliers elles voguent vers de nouveaux rivages.

"La Pointe à Pic" et le "Manoir Richelieu" qui dresse sur la falaise escarpée, tapissée de sapinages les splendeurs et le confortable du luxe américain, ont attiré et tenté son pinceau friand de modernisme et d'âpre rusticité qui prêtent de fortes émotions rendues plus intenses par la grandeur sauvage du décor laurentien.

L'Italie, la patrie des artistes-nés, a aussi attiré M. Franchère, qui, comme tant d'autres, épris de son éternel ciel bleu et de ses merveilleux couchers de soleil aux tons si chauds, sans parler des levers de lune qu'ont chanté les romantiques de tous les pays, rapporte de Florence d'aristocratique beauté, de Venise aux suggestions amoureuses et tendres, de Rome, centre du monde catholique et glorieuse relique de la grandeur romaine, des impressions auxquelles il devra l'orientation définitive et sûre de son beau talent vers la splendeur du vrai dans l'art.

Dans un genre plus léger et d'esquisse plus rapide, il nous présente de délicieuses "aquarelles" d'un dessin net qui n'exclut pas certaine li-

berté de touche propre aux sensations visuelles du moment.

“Le vieux moulin”, relique d’un autre âge de féodale mémoire et seigneuriale imposition, avec sa tour aux murs crevassés et ses ailes de bois battant à tous les vents; et “Le vieux four”, si canadien, d’usage encore quotidien dans nos campagnes ou nombreuses sont les bonnes fournées; ces deux objets d’hier et d’aujourd’hui dénotent, chez notre artiste une tendance, un noble penchant pour les vieilles choses, qui ont retenu en leurs pierres bosselées et leurs moisusures de bois vermoulu quelque chose du bon vieux temps, un peu de l’âme des aïeux.

Mentionnerons-nous encore de fraîches et riantes esquisses où le peintre semble avoir cherché les endroits les plus propices et les nids de verdure propres à faire valoir les beautés chantantes des vastes horizons et l’âpre et sauvage poésie des sites préférés du haut desquels il a pu utiliser toutes les richesses de sa palette magique.

C’est ainsi qu’il nous montre “Percé” aux majestueux promontoirs et gigantesque rocher “percé”; le “Bic”, “Rimouski” et son quai, la promenade préférée des touristes; la “Vallée de la Matapédia”, un coin de nature qui évoque une suisse canadienne, et qui par la sinuosité de la rivière qui l’arrose et l’agréable surprise de ses coups

d'oeil, rivalise avec celle d'Europe; la "Chôte Montmorency" avec ses eaux rageuses et écuman-tes, s'effondrant en un gouffre béant, répandant autour d'elles une buée vaporeuse où viennent se jouer les couleurs d'un radieux arc-en-ciel, qui tranchent sur la sombreur de la falaise escarpée qui l'encadre; "Sillery", avec sa pointe qui s'avance dans les eaux et que surmonte l'église au clocher brillant entouré de maisons du village faisant face au fleuve géant dont les flots berceurs viennent mourir tout au bas du cap.

La "Rue Champlain" le rendez-vous des amateurs de curiosités locales de vieilles et pittoresques rues, qui sont aujourd'hui trop étroites pour la marche envahissante des populations vers un progrès hygiénique et social.

Enfin, c'est "en calèche" que nous achevons de faire le tour de ce joli petit musée de peintures et d'aquarelles, dont les qualités réelles et profondes, autant que les sujets d'impressions nous ont procuré de si bonnes et douces émotions, pour lesquelles nous sommes à l'artiste doublement reconnaissant.

2 août 1908.



TOURISME AMERICAIN

Avec les beaux jours, notre vieux Québec a repris sa parure d'été. Partout dans les jardins publics, sur les grandes places, ce ne sont que fleurs aux brillantes couleurs branchant sur le gazon vert des pelouses, parfumant l'air de leur arôme subtil et délicat. Déjà, les étrangers et touristes américains très amateurs de choses anciennes et des reliques de l'histoire, petit à petit envahissent notre ville hospitalière. Ils viennent tout d'abord à pleines voiturées, avant même de contempler l'immense et incomparable panorama qui s'étend devant eux du haut de la terrasse, saluer l'immortel et grand Champlain qui chapeau bas à la mode française leur souhaite la bienvenue; tandis qu'ils trouvent au Château Frontenac bâti sur l'emplacement du Fort S-t Louis, tout le confort luxueux auquel ils sont accoutumés.

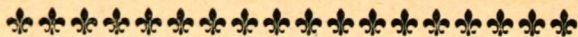
—x—

—Mais par contre, avec les premières chaleurs, l'exode vers la campagne est commencé, déjà bon

nombre de nos citadins s'en sont allés avec leurs familles jouir en leurs coquettes villas des beautés de la grande nature laurentienne en même temps que des charmants et des délices anticipés d'une longue et reposante villégiature.

Aussi, sous l'affluence des étrangers et des habitués de nos places d'eau, trouvant au bord de la mer le grand air et l'espace dont ils ont tant besoin pour refaire leurs forces épuisées ; nos plages ont-elles repris leur animation saisonnale. Bientôt, par les jours de grand soleil, les "crans" de nos grèves achalandées, devenus des observatoires familiers, se garniront-ils de formes blanches et d'élégantes silhouettes. Là en effet nos jolies québécoises viendront-elles souvent l'ombrelle à l'épaule, toutes songeuses, les yeux rivés sur la barre d'horizon bleuâtre voir passer au large du fleuve géant le vaisseau de leur rêve ; pendant qu'à leurs pieds mignons la vague qui déferle son ourlet d'écume blanche, murmure en son rythme berceur l'éternelle chanson d'amour.

Et qui sait, après cette captivante et attirante méditation en face de l'immensité mouvante, verront-elles apparaître tout de blanc habillé, le jeune homme sportif, le prince charmant d'une saison de flirtage. Que nos belles prennent bien garde, "il ne faut jamais jouer avec le feu", comme disaient nos grand'mères.



TOURISME AMERICAIN

Avec les beaux jours, notre vieux Québec a repris sa parure d'été. Partout dans les jardins publics, sur les grandes places, ce ne sont que fleurs aux brillantes couleurs branchant sur le gazon vert des pelouses, parfumant l'air de leur arôme subtil et délicat. Déjà, les étrangers et touristes américains très amateurs de choses anciennes et des reliques de l'histoire, petit à petit envahissent notre ville hospitalière. Ils viennent tout d'abord à pleines voiturées, avant même de contempler l'immense et incomparable panorama qui s'étend devant eux du haut de la terrasse, saluer l'immortel et grand Champlain qui chapeau bas à la mode française leur souhaite la bienvenue; tandis qu'ils trouvent au Château Frontenac bâti sur l'emplacement du Fort S-t Louis, tout le confort luxueux auquel ils sont accoutumés.

—x—

—Mais par contre, avec les premières chaleurs, l'exode vers la campagne est commencé, déjà bon

5

nombre de nos citadins s'en sont allés avec leurs familles jouir en leurs coquettes villas des beautés de la grande nature laurentienne en même temps que des charnants et des délices anticipés d'une longue et reposante villégiature.

Aussi, sous l'affluence des étrangers et des habitués de nos places d'eau, trouvant au bord de la mer le grand air et l'espace dont ils ont tant besoin pour refaire leurs forces épuisées; nos plages ont-elles repris leur animation saisonnière. Bientôt, par les jours de grand soleil, les "crans" de nos grèves achalandées, devenus des observatoires familiers, se garniront-ils de formes blanches et d'élégantes silhouettes. Là en effet nos jolies québécoises viendront-elles souvent l'ombrelle à l'épaule, toutes songeuses, les yeux rivés sur la barre d'horizon bleuâtre voir passer au large du fleuve géant le vaisseau de leur rêve; pendant qu'à leurs pieds mignons la vague qui déferle son ourlet d'écume blanche, murmure en son rythme berceur l'éternelle chanson d'amour.

Et qui sait, après cette captivante et attirante méditation en face de l'immensité mouvante, verront-elles apparaître tout de blanc habillé, le jeune homme sportif, le prince charmant d'une saison de flirtage. Que nos belles prennent bien garde, "il ne faut jamais jouer avec le feu", comme disaient nos grand'mères.

Québec, l'ancienne capitale, l'a bien prouvé aux fêtes du Tricentenaire, a le culte du Souvenir français, sans qu'on soupçonne sa loyauté suivant le noble dicton et royale devise : "Honni qui mal y pense !" Cette année le 27 juin, date remise de la célébration de la Fête Nationale de la St-Jean Baptiste, on a vu dans nos rues ornées et pavoisées de drapeaux, passer une longue et imposante procession, dans les rangs de laquelle figurait comme une brillante promesse de survivance et d'avenir la vaillante section des jeunes patriotes se rendant à l'église Jacques Cartier où a été célébrée la messe du grand jour, avec grande pompe et profond recueillement.

Le sermon de circonstance et la lecture des adresses, furent l'écho fidèle des sentiments patriotiques que faisaient battre les coeurs d'un bel enthousiasme.

—Tandis que dans certains pays d'Europe on agite et formente la complète séparation de l'Eglise et de l'Etat, digne fruit du nationalisme moderne et de la déification du moi pensant ; chez nous dans notre beau Canada et notre chère Province de Québec particulièrement les deux pou-

voirs religieux et civils s'entendent et complètent l'un par l'autre sans qu'il soit besoin d'un concordat.

C'est ainsi qu'il nous fut donné d'assister à de nombreux pèlerinages à Ste-Anne de Beaupré, que tout bon Canadien fait chaque année à la grande thaumaturge la priant de bénir sa famille et sa patrie; afin qu'elles conservent longtemps et toujours, ce patrimoine sacré de foi et d'héroïsme transmis par les ancêtres, ces dieux lares de la Nouvelle France.

Maintenant si la Fête de la Confédération du premier juillet n'a pas été marquée d'aucune démonstration particulière, autre que les drapeaux qui flottaient à la brise au-dessus des édifices publics, il ne faudrait pas trop nous en vouloir, c'est une question d'habitude et d'entraînement. N'empêche cependant que notre patriotisme y gagnerait à élargir ses horizons et à étendre son action bienfaitrice sur toute la Puissance du Canada. Mais cela ne veut pas dire que nous soyons partisans des pétards américains qui à chaque célébration de l'Indépendance font tant de victimes.

En attendant, on a tiré de la citadelle les vingt et un coups de canon réglementaires, c'est déjà quelque chose pour réveiller notre *Pan-Canadienisme* endormi.

Quoiqu'il en soit au dire même des pessimistes rétrogrades, une ère de progrès et d'initiative industrielle et commerciale souffle sur notre ville, que les immenses projets du "Merger" est en train de transformer dans un avenir assez rapproché. Il nous manque plus qu'un concours d'aviation que la grande métropole montréalaise nous en donne le splendide et merveilleux spectacle dans la vaste plaine de Lakeside où les superbes envolées du Comte de Lesseps entre autres ont fait grand honneur à la science française, en même temps qu'elles ont donné des sensations inoubliables aux milliers de spectateurs accourus pour assister à ces belles promesses de la conquête de l'air.

Tout en s'intéressant fort au *vol plané*, les québécois ont pu suivre le vif débat judiciaire entre l'ancienne et la nouvelle compagnie de traverse entre Québec et Lévis, à laquelle le dernier jugement de la Cour Supérieure donne gain de cause. C'est une légitime satisfaction que de voir deux jolis bateaux aux noms évocateurs du Lévis et du Lauzon faire le service régulier entre les deux rives québécoise et lévisienne. Peut être un jour aurons-nous un service d'aéroplanes, le XXe siècle nous promet déjà tant de merveilles. Qui vivra verra !

2 juillet 1920.



PLUVIALES

“Le blé promet. La fraise est mûre
Quand vient le soir, tant l’air est bon,
La lune, en quête d’aventure,
Se promène sur son balcon !”

E. Evanturel.

Cette fois, les almanachs sur les prédictions desquels jurent toutes les vieilles comères, ne se sont pas trompés, nous avons bien un été pluvieux. Août avec ses fréquentes averses leur donne trop raison et les moissons, pour peu que cela continue, seront difficiles à faire. Sans compter que ces orages électriques causent de terribles dégâts et des accidents quelquefois mortels partout où ils passent. En notre vieille capitale, si paisible d’ordinaire, les fracas de la foudre, semblent des bombes meurtrières éclatant au-dessus de nos têtes. tandis que les roulements du tonnerre répercutés au loin pareils au sourd grondement de la voix du canon d’alarme nous donne la chair de poule et la fâcheuse illusion d’une ville assiégée.

A tout le moins nous sommes inondés, ces preux chevaliers de Colomb en savent quelque chose, tous ayant été aux oiseaux de la belle et chaleureuse réception que leur a faite la cité de Champlain d'héroïque mémoire.

C'était à tel point, qu'un jour de pluie torrentielle, un conducteur de char électrique, rapporte un témoin oculaire, ayant interpellé un nommé Desnoyers préposé à la voie d'évitement tous les passagers de se lever pour voir *les noyés* de la côte du Palais d'évocation légendaire. "C'est pas pour rire, qué !... ah ! va, farceur, je sais que c'est pour rire", a du s'écrier quelque Tartarin à la recherche d'aventures palpitantes.

Mais heureusement pour notre réputation hospitalière cela ne dura pas et le soleil se montra, un rayon perça à travers le nuage, chassant le cercle de brumes épaisses qui nous enveloppait. Aussi à la manière romantique de notre poète québecquois, flânant le nez en l'air, je constatais avec un plaisir marqué :

"Quand vient le soir tant l'air est bon,
La lune, en quête d'aventure,
Se promène sur son balcon !"

Hélas, nous sommes plus au temps des troubadours ou même des musettistes, et je doute fort

que le fameux détenu Crippen, ait pu entre deux comparutions, à l'adresse de sa malheureuse compagne, chanter sa ballade à la lune, n'empêche cependant qu'une foule de curieux et de badauds, s'attroupent aux abords du Palais de Justice et braquent indistinctement leurs kodaks sur tout individu qui apparaît entre deux policiers, croyant reconnaître en lui la dramatique figure du célèbre Docteur, lequel sera des plus surpris de la voir reproduite en duplicata et triplicata en rentrant à Londres le théâtre de son crime sensationnel... et de ne pas se reconnaître !

Mais laissons là, cette trop tapageuse affaire. "Sur le Pont d'Avignon tout le monde y passe !" nous disait la vieille chanson ; seulement on y passe plus, il ne reste plus qu'une arche décrépit de ce pont légendaire que l'on conserve comme une relique. L'enquête sur le Pont Dorchester toct délabré prouve que le Gouvernement et la ville, n'ont point l'intention de le garder *en relique*, comme un obstacle au progrès et à notre développement économique.

La tentative d'assassinat sur le maire Gaynor, a eu ici, un certain retentissement. Il ne se passe pas de jours que les feuilles publiques ne nous apporte le récit dramatique de semblables attentats sur quelque chef en renom d'un État ou d'un pouvoir civique qui mettent un gouvernement en

péril et toute une nation en émoi ; et dire qu'on veuille faire passer les dangereux auteurs de ces forfaits pour des êtres irresponsables aux yeux de la société toute entière. A tout événement, il ne fait pas toujours bon de briguer les honneurs public ; alors, mieux vaudrait être *simple citoyen* que de s'attirer les haines et les mesquines jalousies inhérentes à la possession du Pouvoir.

Maintenant si Monsieur le maire Drouin, délègue parfois ses pouvoirs, c'est moins par prudence que par précautions oratoires. Plaudite Cives ! Mais chassons ces idées terrifiantes et contemplons un spectacle plus riant de la vie. Hier la faculté de médecine réunie au grand complet dans une des salles de l'Université, fêtait les vingt-cinq ans de professorat de l'éminent docteur Ahern, dont le clair et lumineux enseignement a formé tant d'élèves, devenus par la suite, l'honneur et la gloire de leur docte profession. Il eut à cette mémorable occasion présentation d'adresses et d'un cadeau princier comme marque de profonde reconnaissance et de cordial amitié !

La célébration de noces d'or de M. et de Mde Victor Châteauvert, a aussi donné lieu à une belle et touchante démonstration. Le matin du grand jour, il y eut messe à laquelle assistaient les heureux époux entourés de nombreux parents et amis puis le soir brillante réception à leur résidence,

dont la façade luxueusement décorée, pavoisée et illuminée de lanternes chinoises présentait sous les grands pins qui entourent la maison paternelle, un effet vraiment féerique que n'oublieront pas de sitôt les nombreux invités à cette splendide soirée commémorative.

On annonce que le théâtre Populaire va bientôt ouvrir ses portes au public québécois toujours amateur de bonnes pièces jouées par des acteurs de premier ordre, aussi à en juger par les engagements de M. Paul Marcel et de Mde Ducange récemment arrivés d'Europe et que nous avons déjà eu le plaisir d'entendre et d'applaudir à maintes reprises, tous seront satisfaits. Il est à souhaiter cependant que leur répertoire soit composé de pièces morales en tout point, autrement gare à la censure; car n'oublions pas que le théâtre est un grand éducateur, ou un terrible agent de démoralisation. Nous aurons une saison d'opéra, la musique sauvera les paroles. Québec a de ce temps-ci, un air martial, le régiment de la Reine de Toronto qui campe sur la Pointe de St-Joseph de Lévis, envahit la ville par nombreux détachements et la belle parade qu'il a faite samedi après-midi, par nos rues, aux acclamations de la foule postée sur son parcours nous fait prévoir une bonne impression sur les Londoniens habitués à ces déploiements de forces militaires.

sans que l'Empire Britannique en soit plus en danger et la paix du monde plus compromise ou seulement menacée.

A quand donc, le désarmement général? Tout d'abord, désarmez messieurs les Allemands, diraient les Français. Et d'ailleurs, les aéroplanes et les dirigeables viennent d'être inventés, que déjà, l'on songe sérieusement à les employer comme agent de destruction, en *cas de guerre*. Que deviennent les théories pacifiques développées devant le tribunal d'arbitrage de La Haye ? Attendons les événements.

Oh! Combien plus pacificateur des esprits et des consciences sera le Congrès Eucharistique de Montréal. A cette occasion mémorable dans les annales religieuses du pays, l'on annonce la visite à Québec du délégué papal Sa Grandeur le Cardinal Vanutelli, qui tout le temps de son séjour au Canada, sera traité avec tous les honneurs et les signes de respect dûs à son rang, comme étant l'hôte de la nation.

Et comme pour donner une bonne impression à tous ces hôtes distingués que fouleront pendant les fêtes du Congrès Eucharistique le sol canadien, le comité d'embellissement du vieux Québec ne chôme pas, à chaque assemblée l'on discute et approuve de nouveaux projets et l'on ouvre des parcs où toute la population d'un quartier peut

aller prendre le frais le soir et les enfants s'ébattaient sur la verte pelouse en remplissant l'air de leurs cris joyeux.

Sous ce rapport le syndicat des chemins et ponts de péages a décidé d'accepter l'offre gracieux, on pourrait dire, de cent mille piastres du gouvernement par l'entremise de la Commission nommée à l'effet d'acheter ses droits sur le fameux pont Dorchester, où tout le monde y passera gratis.

Pendant que ce réglaient toutes ces opérations de la haute finance qui marquent "progrès" dans tous les sens et les sphères d'activité industrielle et commerciale, voici que le beau temps nous est revenu. Hier soir un magnifique arc-en-ciel qui traversait tout le firmament et doubles couleurs prismées, aux nuances infinies tranchant l'azur éthéré où flottaient épars des nuages floconneux, nous en donnait l'assurance enchantée. L'on eut dit qu'une fée bienfaisante du bout de sa baguette magique domptant les éléments, chassait dans leurs antres noires les furies grimaçantes, et nous ramenait soudain au pays bleu des rêves et des fantastiques illusions.

Maintenant, la lune dans son plein s'est mise de la partie, elle nous promet aussi de tout son sourire argenté de belles soirées, au cours des-

quelles, nous pourrions rêver à notre aise, en suivant sa course radieuse se dire complaisamment.

La lune en quête d'aventure,
Se promène sur son balcon !

Québec, 24 août 1910.



SALON DES FRUTURISTES

Décidément Québec se "parisianise". De l'ouverture d'un salon, nous passons dans un autre. Cette fois c'est à l'Hôtel-de-Ville, qui la semaine dernière ouvrait toutes grandes ses portes à une exposition d'oeuvre d'art. Cela montre que l'on n'y tient pas seulement des séances du conseil municipal et pour l'embellissement et l'essenissement de l'ancienne capitale, — mais en temps et lieu, nos édiles savent unir l'idéal au réel.

Curieuse coïncidence, en même temps que la jeune reine Hélène d'Italie rendait un culte officiel aux arts en visitant le Louvre à Paris, se complaisant à un solennel hommage dans le meilleur sanctuaire de méditations sur la forme et l'idée française; l'association de jeunes demoiselles de Québec, a vu son studio envahi par une foule d'admirateurs et admiratrices de la jolie collection de tableaux et d'aquarelles qui décoraient si avantageusement les murs de cet Eden. Là toutes les saisons avec leurs variantes et leurs gammes en couleur, semblaient s'être donné rendez-vous. A la fraîcheur et à la verdure printanière, se ma-

riaient les tons plus chauds de l'été, les brillantes teintes automnales à la blancheur de nos plaines enneigées ; aux belles journées ensoleillées, où tout nous apparaît si clair et si net, d'un bleu plein d'espérances radieuses ; succédaient les jours ternes et gris avec leur ciel chargé de nuages sombres et leurs brumes étendant un voile sur toutes choses. Aux pâles clartés de l'aube, se joignent les splendeurs rougeâtres d'un coucher de soleil et les mystérieuses lueurs leurs crépusculaires en l'interminable et harmonieuse succession des jours et des nuits. L'ensemble est d'un impressionnisme réel et bien rendu, d'un symbolisme charmant, exquis et pur où règne une douce sérénité d'expression. En art, ces jeunes filles sont passées femme avec toute la complexité de cet être privilégié de la création : l'égal au moins de l'homme.

Parmi les gracieuses et sympathiques exposantes, Mlle Bonham, brigue et obtient encore cette année tous les suffrages. Le "Cap Blanc" sous un ciel grisâtre ou fuient quelques nuages, se dresse abrupt et plein de majesté ; au bas la rangée de maisons vieillottes s'accotant les unes sur les autres, les vieux quais où amarrent des bateaux, dans le lointain grisâtre, la ligne indécise des hauteurs de Québec, qui semblent projeter son ombre historique, sur l'eau somnolente du fleuve ; le sujet est bien choisi, bien composé, d'un dessin fer-

me et sûr qui témoigne d'une grande dextérité de main et d'une heureuse sensibilité d'âme.

"Avenue sous bois" allée ombragée des grands arbres, à travers l'épais feuillage agité par la brise filtrent les rayons d'un chaud soleil d'été; escorté du génie de la forêt enchanteresse, nous la suivons pour en pénétrer le mystère qui se cache dans ses profondeurs.

"Pommiers en fleurs" (Beauport). Dans un verger qu'arrose un ruisseau s'allignent les arbres fruitiers chargés de fleurs blanches: c'est l'éternelle floraison printanière. Dans cette atmosphère attiédie, l'on entend presque la sève monter sous l'écorce, la fleur donne son parfum, de légères vapeurs sortent de terre: effleurs de la germination nouvelle. C'est d'une grande délicatesse de touche et d'une enivrante poésie.

"Mlle G. McCord" est aussi une sensitive, qui sait deviner les coins de nature forestière à peindre; rentrée à la ville, d'un coup de plume elle excelle à rendre la physionomie des vieux toits aux ancestrales cheminées Québécoises, à l'ombre desquelles il fait bon de philosopher sur les petites choses d'en bas; c'est un genre.

"Mlle Russell": Possède une riche palette et en fait usage. "Feuilles d'automne", est un sujet d'actualité raisonnable, largement traité, d'une belle analyse et synthèse harmonieuse des tons et

couleurs du feuillage de nos grands bois sous la froidure automnale.

“Québec, effet du soir” : Est d’une fantastique réalité, au-dessus de l’historique promontoire s’éternisent les rougeâtres lueurs crépusculaires ; des hauteurs, des faubourgs et des quais de la ville ancienne qu’enveloppent les ombres de la nuit tombante, pointillent des lumières électriques, se reflétant en longues trainées lumineuses dans les eaux calmes et dormantes du grand fleuve. Elles vous semblent des enseignements de l’histoire ces lumières du passé, sondant le mystère des ténèbres et des eaux noirâtres, comme pour mieux éclairer le présent et assurer l’avenir.

“Sur le Lac” : Merveilleux effet de coloration solaire, après une de ces belles journées d’été. Les eaux miroitantes du lac symbolisé reproduisent sur leur surface lisse que ne ride nul zéphir, les clartés roses violacées, dernière apothéose d’un glorieux soleil couchant ; divin mirage où les pins qui bordent la rive du lac mystérieux, se réfléchissent la tête renversée ; c’est splendide à voir.

“Mlle Sewell” a son genre, sa spécialité paysagiste, ses miniatures forment par elles-mêmes d’adorables petites notes d’impressions au hasard de la flânerie à travers monts, vallées, sur les bords enchanteurs de lacs et de minuscules rivières. C’est la nature au microscope. L’on pense aux

délicieuses esquisses du Wattfall en train de prendre sur le vif quelques-uns de ses "amours" de sujets : charmantes et délicieuses figurines d'ancien régime.

"Mlle Shaw" : (Pont Rouge), a l'oeil bien ouvert sur les beautés de la nature, et son amour du pittoresque témoigne d'un goût réel et persévérant à ses heures de rêves et de méditations.

"Mlle C. Chapman" possède un véritable charme dans le contours indécis de ses compositions "Eglise de Beauport", "Vue de Québec", dénotent un pinceau qui s'essaye à rendre la ligne harmonieuse, révélatrice du grand art de peindre d'après nature.

"Melle Fyles" démontre une vigueur du tempérament qui n'est pas sans quelque originalité de perception. "Cours d'eau et rapide", sont très bien brossés ; entre les rochers les eaux s'écoulent mugissantes jusqu'au bas de la cataracte, d'où s'élève une buée légère et vaporeuse, planent au-dessus du gouffre et de la puissante réalité des choses.

"Mlle Homes" a la spécialité de peintures et décorations sur porcelaine ; les roses qui décorent des vases élégants de forme, ses assiettes et tasses à thé qu'ornent de douces et mystiques figurines dénoteraient une connaissance approfondie de l'art

céramique des Égyptiens ou des Japonais, passés maîtres en ce genre de créations.

Somme toute, l'exposition a été un succès "féminin", dont M. Wickenden qui a dirigé leurs premiers pas vers la grande et belle nature Laurentienne, peut être fier à plus d'un titre.

Faisons des vœux pour le plein épanouissement de ces facultés artistiques.

Québec, 1903.



“GIBOULEES”

Les “Giboulées” d'avril maintenant, c'est à croire vraiment que nous nous retrouvons à l'époque glaciale. Et cette neige qui ne fond plus, pendant que le vent du Nord souffle sur nos têtes. Ah ! quel printemps tardif ! Pourtant entre deux giboulées, nous arrive à la dérobée un rayon de soleil, salué par le cri familier des grives et des merles se dandinant sur le gazon vert de nos parcs, et le recoulement joyeux des petits moineaux qui s'ébattent sous notre fenêtre, nous promettent la délivrance prochaine avec le grand élan vers la nature “en herbe”.

Mais voici, un événement martial que fait battre les coeurs, toute une population en lisse, se masse dimanche matin, sur le parcours du 9ème Régiment, se rendant tambour battant et fanfare en tête à la messe militaire, c'est une belle parade de nos forces guerrières.

Les compagnies défilent, les hommes ont bonne tenue et marchent d'un pas gymnastique, tout comme à la parade, entre deux bordées de sourires

et de mouchoirs agités : c'est un délicieux avant-goût de la "guerre en dentelles".

Dans ces manifestations religieuses et militaires, "La Garde Champlain", qui n'est pas moins "martiale", assistait aussi en corps à une messe spéciale, pour commémorer la fête de nos vétérans qui ont blanchi sous les armes. Tout ce bataillon de jeunes recrues, de réservistes, marchaient d'un pas leste et ferme, l'oeil vif, la figure animée, le coeur plein de vaillance et de l'immortelle gloire à conquérir pour la défense de la Patrie.

Comme autrefois les pieux Gaulois, guerroyant en terre sainte, entonnaient :

"Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunoy
Alla prier Marie
De bénir ses exploits !"

Ce fut aussi une belle parade que celle de cette brillante phalange de la jeunesse catholique de France, groupement de forces invisibles, que fit défiler devant nous M. Omer Héroux, dans sa conférence à la salle Loyola, sous les auspices de l'A. C. J. C. Désormais, sous l'égide sainte et glorieuse de leur patronne canonisée, quels prodiges de vaillance dans la lutte pour le bien et la

cause de la Religion ne va-t-elle pas accomplir au cri de "Jeanne d'Arc, sauve la France !"

Puisque nous en sommes aux choses patriotiques, l'on a lancé dernièrement l'idée de transformer la prison actuelle en Musée historique, où se trouveraient réunis en une magnifique et artistique collection tous les "vieux souvenirs" de la glorieuse épopée canadienne. La Commission des Champs de Batailles, a pris le sujet en sérieuse considération.

La Société St-Jean-Baptiste de Québec a décidé d'organiser pour la fête du 24 juin prochain, une grande procession, où figureront les "Pageants" comme un brillant écho des fêtes du tricentenaire.

—x—

Mais voici que nous entrons dans une ère nouvelle, semble-t-il.

Le mois de mai ! Le joli mois de mai ! Quand les lilas refleuriront ! soupirent les poètes. Comme pour consacrer ces énergies nouvelles dans toute la nature, les pieux exercices du mois de mai sont commencés à la Basilique, où chaque soir, le R.P. Miville, dominicain, commente, interprète éloquemment le Salve Regina, la belle prière mariale.

Hélas, chose plus prosaïque et terre à terre, le 1er mai, date fatidique, c'est aussi l'époque des

déménagements. Quelle journée ! Il y a des gens, pour qui c'est une véritable "crise" qui les prends de déménager ; que voulez-vous, ils ont besoin de changement ; ils seraient prêts à recommencer tous les huit jours.

—x—

Le Parlement, lui, est toujours là, et nos députés loquaces ne "déménagent" pas souvent, puisqu'ils sont par la longue discussion sur les mesures urgentes à adopter pour la prospérité du pays. Sur l'important sujet de la Colonisation, la voix autorisée du prophète "Jean" s'est fait entendre.

—x—

Après tout, la meilleure route, c'est celle du Saint-Laurent et les paquebots des différentes lignes qui viennent d'entrer dans notre port, chargés de passagers, d'émigrants et de marchandises. N'empêche cependant qu'on enregistre des échouements, les gros vaisseaux touchent le fond, en aval comme en auront de Québec, et pourtant les eaux sont "hautes" à cette époque de l'année. Creûsons ! le lit du fleuve se déplace, disent les experts.

—x—

A en juger par ce flot humain qui déborde sur nos rives, l'immigration européenne nous apportera cette année encore, un fort contingent de population; la province de Québec, n'a qu'à se bien tenir. Si l'on consulte les guides de voyages, il y a longtemps que le cord du "Tour du monde en 80 jours", établi par Jules Venne, a été battu; ce qui n'empêche pas les élèves du Petit Séminaire de nous jouer le 13 mai prochain, cette désopilante aventure mise à la scène moderne.

—x—

Avec les beaux jours toujours très courts, les chapeaux de paille écrue, le rêve de nos jolies québécoises, ont lait leur apparition et dans leurs formes "garde-soleil", semblent nous promettre un été chaud. Pour les hommes plus stable le "panama" sera toujours de saison.

Au sujet de mode et d'anciennes coutumes, la "chronique" nous rapporte qu'au temps des jolies manières, sous Louis XV, les jeunes gens savaient à l'occasion, apprécier les travaux de dentelles et autres ouvrages de fantaisie et qu'à cet effet ils portaient sur eux des aiguilles d'or, dont ils se

servaient pour tirer des points en un charmant
tête-à-tête avec les jeunes demoiselles occupées à
broder. Aussi "brodait-on sur l'Amour !"

5 mai 1909.



REVEIL DE LA NATURE

“Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous !”

Entre les “giboulées” de mars, comme entre les rideaux blancs pendus à la fenêtre, le soleil du Bon Dieu s'étant sensiblement rapproché de notre planète, sous a souri de toute sa rayonnante clarté. Sous l'effet de cet épanchement et de ces chaudes effusions, l'atmosphère s'est attiédi et dans toute la nature l'on perçoit déjà un renouvellement de vie toute printanière qui nous fait entonner le refrain joyeux de la vieille chanson normande :

“Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous !”

Adieu ! les glissades par les beaux soirs de clairs de lune, et tous les ravigotants sports d'hiver ! mais bientôt, sur ces plaisirs et ses joies qui meurent, d'autres et de nouvelles vont renaître, ainsi en est-il de nous, qui devons mourir chaque

jour à “nous-mêmes” pour renaître à l'éternelle joie !

Déjà les “corneilles” messagères avant-coureuses de la saison nouvelle, ont fait leur apparition, ici et là, on les voit se poser, faire tache sur la nappe blanche des champs enneigés, s'envoler à tire-d'ailes en jetant dans l'air leur croassement familier sonnant le réveil hâtif de la nature.

Un signe aussi avant-coureur de cette renaissance à la vie, des petits garçons revenant de l'école, font des “rigoles” le long des trottoirs, lancent dans l'eau courante des “copeaux” en guise de bateaux dont ils suivent avec un passionnant et réjouissant intérêt la course vertigineuse. Ou bien encore, ils construisent des espèces de “digues” pour retenir les eaux, puis ouvrant les écluses, assistent à l'écoulement torrentiel de cette débâcle improvisée. Et demain ce sera la “toupie” et le jeu de “marbres” sur le trottoir asséché. Plaisirs du jeune âge ! nous avons tous passés par là.

Ces retours de saison, ma foi ont du bon, et l'on se sent d'aise, vraiment, d'aller revêr sur la terrasse, au bord du fleuve géant.

Toute une “féerie” de choses gaies nous bercent d'illusions et nous enchantent ! Brillante soirée de charité donnée mardi soir à l'Auditorium, au bénéfice de l’“Oeuvre de la Crèche”.

Quel joli coup d'oeil, en effet que cette "danse des fleurs", où figuraient de jolies et gracieuses fillettes! l'on se fut crut en un jardin merveilleux où voltigeaient parmi ces fleurs odorantes des papillons aux ailes d'or, où même des jolis petits cupidons lançaient de leur arc tendu, leurs flèches à pointe d'amour, visant au coeur ces belles petites québécoises qui avaient pour charmer pris l'âme des fleurs.

Dans les deux autres "numéros" au programme, comédie et opérette, les rôles furent admirablement tenus. C'était disons le mot, un bon "Prétexte" pour nos artistes-amateurs de faire montre très louable de leur joli talent à la scène, sans crainte d'affronter les "feux de la rampe". Mme de Flérens, (Mme A. Carrier), portait de ravissantes toilettes, et paraissait être à son aise en assurant Laperche (M. H. Chassé) son brave "sauveteur" de sa protection et de sa reconnaissance. Mme Libelbrizard (Mlle Amyot), était une "tante" aiamble et conciliante; M. de Vernoy, (M. Chs. Simard) était bien le type du mari récalcitrant, mais un beau-père accommodant; Jeanne (Mlle Darveau) une délicieuse jeune fille toute entière au bonheur d'aimer et d'être aimée. Enfin André (M. Beaudry), un jeune homme d'abord tendrement amoureux, puis un mari qui veut avoir

la paix dans son jeune ménage, contre les beaux-parents qui la trouble à tout et hors de propos.

Dans "L'Amour vainqueur", opérette, musique de M. Cello et paroles de M. G. Marchand, officier d'académie, MM. Raymond et Émile Dion, se sont révélés forts chanteurs; M. H. Chassé, un "Dominique" parfait, modèle du serviteur dévoué; Mlle Adira Gagnon, une "Rosita" qui chante à ravir ses amours auxquels correspond de sa belle voix de ténor (Jean) M. Dion, le charlatan guérisseur d'occasion du bon père Ducrochet (M. Raymond), qui se plaint hautement et de la plus navrante façon de son dur traitement.

Bref, les dames patronnesses peuvent être fières de leur légitime succès prouvé d'ailleurs par la belle recette en faveur d'une oeuvre si méritoire.

—x—

Chose à peine croyable, dans une ville paisible comme la nôtre, où passé neuf heures, les rues sont presque désertes, les "apaches" ont fait des leurs; ils ont cruellement battus deux jeunes gens sur la rue la Liberté. O Liberté! que de crimes en ton nom !

Tout comme à Paris, les dames et demoiselles courent au magasin du "Printemps" choisir leurs chapeaux; formes "éteignoirs" ou "charlotte",

garnis de fleurs, d'ailes et de rubans assortis, il y en a pour toutes les bourses ; ce sont de véritables corbeilles de fleurs. A Pâques on aura la délicieuse sensation de circuler au milieu d'un jardin : "Voir et fleurir les roses, quelle douce chose". Pour les messieurs le "meion" avec "elle" est de rigueur à la promenade.

Terminons par ce joli tableau, tiré du dernier roman de M. Maurice Barrès, intitulé : "Colette Bandoche" une jeune Alsacienne-Lorraine dont le célèbre écrivain nous a retracé de main de maître l'émouvante et patriotique histoire d'amour.

"Sous le ciel plein de douceurs Metz semblait une petite ville courageuse. Devant eux s'étendait un pays à la mesure humaine, vaste sans immensité, façonné et souple ; et, près de sa rivière, Metz toute plate, au ras de la plaine et que spiritualise le vaisseau de sa cathédrale. Asmus marchait volontiers le long de la Moselle, il se plaisait à la douceur de l'eau bruissante et des voix traînantes qui parlent français, il écoutait glisser le son des cloches catholiques sur les longues prairies, il voyait au loin les villages se noyer dans la brume et se laisser amollir par ces vagues beautés. . .

Dans ce livre, l'auteur a réalisé son beau rêve : "Celui-là (nous dit-il) fut heureux qui sut vivre parmi les siens, qui rencontra la gloire dans l'ac-

cord harmonieux de ses sensations et de ses rêves. et qui loin des hommes et dans la douceur des soirs champêtres, goûta l'infinie volupté d'une vie toute de calme, de noblesse et simplicité".

Souhaitons que nos littérateurs prennent exemple sur ce Théocrite de France moderne, pour chanter les beautés et les gloires de la terre canadienne.

25 mars 1909.



UNE BORDEE DE NEIGE

"Il neigeait !" nous décrit génialement Victor Hugo, relatant la fameuse et désastreuse retraite de Russie. Ainsi pourrait-on dire après avoir longtemps attendu une grosse bordée ; seulement s'il en est resté un peu de la première aux revêtements et bords des rues et des chemins de campagne, l'on ne pourrait pas rappeler, "que des régiments s'étaient endormis là !

Mais quelques mince que fut la couche de neige, cela n'a pas empêché le "Santa Claus" (genre d'annonce barnumesque), de passer par nos rues assis dans une grande sleigh traînée par deux vigoureux chevaux, avec tout l'apparat coutumier des jouets et des étrennes, à la grande joie des enfants, qui, tout émerveillés, rêvent déjà de ce qu'ils auront cette année comme étrennes. Naturellement les papas et les mamans font leur choix, leur réservant la joie d'une belle surprise.

Mais à travers cette tapageuse réclame, que devient la touchante et pieuse légende du petit enfant Jésus et celle si françoise du Bon Homme Noël remplissant de friandises de toutes sortes les

bas pendus à la cheminée ou au pied du lit de l'enfant qui dort d'un doux et profond sommeil ; sans se douter de la joyeuse surprise qui l'attend au réveil. Ah ! combien de ces aînés dans la vie, pour ce naïf plaisir d'un jour voudraient redevenir enfants ! Notre émotion devient plus intense, nous évoquons l'Histoire du premier Noël de Cartier et de ses valeureux compagnons, avant qu'ils fussent dans leur long hivernement décimés par le scorbut ; nous chantons à la solennelle messe de minuit les Noël's anciens de la Nouvelle-France, qui, se répercutant sur les "quelques arpents de neige", apportaient la paix à tous ces héros et ces hommes de bonne volonté.

S'ils revenaient cet illustre découvreur et ses valeureux compagnons, peut-être, ne se reconnaîtraient-ils pas dans ce Stadacona et ce Kébec légendaire quia depuis subit des transformations, où pourtant "chaque pierre parle" et où l'ancien régime a laissé son empreinte ineffaçable. Chaque jour voit surgir, comme sortant de terre, quelque nouvel édifice, quelque construction "modern style", où malheureusement s'affirme l'influence américaine et celle de notre goût se faire vite et à bon marché. L'architecture chez les Grecs et les Romains avait un caractère national qui nous manque.

Quoiqu'il en soit, on ne saurait passer sous silence l'inauguration récente de deux édifices, dont le style composite témoigne d'un bel effort d'unité architecturale : ce sont ceux de la nouvelle branche de la Caisse d'Economie, à St-Roch et des nouveaux locaux de la Chambre de Commerce où rien n'a été épargné pour assurer le confort de ses membres, ce qui, d'ailleurs marque pour ces deux institutions de la finance et du commerce une ère de prospérité sans exemple.

—x—

Maintenant dans une ville si française—encore d'esprit et de coeur, la gaieté sur la rue reprend souvent ses droits. Ainsi l'autre jour il y eut toute une scène d'un comique achevé, au sujet d'un pauvre cheval tombé tout attelé dans un trou pratiqué par les employés de la corporation pour quelque réparation de tuyau de gaz ou de drainage. Mais comment le tirer de ce mauvais pas, l'animal s'étant estropié en tombant ? On héla donc le Commissaire de la voirie, lequel aidé d'un conseiller municipal, après vains efforts pour sortir le cheval de sa mauvaise position, tinrent conseil et décidèrent qu'il valait mieux tuer la pauvre bête estropiée. Sur ce, le médecin vétérinaire lui tira une balle dans la tête à la satisfaction des

badeaux accourus de toutes parts pour être témoins de cet incident mémorable.

Et non moins risible l'attroupement de tout un quartier pris soudain d'une crise d'éternûment causée par l'éventrement d'un tonneau de poivre, en face d'une boutique qu'un constable a charge de protéger contre les curieux et les gamins de la rue entretenant de leurs cris et de leurs espiègleries ce charivari, faisant "durer" le plaisir, comme ils disaient.

—x—

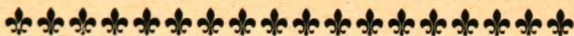
Que dire aussi des combats de coqs, devenus très à la mode, auprès d'une certaine classe d'amateurs de ce genre de tournoi à coups d'éperons, un duel souvent à mort entre les deux champions ailés. C'est dit-on, une passion, un sport meurtrier qui rappelle trop les mœurs sanguinaires des âges primitifs, pour être plus longtemps toléré par nos policiers qui font une descente et une prise sensationnelles chez les propriétaires de ces coqs batailleurs qu'ils surprennent en pleine "action", en flagrant délit; tous les coupables étant condamnés à l'amende ou à la prison.

D'ailleurs, chaque matin, sont amenés devant la Cour du Recorder nombre de ces pauvres hères coupables eux aussi d'avoir troublé la paix publi-

que en quelque rixe où les coups de poings et le couteau même jouent le rôle principal. Encore beau, s'ils n'ont fait que s'enivrer pour venir cuver leur vin trop mauvais au cachot noir. Ceux-là en sortent, en remerciant dame justice de leur rendre la liberté en payant l'amende, sur l'air : "Recorder, vous avez raison !"

—x—

Et voilà que nous aurons une semaine d'opéra Italiano-Français dont les journaux montréalais et les critiques de théâtres autorisés disant grand bien, surtout de la fameuse cantatrice Ferrabini et du tenor Clébent, qui n'a remporté que des succès dans ses rôles ; sans oublier, l'orchestre qu'on dit admirables d'ensemble et d'une maîtrise parfaite des oeuvres à interpréter ; c'est un régal en perspective !



HIER ET AUJOURD'HUI

Notre Cap Diamant, orgueilleux promontoire, aux temps héroïques de notre histoire, a subi plus d'un assaut, a essuyé plus d'un choc ; la vieille ville elle-même a vu plus d'un siège, durant lequel les murs d'édifices publics s'écroulèrent, les toits des maisons privées furent troués par les boulets ennemis, à la grande frayeur et la consternation de ses habitants qui se recommandaient à Notre-Dame des Victoires, laquelle deux fois, sauva la petite colonie naissante. Aujourd'hui en ce temps de paix séculaire, à entendre les explosions de mines, les détonations qui faisant trembler le sol, retentissent au centre et aux abords de la ville, c'est à se croire revenu à cette époque de lutte et de combat pour la défense de la patrie menacée.

Heureusement, ce ne sont que des morceaux, des blocs de pierre qui volent en l'air, pour asseoir les fondations de l'aile nouvelle du Château Frontenac, tandis que hors des murs ce sont les travaux de constructions d'une voie ferrée que l'on pousse avec activité et grande vigueur sur un par-

cours de plusieurs milles, longeant la rive nord jusque sur les quais de la basse-ville.

Que les temps sont changés ! C'est le commerce, la grande industrie, qui fait le siège pacifique de nos meilleures positions riveraines. Après tout, l'on s'y habitue, mais quoi de surprenant si cela détone sur notre vie si douce et si calme d'ordinaire.

Hier matin, par un de ces brusques changements de décors, dont la nature laurentienne a le secret, une brume épaisse, d'un gris bleuâtre s'étendait sur la ville voilant toutes choses à nos yeux qui cherchions à nous orienter, enveloppés, noyés que nous étions dans cette buée vaporeuse qui sortait et montait du fleuve. D'ici de là émergeaient, cependant, une flèche de clocher, un dôme une tour ; les choses n'avaient plus ni formes, ni contours ; on eut dit une cité de rêve.

Si dense était cette malencontreuse brume, qu'on pouvait la couper avec un couteau ; qui dans la rue, il y eut des tamponnements de tramways et de camions ; et sur les trottoirs que de méprises, c'est à peine si l'on se reconnaissait à deux pas. Chose assez cocasse, deux londoniens, débarqués de la ville, fuyant le brouillard légendaire de la grande métropole anglaise, le retrouvaient au Canada, presque aussi pénétrant et humide que là-bas. Leur désappointement fut de courte du-

rée, car sur les onze heures la brume chassée par la brise se leva et le soleil brillant se faisant enfin jour à travers les nuages amoncelés, répandit à profusion ses lumineuses clartés.

Au calme apparent des beaux jours ensoleillés succède souvent la tempête. En effet, un terrible ouragan, un véritable cyclone, s'est déchaîné sur notre ville, la vitesse du vent atteignant soixante-seize milles à l'heure. Jamais de mémoire d'hommes l'on vit pareille bourrasque et plus assourdissante rafale. Comme l'eut dit le fabuliste. "Eole avait déchaîné sur nous ses plus terribles enfants"; toute une nuit nous fûmes dans les transes. A certains moments, on eut cru à un tremblement, les maisons les plus solidement bâties oscillaient sur leur base de granit; ce qui faisait dire aux gens que leur maison "marchait". Ceux qui dans la soirée durant laquelle soufflait déjà une très forte brise, s'étaient aventurés dehors, avaient eu leur parapluie tournés à l'envers, dont les débris jonchaient le bord des trottoirs. Les "ramancheurs" de parapluies ne peuvent suffire à la besogne, ils sont entourés d'ouvrage.

Aussi nombreux ont été les dégâts causés par cet ouragan. Chaque jour suivant nous apportait les échos de la tempête en ville et les campagnes environnantes. On cite même le cas, où un toit de maison en construction a été enlevé, et est venu

s'ajuster sur un autre toit voisin ; les occupants, terrifiés, crurent tout bonnement que le ciel leur tombait sur la tête.

—x—

Un évènement qui marque certainement une sérieuse et louable évolution artistique et musicale chez nos citadins, c'est l'inauguration au manège militaire des concerts-promenades, tous les mercredis soirs, au cours desquels les fanfares militaires les plus réputées se feront entendre. Les prix d'entrée sont modiques, à la portée de toutes les bourses, et tout promet d'en faire un réel succès, si l'on en juge par les deux premiers concerts, dont l'exécution et le choix des morceaux ne laissent rien à désirer.

Entre nous, la musique est une grande éducatrice, elle nous enseigne l'harmonie, qui règne dans la nature, en même temps qu'elle élève l'âme, anoblit le cœur et enchante l'oreille, en prévision des divines et célestes harmonies de l'au delà.

—x—

A propos d'art, tous ceux qui ont assisté au banquet offert à Sir Frs. Langelier, au Club de la Garnison, ont admiré le beau portrait que lui

présentaient les anciens élèves du maître et du professeur distingué, peint par M. Charles Huot. L'on y retrouve les qualités de largeur, de facture et de modèle, qui caractérise les oeuvres déjà nombreuses de notre artiste québécois.

En même temps que le parfait rendu, le fini de la touche, et l'expression parlante de cette physionomie, qui en font un portrait vivant.

Il est rumeur de lui confier celui du Lt.-Colonel Turnbull, président du Club de la Garnison. Nul doute que ce sera une oeuvre, digne en tous points du gentilhomme, et du vétéran de la milice canadienne, comme aussi de son habile pinceau.

—x—

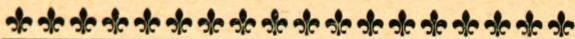
L'Institut Canadien ouvrait hier, la série de ses conférences d'hiver. C'est le Révérend Père Hage, prédicateur dominicain qui en faisait brillamment les frais, ayant choisi pour sujet : "Le Pape, ou la Papauté à travers l'histoire de la Chrétienté".

Rarement orateur sacré, a plus magnifiquement et superbement illustré, dans une chaleureuse, forte et profonde logique, dans une plus ample et large synthèse, des faits et des enseignements de l'histoire du monde ancien et moderne, cette parole symbolique du Divin Maître, toujours victorieuse jusqu'à la fin des temps : "Tu es Pierre

et sur cette pierre, je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle !”

Les mânes du Père Lacordaire, en ont dû tressaillir.

21 novembre 1907.



UN PAYSAGISTE

Ces jours-ci, M. Dawson Watson, artiste peintre québécois, tenait son "salon annuel" dans la salle "Empire" du Château Frontenac. Comme pour mieux fuir la poussière aveuglante de nos rues, soulevée en tourbillon par les bourrasques de vent dont notre ville est coutumière en ces temps de sécheresse désespérante, nous étions heureux de trouver un refuge idéal en cet Eden de l'art. Dans l'encadrement de cette salle d'hôtel moyenageux, pendaient aux murs, sous les lombs bronzés, nombre de peintures à l'huile, d'aquarelles et panneaux décoratifs; notant les plus heureux effets de lumière de notre ciel hospitalier, faisant valoir le brillant désor de nos paysages laurentiens. On eut dit que toutes les saisons, en leur saisissante et harmonieuse variété de tons et de couleurs parlant aux yeux et au cœur, s'y étaient donné rendez-vous; nos tardifs printemps aux effluves embaumées, rajeunissantes mêmes; nos été avec leurs beaux jours ensoleillés et leurs glorieux couchers de soleil; le merveilleux coloris de nos feuillages d'automne aux teintes et nuan-

ces si riches qu'elles semblent défier la palette d'un artiste ; enfin, nos longs et joyeux hivers avec leurs plaisirs sportiques et leurs légendes qu'on se raconte au foyer le soir, quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

Au cours de cette pastorale promenade, nous sommes arrêtés longuement devant une "vue de Québec", prise du bout de l'Ile d'Orléans : La ville ancienne nous apparaît à demi perdue dans la brume matinale qui étend sur elle son voile transparent, tandis que d'épais nuages estompant l'horizon rasant la cime de l'historique cap Diamant.

"A travers le bois" : scène d'hiver qui rend bien sous la buée bleuâtre qui à certaine heure enveloppe toutes choses : la mystérieuse solitude de nos forêts séculaires.

"Sur le bord du lac St-Joseph", est une délicieuse et charmante scène, où l'artiste nous représente ses chers enfants, garçon et fillette, jouant sur le sable de la grève de ce lac aux eaux dormantes que ride à peine le souffle attiédi de la brise.

"Les Rapides de la rivière Ste-Catherine" sont d'un réalisme frappant ; l'on croirait entendre le fracas et mugissement des eaux écumantes, heurtant les roches qui leur bloquent le passage.

“L'église Ste-Catherine”, qui s'élève tout au bout d'un chemin de campagne fleurie, est d'un joli et riant coup d'oeil.

“Un coucher de soleil” sur le lac St-Joseph, dont les eaux calmes et miroitantes reflètent les derniers feux de l'astre roi disparaissant derrière les montagnes.

“Portrait de femme”, sur les traits fins et délicats de laquelle se lisent le symbolisme d'âme et le mysticisme des vieux âges.

“Lever de lune”, est d'une heureuse originalité de composition, et le grand disque rouge de l'astre de la nuit qui déjà se dessine dans le pénombre, est d'un effet saisissant.

“Les Nuages Roses” s'inspirent du même procédé d'exécution; ce sont d'énormes flocons de nuages teintés des premières lueurs du jour, flottant au-dessus des grands monts, et mirant leurs formes rosées dans les eaux fluviales.

“Sur la rivière Ouiatchouaniche,” rappelle ces merveilleux effets de mirage, de ces grands boulevards réfléchissant, la tête renversée, leurs troncs blancs et leur feuillage jauni dans l'onde claire d'un lac, d'un ruisseau.

Mais c'est surtout dans le genre “décoratif” que M. Watson excelle et ces panneaux “sportifs” témoignent de son invention et dextérité de touche dans les sujets locaux qu'il traite comme “an-

nonce" des scènes pittoresques qui peuvent attirer l'étranger en nos parages laurentiens, conservant malgré le "modernisme" envahissant les us, moeurs et coutumes de ce bon vieux temps si cher à nos cœurs de Canadiens.

Merci à l'artiste peintre des jouissances "natales" que nous ont procurées la visite de son exposition évocatrice de souvenirs d'antan.

15 mai 1903, Kébec.



CHARLES HUOT

Un événement artistique, sur lequel, d'ailleurs un critique averti et un écrivain dissert dans un de nos périodiques a attiré l'attention du public : c'est le retour au pays dans sa bonne vieille ville de Québec, de M. Charles Huot, artiste-peintre bien connu, dont l'éloge mérité ne semble plus à faire. En effet, cet artiste québécois et canadien dans l'âme, (ses oeuvres le prouvent), nous est arrivé il y a deux mois à peine, précédé de toute la sympathie bienveillante qui s'attache au malheur qu'il a éprouvé, qui a brisé son coeur d'époux, ainsi que de la renommée que ses études suivies aux écoles des Beaux Arts à Bruxelles (Belgique), et ses travaux exécutés dans les ateliers de peinture, lui ont justement et méritoirement acquise.

A peine installé, nouvellement déballé, qu'il se sent bien chez lui dans l'atelier qu'il s'est choisi (27 rue St-Jean), aux fenêtres largement éclairées, au plancher que recouvre un mince tapis d'orient, aux murs couleurs sombres ornés de tentures multicolores, un divan, quelques chaises com-

posent l'ameublement de cet intérieur, échu de l'art.

Nous causons naturellement de son dernier voyage au pays flamand, d'où il rapporte maints souvenirs et anecdotes. Sur notre demande, avec cette urbanité, cette franchise et cette aisance d'allures et de manières qui le distingue, il étale (entre amis) les richesses de ses cartons, où nous découvrons de belles et fortes études de nu : Bustes et torses (morceaux antiques) qui tous se recommandent par la perfection du modèle, la souplesse et la grâce de la forme, le tracé de la ligne et l'harmonie des contours ; ces qualités de métier, jointes à la pure idéalité, couronnées par l'élevation du sentiment, en font des oeuvres vraiment artistiques : "C'est l'homme ajouté à la nature !"

Mais ce qui surtout attire notre attention, et fixe l'oeil, ce sont les "toiles" toutes fraîchement déballées au hasard de la pièce, qu'éclaire la douce et mourante lumière d'une fin d'après-midi d'automne.

De ces peintures sur lesquelles nous avons jeté le coup d'oeil d'amateur épris de sensations esthétiques notons entre autres, celle qui nous représente une femme, comme affaissée sous le poids d'une très grande douleur : "Une étude d'expression me dit le peintre".

L'on ne saurait de fait, oublier la poignante souffrance empreinte sur cette figure aux traits émaciés, placée dans un demi jour, qui en fait davantage ressortir l'affreuse pâleur. L'artiste nous la représente assise, vêtue de noir, la taille drapée dans une robe de tulle aux plis ondulés, et flottants, s'appuyant doucement au dossier d'un sofa, tandis que l'autre bras tombe sans force et que la main aux veines bleuies et gonflées repose presque inerte sur le genou. Tellement tout dans son attitude exprime la profonde amertume, la cuisante blessure, le trait empoisonné qui a percé ce coeur endolori, que porte en écharpe cette pauvre femme : mère ou épouse éplorée, que sais-je ?

Mais, comme tout dans la nature est aussi harmonie et variété, nous remarquons tout contre, une autre "toile" d'un genre tout différent, aux tons et couleurs orientales : c'est un "Singalais" au repos. En effet, celui-ci paresseusement étendu sur un divan, recouvert de riches étoffes et draperies, les pieds sur un tapis aux teintes voyantes et multicolores, fait une sieste qui suggère le "far niente" des peuples de l'orient, qu'alanguissent les ardeurs d'un soleil tropical. Avec sa tête énorme, ses cheveux noirs et bouclés, le teint cuivré, les yeux rêveurs, et coiffé du traditionnel turban, sa longue pipe à côté de lui ; il nous fait plutôt l'effet d'un fumeur invétéré qui trompe la

longueur et la monotonie des heures et se perde dans des nuages de fumée odorante durant lesquelles la vie apparaît tout en rose.

Nous remarquons encore dressé sur son cheval un portrait, type d'italien, sur la figure duquel se lit la finesse et la culture de la race latine, et dont les traits s'illuminent à la lueur rougeâtre d'une bougie ; c'est un "effet" de lumière bien caractéristique, qui illustre bien les qualités de dessin et de l'expression, en même temps que la mise en valeur de tonalités observées.

A mentionner aussi deux autres toiles, deux très bonnes études prises sur le "vif", sujets d'école moderne donnés en concours : l'une d'elles, nous montre "un jeune athlète, bien campé sur ses jambes, tenant en mains à la hauteur de la tête un fleuret ; ce qui nous permet de juger de sa force herculéenne, au jeu des muscles et des tendons des bras, à la forte carrure des épaules, à la largeur de la poitrine, à la charpente osseuse de ce lutteur greco-romain sur lequel l'artiste semble avoir épuisé tout son art réaliste.

A la force masculine, le peintre a voulu unir la faiblesse féminine, et autre sujet non moins bien traité est une "femme assise", le dos tourné à la lumière. Ici la pose aisée et gracieuse, la tête légèrement penchée, les cheveux noirs et abondants tombants en torsade sur la nuque d'une blancheur

d'albâtre, accuse de la délicatesse et de la finesse du modelé, auquel s'ajoute le souci du détail anatomique relevé par la châtoyante tonalité et transparence des carnations ; ce qui dénote chez lui "la puissance d'observation et de conscience mises au service d'une plus haute conception de l'art !"

—En effet, un beau souffle d'idéalisme, anime ces deux oeuvres d'atelier. L'on assiste alors presque, comme par enchantement, au triomphe et au couronnement de ce "jeune athlète" si bien planté et si bien entraîné pour la lutte finale ; comme d'ailleurs, aussi nous saluons, celui non moins glorieux remporté d'assuré d'avance par tous les charmes et toutes les séductions de la beauté et de la grâce de cette Ève "Victorieuse".

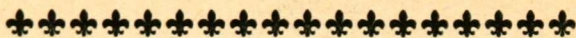
Nous nous arrêtons encore devant quelques coins de paysages, qui témoignent d'un goût prononcé et d'une haute compréhension des beautés de la Nature, "ce grand livre ouvert devant nos yeux".

Quels bons moments l'on passe ainsi à causer de choses artistiques qui élèvent l'âme, et même de l'avenir de l'art sous toutes ses formes dans notre beau pays, qui attend toujours de nos gouvernants éclairés et sympathiques, la création d'un budget des "Beaux Arts" dans notre chère province de Québec.

Nous vous en voudrions de ne pas attirer l'attention des amateurs et collectionneurs sur la galerie de peintures, œuvres déjà vieilles du "maître", mais toujours pleines d'actualité vivante, exposées en vente chez M. Cyrille Duquet, horloger, entre autres : "Un coucher de soleil au bout de l'Île d'Orléans"; "La Fileuse"; "Le Fabricant" de raquettes et traînes sauvages; "Un vieux fumant sa pipe"; "La Tisseuse à son métier"; lesquelles en leur rustique simplicité rappellent la première et la bonne manière de rendre les scènes de la vie familière, les mœurs et coutumes très canadiennes, qui sont l'âme même des choses et des gens de par "chez nous", et la marque distinctive et caractéristique d'un art vraiment national.

Ste-Foy, Québec, 1er octobre 1907.

P. S.—A noter en passant devant les vitrines de cet établissement remplies d'objets d'art "nouveau" au "genre ancien", deux bonnes toiles, très couleur locale, qui en leur impressionnisme révèlent un sens exercé des nuances, des tons et des valeurs; ces jolies "marines" sont dues au pinceau avantageusement connu de M. Franchère, artiste-peintre de Montréal.



AU CHAMP DES MORTS

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez
solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.

CREMAZIE.

C'est le jour des morts ! Novembre, nous arrive attristé par l'aspect sombre et terne qui s'attache à cette fin de saison. L'atmosphère est empreint d'un calme et douce sérénité où domine cependant la note mélancolique, laquelle sied bien à ce temps évocateur de triomphale, souffrante et militante souvenance ; celle des saints qui chantent l'Hosanna des élus, celle des âmes des trépassés qui expient en purgatoire, celle des vrais chrétiens qui sur terre luttent pour le bon combat.

En effet, il y a dans l'air ambiant une délicieuse fraîcheur, comme une moitte tiédeur ; c'est à peine si un soupir éolien agite les rares feuilles jaunies, qui pendent aux branches des arbres dépouillés ; sur le sol terreux durci par les dernières fortes gelées, résonnent le sabot des chevaux et le sourd

roulement des voitures, aussi les pas pressés de ceux qui, fidèles au souvenir, s'en vont au "champ des morts", porter à leurs chers défunts l'aumône d'une prière :

"Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
"Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle
Cette aumône du cœur !"

Maintenant voici que sur un pan du ciel bleu, se massent, se superposent et montent à l'horizon des nuages grisâtres aux formes allongées ; l'on dirait de grandes et larges tentures de deuil qui lors d'un office funèbre pendent à la voûte, recouvrent les bas côtés du temple sacré, qui retentit des solennels et harmonieux accords du "Dies irae", graves, lugubres et poignants arpèges qui finissent en de véritables sanglots, torrents de larmes que sèche la consolante promesse d'une éternité bienheureuse.

A travers ce voile épais qui nous cache momentanément la face radieuse du soleil, percent et filtrent quelques rayons de lumière, prêtant à cet amas d'une nébuleuse opacité une soudaine et claire transparence. Cela ne vous rappelle-t-il pas, ces moments de vives et trop courtes joies qui viennent illuminer les jours assombrs, les heures douloureuses de notre existence terrestre,

et nous faire entrevoir dans la certitude d'un bonheur infini, les divines et célestes récompenses réservées aux coeurs vaillants.

Le cimetière à cette heure de l'après-midi régorgeait de monde, tous, jeunes et vieux étaient venus se familiariser avec la salutaire pensée de la mort, "cette floraison d'un printemps éternel".

Dans le plus profond recueillement, les uns étaient agenouillés devant un mauselée, une pierre tombale noircie par le temps, d'autres sur le bord d'une fosse récemment creusée, la dernière motte de terre fraîchement jetée sur le couvercle scellé de la dépouille mortelle d'un parent, d'un ami, d'une épouse chérie.

O morts ! semblaient-ils dire, en une fervente et suprême invocation : au nom des liens si chers qui nous unissaient, au nom de cette sanctifiante communion des vivants et des morts, révélez-nous quelque chose des insondables desseins, des profonds secrets, de l'effrayant et consolant mystère d'outre-tombe !

A ce moment, la brise tantôt si légère, souffla plus forte dans les ramures ombreuses des grands pins et des chênes aux bras suppliants, témoins impassibles de ces cris de l'âme vers les chers disparus et pourtant jamais si proches d'eux. Ils entendirent alors, plus distincte et plus sensible à leur coeur qu'à leurs oreilles, la voix des "morts

qui parlent": "Alez pitié de nous, vous au moins qui êtes nos amis !" et l'écho aux mille voix, rendit le "misereremini mei !"; éloquente et déchirante supplication, attristante et sublime psalmodie qui nous arrivait portée par des ondes sonores, notes tantôt longues et trainantes, tantôt hautes et perçantes, qui remplissaient le "campo sancto", où s'attardaient quelques rares visiteurs. On eut dit à écouter et à entendre ces mélodiques versets du psaume, la voix lointaine d'êtres et de personnes jadis aimées qui retentissait dans l'espace.

Nous nous agenouillâmes à notre tour, devant un mausolée familial, sur lequel figurait, sculpté en relief dans le marbre, un groupe de trois petits enfants confiés à la garde du Seigneur; au bas duquel se lisait ce touchant épitaphe: "Ils ont fait la joie et l'orgueil de leurs parents, qui leur ont élevé ce petit monument, humble et pieux témoignage de leur triple douleur". Nous récitâmes comme seul soulagement à apporter à cette perte douloureuse des nôtres le "De profundis", puissante intercession pour ceux qui attendent leur entrée dans la gloire.

En remontant l'allée bordée de tombes, nous remarquâmes, (évocation d'un touchant et patriotique symbolisme), un petit drapeau aux trois couleurs endeuillé d'un crêpe, planté tout contre une

pierre tumulaire sur lequel se lisait gravée en grosses lettres un nom très français. Hélas, exilé loin de sa patrie, cet alsacien peut être, pouvait-il trouver pour y dormir, de son dernier sommeil, une terre qui lui fût plus légère et plus hospitalière, que celle de la Nouvelle France, jadis découverte et fécondée par ses ancêtres ?

Non loin, très actifs à la besogne, des employés ramassaient les feuilles qui couchées après couchées viennent tomber, s'entasser là.

Or un jour n'en sera-t-il pas ainsi de nous, avec cette énorme différence que si celles-ci n'apportent qu'une substance de renouveau au limon de la terre, tandis que c'est au nombre des générations endormies là que s'estiment et se mesure dans le temps la grandeur et gloire d'une nation. Comme si de tous ces corps superposés, jadis enveloppés de l'âme et vivifiés par elle, de cette humaine poussière, il se dégageait une promesse d'immortalité.

Le ciel, à cette heure de mélancolique fin de jour, s'était couvert et semblait de plomb ; le soleil était descendu à l'horizon, ne laissant après lui qu'une lueur mourante, qui frangeait de rouges les nuages, comme rougit le bord des paupières de ceux qui ont beaucoup pleuré.

Dans le recueillement, le silence impressionnant et le vespéral apaisement de toutes choses, du fond et des bords du champ des morts, montaient

des vapeurs blanchâtres et floconneuses, rasant le sol, voilant, les tombes : on eut dit des fantômes, ou les suaires de quelques revenants, qui à la faveur des premières ombres nocturnes, se voyant oubliés des mortels humains, venaient demander des prières.

Comme nous sortions du cimetière, la cloche de la petite chapelle, tintait dans la somnolente paix du soir, "le requiescant in pace" !

Maintenant, en face de certaines révélations d'actes barbares de nature à troubler le repos dû à nos morts, ne serait-il pas à propos, pour l'édification de nos modernes, de citer les paroles d'un grand chef indien, entonnant le beau chant des funérailles rapportées par l'historien Garneau, dont je salue en passant la mémoire :

"Os de mes ancêtres, qui êtes suspendus au-dessus des vivants, apprenez-nous à vivre et à mourir !

"Vous avez été braves, vous n'avez pas craint de combattre ; le maître de la vie, vous a ouvert les bras, et vous a donné une heureuse chasse dans l'autre monde".

(Suit cette belle psychologie tirée de la nature).

"La vie, est cette couleur brillante du serpent, qui parait et disparaît plus vite que la flèche ne

vole ; elle est l'arc-en-ciel que l'on voit à midi sur les flots du torrent ; elle est l'ombre qui passe.

"Os de mes ancêtres, apprenez-nous à vivre et à mourir !"

Québec, 2 novembre 1907.



FIN DE CARNAVAL

Le Carnaval est fini ! Certes, nous n'avons pas eu (à l'instar de la grande métropole canadienne) de "Palais de glace", avec brillante prise d'assaut à la lueur des torches flambantes de la redoutable forteresse, par les raquetteurs, célébrant ce haut fait d'armes par un magnifique et splendide feu d'artifice. Merveilleux et féerique spectacle, que ces longues fusées lancées de part et d'autres — décrivant dans le ciel noir leurs courbes lumineuses, soudain éclatant et retombant en gerbes d'or, déversant sur la tête des assiégés et des assiégeants une pluie d'étoiles multicolores : véritable apothéose festival !

Seuls, les poètes qu'on a appelés : "les amants de l'Idéal", montés sur Pégase le cheval ailé, invoquant la Muse impériatrice, ils s'élancent par légions à l'assaut de ces Palais de Cristal, situé dans un monde irréel, forteresse quasi imprenable de leurs rêves. Contre elle, ils dirigent tous leurs courageux efforts, les belles fusées de leur riche imagination décrivent dans le ciel noir et obscur des temps de gracieuses et lumineuses courbes,

puis éclatant aux regards étonnés, elles retombent en gerbes d'or de sublimes pensées, déversant sur la tête des mortels humains une pluie d'étoiles, de brillantes métaphores : véritable apothéose de l'Idée !

Si nous n'avons pas plus en rêves qu'en réalité bâti de palais, n'empêche cependant, que jamais de mémoire québécoise, on a fêté ce dernier jour du carnaval de si bruyante et si joyeuse façon ; des mardis-gras, nos rues en étaient pleines, on ne rencontrait que de ça ; bref, c'était à se croire (sauf les "confetti") transporté en plein quartier latin de Paris. Maintenant des "masques" grimaçants et drôlatiques, il y en avait de toutes les formes et descriptions imaginables ; tous ces types d'arléquins, étaient affublés de travestissements aux plus comiques et plus étranges bigarrures. Aussi, il fallait voir comme toute cette jeunesse follichonne, en train de s'amuser, de rigoler un brin, s'en donnait à coeur joie ! On eut dit que la rue leur appartenait ; parfois même, frappant à la porte de maisons hospitalières, ils venaient sérénader les amis à la mode ancienne.

Le matin du Mercredi des Cendres, à l'office divin, retentirent les austères paroles de la pénitence :

"Tu es cendres et tu retourneras en poussière".
Le Carême était commencé !

Pendant que nous sommes à faire un sérieux retour sur nous-mêmes l'Institut Canadien, par un aimable digression, nous a donné un véritable régal littéraire en nous permettant d'entendre M. Henri Lebeau.

Un moment le concert si goûté de M. Jos. Saucier, célèbre baryton canadien, assisté de Mme L. Demartigny, une délicieuse voix de sopiano; de M. L. Taranto, une violoniste virtuose qui sait si bien rendre les divines caresses du doux "Zéphir", et de Madame Saucier, une charmante accompagnatrice, ce régal artistique, dis-je, nous a fait en une soirée musicale oublier les rigueurs du Saint Temps.

D'ailleurs s'ouvrait déjà la neuvaine de St-François-Xavier, éloquemment prêchée par le R. P. Méville, dominicain, qui a attiré beaucoup de monde autour de la chaire de Vérité.

Au point de vue social et mondain, l'ouverture de la session, est le signal des réceptions, des dîners, soirées, etc., qui n'ont rien des préceptes de l'abstinence moyennageuse.

En ce qui concerne les choses de l'esprit il est avec la loi du jeûne et de la privation de légitimes dédommagements, comme nous l'a prouvé la causerie si bien goûtée de M. Marcel Poète, archiviste de la ville de Paris, sur ce sujet très captivant du "Paris au temps des Romantiques". Pen-

dant une heure qui nous a paru un petit quart d'heure, il nous promène à travers ce Paris de (1830) si pittoresque et partant si peu hygiénique, mais de ce milieu original est sorti cependant une des plus belles et plus curieuses manifestations du génie littéraire français.

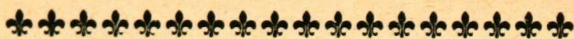
Sans compter, que s'il y a eu, (comme M. Poète nous le prouvait par des extraits tirés des archives) des relations colonisatrices entre la ville de Paris et la ville de Québec, lors de sa fondation ; l'évolution "romantique" accomplie en France, n'a pas moins, sous la forme du "néo-classicisme", laissé des traces profondes de son influence décisive dans les oeuvres de notre littérature canadienne. Et cela, quoique la fameuse querelle des "Classiques" et des "Romantiques", en dehors peut-être de nos petits "cénacles" littéraires, n'ait pas eu un grand retentissement dans ce pays encore en voie d'assurer son avenir économique.

Une autre manifestation d'art "classique" dans notre bonne ville toujours friand de pareils régal, ce fut le délicieux concert donné mercredi l'après-midi, au Morrin College, par les membres du "Club Musical", si bien organisé par Madame Donohue et Mlle Jeanne Pelletier. Toute l'élite de la société Québécoise y assistait et les applaudissements nourris ont souligné chacun des morceaux au programme, exécuté avec tant d'art par

nos musiciens et musiciennes de talent, toujours appréciés du public reconnaissant.

Ce n'est pas tout, on nous annonce pour jeudi soir, une conférence à l'Université Laval, par M. J.-E. Roy, archiviste d'Ottawa, sur "Mademoiselle de Verchères", l'héroïne canadienne-française, dont nos annales rapportent le fameux exploit. Au récit empoignant de cette noble et courageuse vie, toute faite d'héroïsme et de vertus chrétiennes, plus d'un coeur de femme palpitera ; car elle fut bien une de nos "arrières-grands-mères", en même temps qu'elle mérite d'être considérée à juste titre (en style moderne) vraiment comme une "Eve victorieuse" de la Nouvelle France.

12 mars 1909.



PRONOSTIQUES D'ETE

Enfin, le printemps fleuri touche à l'été; l'on croit entendre portés par la brise caressante qui agite les premières feuilles des grands arbres et ride les eaux bleutées du fleuve géant, les mots évocateurs du poète :

“Aimez-vous, aimez-vous, dans le vent qui murmure,
Dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
Dans l'astre, dans la fleur, dans la chanson des nids
C'est pour vous que j'ai fait renaître la nature !”

Vraiment, c'est plaisir de voir sur le gazon vert des plaines ou de nos parcs, les enfants prendre leurs ébats sous la garde vigilante des “bonnes” ou même des mamans, occupées à quelques travaux d'aiguille quand elles ne lisent pas, distraitemment, les pages d'un vient de paraître, ouvert sur leurs genoux.

Dans ces jardins publics, où fleurissent les tulipes jaunes et rouges, de jeunes fillettes vien-

ment ajouter la note claire de leurs fraîches toilettes, et y causer gaiement de “quoi” causent les jeunes filles : “Moi ! je voudrais bien d’un notaire ! Et l’autre de répondre : Moi ! je voudrais bien d’un médecin ! Et moi, d’un militaire ! reprend une troisième. Mais, à quoi tient le bonheur ? A un fil !

Sur la terrasse entre 4 et 6 heures de l’après-midi, toutes les places de bancs sont prises, tant pis pour ceux-là qui arrivent tard. C’est aussi l’endroit où l’on passe “en revue”, au crible de la critique mondaine, sans compter les potins de la ville, qui font les frais de la conversation générale.

—x—

A la salle Loyola, M. Henri Bourassa nous a parlé du devoir social.

N’est-ce pas aussi, un “Devoir Social”, que cette “Action Française en Amérique” par les Canadiens, telle que préconisée par M. Adjutor Rivard, dans sa remarquable conférence faite à Boston en avril dernier, devant la société historique franco-américaine, dont le Bulletin du Parler Français — nous apporte le compte-rendu textuel ? — Au sujet de cette oeuvre éminemment nationale, citons ces belles paroles : “Le patriotisme vrai, c’est la volonté de contribuer, chacun

dans sa sphère, à la mission de sa race. Et puisque notre rôle est de jeter dans le concert américain une note française, et qui demeure, le "devoir" de chacun de nous, est d'y travailler, par la manifestation, dans toutes les classes de la société, de notre caractère national. Nous agirons, nous exercerons une influence si nous sommes quelqu'un, si nous restons un peuple "distinct" par quelque côté de notre vie.

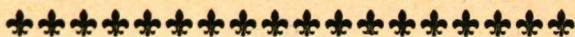
—x—

Cette saison d'été, si féconde en éclosions, en floraisons de toutes sortes, les grenouilles au fond de la plaine marécageuse ou au bord des étangs aux eaux stagnantes, nous l'annonce par leur cri rauque d'une trainante et somnolente répercussion. C'est aussi, disent les vieux, signe de chaleur, et si le tenant pour dit, des centaines de citadins le samedi ou dimanche après-midi, s'en vont à l'Ile d'Orléans, (une délicieuse excursion par bateau), goûter l'air frais sur l'eau et l'ombrage protecteur des grands arbres du parc, ou courir ivres de liberté, de plaisirs champêtres par les sentiers perdus ; pour revenir heureux et content, bercés par les accords harmonieux d'une musique italienne, qui nous rappelle les plus beaux effets de ce changement de scène, et de décors rustiques,

d'une poésie toute pastorale, et aussi d'une sauvage et impressionnante grandeur, quand on aperçoit au loin la blancheur écumante des eaux rageuses de la Chute Montmorency tranchant sur la sombreur de la falaise escarpée, puis l'arrivée à Québec par une de ces belles fins de soir où le Cap Diamant couronné de sa citadelle et la ville bâtie en amphithéâtre, semble sortir des eaux fluviales rougies des dernières teintes du couchant pour se dresser de toute la hauteur de ses vieilles tours et ses pointes de clochers dans la splendeur lumineuse d'un long crépuscule vers la voûte céleste où pointillent les premières étoiles.

Autre signe avant-coureur de la belle saison, dans les champs, au versant des collines avoisinantes, l'on va cueillant des petites violettes, dont on fait des bouquets que les jeunes filles portent à leur corsage de robes, en attendant les muguets et les narcisses qui bientôt feront leur blanche et nuptiale apparition. Et le poète de chanter :

Quand les muguets reflouriront !



UN PHILOSOPHE SUR LES TOITS

Décidément le Bonhomme Hiver, s'est ressaisi, il fait un froid de Sibérie depuis quelques jours ; dans la rue, tout le monde passe le col de fourrure relevé jusqu'aux oreilles. Ceux-là qui témérairement jugeraient certaines figures connues, "comme on les rencontre sur la rue" diraient peut-être : "que de collets montés, grand Dieu !" Mais heureusement, il n'en est rien, ce n'est là qu'un effet passager de la basse température. Ainsi à en juger seulement par l'haleine vaporeuse des marcheurs, et la fumée blanchâtre des cheminées qui montait droite vers le ciel, nous étions sûrement plusieurs degrés au-dessous de zéro. Sans vouloir ici "philosopher sur les toits", à la méthode antique des bons ou mauvais augures, ou celle plus humaine d'Emile Souvestre ; de cette "boucane" qui tour à tour sortait tantôt en spirale onduleuse et lente de certaines cheminées, se faisant tantôt flaconneuse et épaisse, tantôt mince et rampante d'une légèreté transparente ; il y aurait toute une leçon de la vie à tirer de ces multiples obser-

vations impersonnelles faites en hauts lieux, lesquelles ne sauraient être très terre à terre.

Sans être taxé d'indiscrétion, au dire des pince-sans-rire, ces cheminées boucaneuses et révélatrices, selon l'orientation, vive ou lente, droite ou rampante, de la fumée nuageuse, trahiraient la paix et l'harmonie ou la discorde et la chicane dans les ménages ; aussi encore le bien-être ou la misère, comme les idées nobles et élevées ou les vils intérêts auxquels on sacrifie toute une vie. Mais passons, c'est là une psychologie fort discutée, me direz-vous.

—x—

—Maintenant élevons nos regards au-dessus de ces nuages de fumée domestique et contemplons par un clair matin, les hauteurs boisées des monts laurentiens tachetés de neige, qui se colorent sous l'action de la lumière prismée, de toutes les teintes orientales ; merveilleux effets, de couleurs changeantes qui à certains moments, nous ouvre sur l'immense azur de l'horizon des perspectives quasi infinies. Puis le soir, au soleil couchant, les quelques légers nuages qui rasent la cime violacée des montagnes, flottent dans un atmosphère d'or, semblables à des barques aux voiles de pourpre voguant poussées par quelque doux zéphir, sur un

océan aérien aux rivages inconnus, aux insondables profondeurs.

N'est-ce pas un peu l'image de ces rêves dorés, vers lesquels notre imagination s'élance à tire d'ailes, sans que jamais nous puissions atteindre l'idéal souhaité ? Ainsi, le monde sensible ne serait que la représentation de ce qui se passe au plus intime et profond de notre être pensant ; comme aussi notre âme n'est que le reflet de la beauté absolue de Dieu.

Dans ce rapport constant du monde visible et de l'invisible, du réel et de l'irréel qu'enveloppe un voile de mystère, ne découvrons-nous pas la source même de la poésie des choses ; grâce à elle ne rayonnons-nous pas de toutes les forces conscientes de notre être vers l'amour, où se mêle parfois la mélancolie des trop brusques réveils ? Et pour se consoler ceux-ci, qui a trop penser, se sont fait de douloureuses blessures, comme pour avoir trop aimé, ils portent leur pauvre cœur en écharpe, ne décident-ils pas un jour ou l'autre, à la Watteau, leur "embarquement pour Cythère", cette île fortunée des tendres effusions où la vie apparaît tout en rose ? "Voir tout en rose, quelle douce chose !" Cependant mieux vaut ceux-là qui peinent et qui luttent, qui "pour quelque saint labeur ou quelque grand devoir", ont engagé leur honneur et leur héroïque vaillance.



COUPS D'ARCHET ET DE FORTUNE

“La vie est un combat, dont la palme est aux cieux !” Québec n’a certainement pas le monopole des gueux et miséreux lesquels à certains coins de rue, tentent la pitié des passants, mais il en est qui pour ne pas être des “détraqués”, sont tout de même des “types”. Un de ces mendiants de profession, posté au haut de l’escalier qui mène à la basse-ville, qu’il neige, qu’il vente, de ses doigts gourds, à coups d’archets saccadés arpègeant du mi au sol, tire de son violon des sons plaintifs à fendre l’âme ; c’est toute la gamme des misères humaines qu’il vous joue toujours sur le même ton. A vrai dire l’instrument sonore, rend très bien la faim et la soif, comme aussi d’ailleurs le manque de résine sur l’archet trop pauvre de crins pour faire longtemps à nos oreilles raisonner la complainte du violoneux ambulant. Les plus sensibles au grand art sous toutes ses formes jettent un sou dans la boîte de fer blanc, pendue à sa ceinture.

On dit, qu’un jour Paganini, célèbre violoniste italien, étant témoin d’une pareille scène à un

carrefour d'une des grandes capitales d'Europe où il était de passage, prit des mains du râcleur épuisé le frêle instrument et en tira des sons tels, que du coup d'archet magique les sous pleuvèrent dans le chapeau du nécessiteux qui ne savait comment lui en exprimer toute sa reconnaissance. Le grand artiste s'esquiva sans même laisser son nom : "le plaisir de donner, vaut mieux que ce qu'on donne !"

C'est ce dicton philanthropique qui semble guider les organisateurs et organisatrices de "euchre" de charité ; celui de Mme Jules Tessier, donné à l'Auditorium, au profit de l'église du Lac St-Joseph, a obtenu un beau succès ; les prix donnés aux heureux gagnants dépassaient de beaucoup en valeur la modeste offrande de ceux et de celles venus faire l'aumône tout en s'amusant.

Un académicien de renom pronostiquait au cours d'une causerie étincelante d'esprits et d'aperçus nouveaux sur les hommes et les choses : "L'amour ! L'amour ! s'en va !" Est-ce peut-être pour nous prouver le contraire que Mlle Mathilde Casgrain une de nos fines plumes québécoises, faisait jouer au théâtre Populaire, toujours très achalandé, une fort spirituelle piécette, à l'audition de laquelle, après avoir fait plus ample connaissance des personnages au second acte, nous

constatons qu'à tout âge personne n'est à l'abri des "surprises du coeur !"

Mlle Casgrain, qui a déjà signé de jolies chroniques piquantes d'observation originale, sans avoir peut-être encore beaucoup d'expérience du théâtre, possède le secret d'exagérer les qualités et petits travers de société, car après tout, à la scène n'y a-t-il pas là, une simple illusion d'optique.

"La Belle Marseillaise", pièce en cinq actes, (épisode d'un attentat à la vie de l'empereur Napoléon), qui la même semaine tenait l'affiche a été très courte.

L'on nous annonce "Cyrano de Bergerac", d'Edmond Rostand, immortelle pièce, toujours d'actualité: "la tirade du nez" est une pièce de résistance devenue "classique" dans le monde des acteurs.

Le Cercle St-Louis, composé de jeunes amateurs dans l'art de bien dire, a rendu à la salle Loyola la pièce intitulée "Nos Intimes", de Sardou, une branche de la vie réelle avec laquelle il convient d'être très "intime", si l'on veut "rentrer dans la peau du bonhomme".

Dans le monde de la politique, d'après les nouvelles officielles, des remaniements notables se sont produits. Ainsi, un des ministres les plus en vue du cabinet Gouin a donné sa résignation,

étant nommé président du Conseil Législatif. L'on a fait la remarque judicieuse: "Que nos hommes politiques s'usent vite". Il est à espérer du moins, que l'hon. M. Turgeon encore en pleine maturité, saura mettre à profit son talent d'orateur et d'écrivain pour se lancer dans quelque oeuvre de longue haleine, dont bénéficieraient les Lettres canadiennes-françaises. En cela le noble exemple de son distingué confrère, l'hon. M. Chapais est à suivre.

—L'incident du "blackboulage" de M. Henri Bourassa, présenté par M. Lavergne, comme membre du Club de la Garnison, a produit toute une sensation dans le cercle d'amis dévoués et sincères que compte le vaillant député, gentilhomme en tous points, digne d'un meilleur sort. On attribue, non sans raisons plausibles, cet échec à la coterie politique, influence morbide qui sévit dans certains milieux à l'état d'épidémie.

—Mais voici bien venir les "suffragettes" canadiennes, qui, déjà organisées en grands et petits comités, lancent des publicités en faveur de leur juste cause, sans vouloir, sur ce point, se ranger à l'austère avis des "classiques" du XIX^e siècle ("autre temps, autres moeurs"), n'empêche que c'est encore chez elle, dans son "salon" que la femme peut le mieux faire rayonner son influence

bienfaitrice, y jouer un rôle social : les “mémoires” laissés par les femmes célèbres en font foi.

Mais laissons sur ce point délicat “d’émancipation féminine” à Mme Arvède Barine, une femme écrivain, d’un rare talent et d’un incontestable mérite : “Tenez, c’est là mon grand grief contre les mœurs nouvelles, plus encore que de n’être pas secourables aux femmes, plus que d’habituer les hommes à nous rudoyer parce que nous devenons leurs concurrentes sur la scène du monde. Le respect de la femme s’en va. On dit tout devant elle. Elle y pousse, elle y provoque ; c’est à ses yeux le signe de son émancipation, c’est son grand privilège de femme nouvelle”.

“Comme je leur préfère, ces femmes d’autrefois, qui subordonnaient leurs goûts à leurs devoirs et ne se croyaient pas à plaindre pour cela”. Ce petit conseil d’expérience féminine est bon à prendre et vaut la peine qu’on le retienne. En tous cas, il est peu probable, que d’ici quelque temps notre Parlement canadien soit pris d’assaut et nos Chambres législatives envahies par les représentantes et les élues du “Vox populi”.

—L’on parle, dans les cercles mondains que de la prochaine représentation à l’Auditorium d’“Athalie”, tragédie en cinq actes, de Jean Racine, donnée par les élèves du Conservatoire Lasalle, et aussi comme lever de rideau “Madame reçoit”,

pièce en un acte, par les pupilles, qu'on dit gentilles et déjà expertes, dans l'art de la comédie.

On nous annonce aussi le concert de Mme Blanche Marchesi, prima donna soprano, pour lundi soir, 1er février, un véritable régal artistique, en perspective.

Voici maintenant qu'il neige et que le vent souffle en tempête, 60 milles à l'heure. Au coin de certaines rues s'élèvent des bancs de neige hauts comme des maisons, hommes et choses disparaissent dans la rafale poudreuse. Trois jours durant, l'ouragan a fait rage, à un moment, toute communication avec l'extérieur semblait interrompue. — Aujourd'hui, l'on respire un peu, mais il neige encore; cependant nos pimpantes québécoises, coiffées de la voilette, se risquent dehors, c'est signe de beau temps, que d'ailleurs, du haut du firmament, avec un sourire argenté, nous promet dame la lune à son croissant.

27 janvier 1909.



JOURS ENSOLEILLES

“Tout resplendit, les bois, les étangs, les fontaines !”

Oui, c'est bien l'été, avec ses belles journées ensoleillées, ses odorantes floraisons, sa luxuriante végétation, où tout dans la nature en beauté s'harmonie, et se fond en des teintes de vert aux nuances infinies, où dans les bosquets ombreux, les oiseaux nous donnent leur concert accoutumé ! L'homme, lui, ébloui, émerveillé par tant de magnificences créées pour son bonheur, goûte l'ivresse de vivre et entonne en son cœur un hymne d'éternelle reconnaissance.

Québec, berceau d'une France Nouvelle en Amérique, prend de plus en plus avec le recul des temps, sa place dans l'Histoire. Ainsi hier, on a fait la pose des plaquettes commémoratives, préparées par le comité d'archéologie et d'histoire, à l'occasion des fêtes du Tricentenaire. Chacune d'elles évoque en son style lapidaire un souvenir du passé, l'on a la douce et forte sensation de retourner deux cents ans en arrière, et dans cette

vieille cité où “les pierres branlent” de revivre une époque glorieuse entre toutes celles dont notre Histoire “cet écrin de perles ignorées”, fait mention.

C'est aujourd'hui le centième anniversaire de la naissance de François-Xavier Garneau, notre grand historien national, n'est-ce pas l'occasion de citer les beaux vers dans lesquels il chante et exalte la beauté de son pays et l'amour du sol natal :

“O Canada ! douce patrie
Toi dont les flots du Saint-Laurent
Disent à la rive fleurie
Le nom sonore et bienfaisant.
En voyant la grande nature
Pour nous la source de tout bien.
Notre cœur doucement murmure
Qu'il fait bon d'être canadiens !”

—x—

Si la vieille capitale a été le théâtre des événements dramatiques de l'histoire, donnant naissance à celui qui devait les interpréter avec le souffle génial d'un ardent patriotisme, elle fut malheureusement témoin aussi de désastreuses conflagrations qui réduisirent en cendres tous ses faubourgs populeux et peu s'en fallut que la semaine dernière

à St-Roch, l'élément destructeur ne rasât toute cette partie commerciale et industrielle de la ville.

Mais ce sont surtout les feux de forêts environnants qui causent des dommages irréparables, sans compter qu'ils nous valent ces journées ternes et sombres où le soleil nous apparaît comme un grand disque rouge dont les rayons lumineux, nous arrivent à peine à travers les nuages de fumée épaisse.

—x—

En revanche, ce fut par une belle et radieuse matinée qu'eut lieu l'édifiante et imposante procession de la fête Dieu à laquelle prirent part le clergé, les notabilités civiles, suivies de toute un flot de population pieuse et recueillie manifestant publiquement sa foi ancestrale. Sur le parcours, les rues, bordées de curieux, étaient pavoisées de drapeaux, et les maisons joliment décorées de tentures et de banderolles multicolores et d'écussons surmontés de petits pavillons qui flottaient gaiement à la brise et que de tous les coeurs battant à l'unisson, montaient aux lèvres, l'Hosanna de gloire au Dieu trois fois saint !

—x—

Ce fut un grand événement social et artistique que cette magnifique exposition de tableaux de

maitres, la plupart des chefs-d'oeuvre et des originaux de prix dans les salons de l'Université Laval où lundi soir, se pressait l'élite de la société québécoise, admiratrice d'oeuvres d'art, telles que : "La Sainte Famille" (Repos en Egypte) par Van Loo, une scène mystique d'une admirable et poétique grandeur ; "La Vision de Saint-Antoine" par du Parrocel, l'enfant Jésus et la Sainte Vierge apparaissant à St-Antoine au milieu d'un très beau paysage, scène d'une impressionnante et séraphique conception, un miracle de composition ; "Le Cardinal Prince Trivultius" par Velasquez, portrait plein de dignité et noble fierté, qui témoigne de l'arrogance espagnole, en même temps que le modèle et l'énergie de la facture, la vivacité du coloris démontrent le caractère du personnage bien campé et les traits dominant de cette école.

"La Purification" de Guido Réni, un primitif d'un âge de foi et de piété simple et touchante.

"Saint Pierre marchant sur les eaux", de Salvator Rosa, oeuvre pleine d'une vie intense que rend plus saisissante encore la figure calme et sereine du Christ conjurant les éléments déchaînés en présence de ses disciples pris de terreur et d'épouvante.

Aussi un "Ecce Homo", d'une beauté d'expression.

Le “Vase de Fleurs”, de William Kalf, nature morte d’une grande dextérité et prestesse d’exécution, unie au parfait rendu des objets mis en valeur.

“La Guirlande de Fruits”, oeuvre de Rubens, le grand maître de l’école flamande qu’on dit être un original de prix. L’on retrouve dans cette peinture tous les caractères distinctifs de cette école réaliste entre toutes; le potelé et la riche carnation de ces petits anges portant en ronde la fameuse guirlande lourde de fleurs et de fruits savoureux.

Enfin, et non pas le moindre “Mrs Sarah Siddnus”, original de Sir Thomas Lawrence, grand portraitiste anglais. On retrouve dans cette oeuvre du maître, ses qualités habituelles de composition, de coloris et de somptueux décors qui sert comme de cadre naturel à cette personnalité féminine désormais classique.

Tous ces tableaux de grande valeur ont été restaurés en tout ou en partie par M. Purvis Carter, qui y a mis tout son talent d’expert.

Bref, cette exposition fut pour le public québécois une belle fête pour l’esprit et pour les yeux. Nous devons à l’Université Laval, cette Renaissance des choses de l’art, qui ont la grandeur et la gloire des vieux pays d’Europe.

—x—

Tous les arts sont unis, et pendant qu'on admirait les chefs-d'oeuvres de la peinture, les examinateurs du Collège de Musique décernaient des diplômes aux concurrents et concurrentes, ces dernières en nombre faisant preuve d'un talent réel et de dispositions natives étonnantes dans l'exécution des morceaux difficiles des grands maîtres. Vive la Canadienne !

—x—

Avec les premières ardeurs ensoleillées de juin, l'exode vers nos campagnes environnantes et d'une si riante beauté d'aspect en cette saison, est commencé.

D'autres citadins moins favorisés ou moins pressés de laisser la ville font des promenades en voiture sur le chemin St-Louis ou Ste-Foye, et rapportent de ces excursions à travers la belle campagne parée déjà de ses plus beaux atours des gerbes de fleurs qui ornent et embaument leurs intérieurs.

Déjà aussi nous arrivent les touristes américains qui semblent beaucoup se plaisir dans la vieille cité de Champlain, dont ils admirent l'aspect ancestral, dans l'enceinte de laquelle chaque pierre

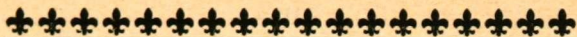
évoque un souvenir historique plein d'héroïsme, de vertu, de saveur guerrière; sans compter son site admirable d'où ils contemplent un des plus beaux panoramas qui soient au monde.

Mais ce sont surtout les fins de soir qui sont magnifiques, douces et reposantes après les fatigues du jour. Les soirs surtout quand il y a musique sur la terrasse, toute la ville se donne rendez-vous sur cette "véranda municipale", où par les beaux clairs de lune, de jeunes couples s'y promènent ivres de poésie et de bonheur, quand deux à deux sur un banc à l'écart ils échangent de doux propos, en suivant des yeux le rayon argenté qui unit les deux rives lévisienne et québécoise, modulant au son d'une musique enchantresse ces beaux vers évocateurs :

Eh quoi! n'en pouvons-nous fixer la trace,
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entier perdus !

Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Nous les rendra plus !

2 Juin 1909.



DE TOUT UN PEU

Si l'on voit chaque jour s'élever dans nos rues ou aux abords de nos grandes places de nouvelles constructions qui témoignent de l'esprit de progrès et du modernisme industriel et commercial qui nous anime, d'un autre côté l'on est aussi témoin malheureusement de certains écroulements désastreux, lequel s'ils n'entraînent pas des pertes de vies, se chiffrent cependant par des milliers et centaines de milliers de piastres de dommages, tel l'édifice de la maison Pierre Garneau et Cie., sur la rue Dalhousie, dont plusieurs étages se sont effondrés sans causer de pertes de vies. L'accident est, paraît-il, dû à des réparations que l'on faisait subir à la bâtisse, de construction encore assez récente; laquelle si elle a été ébranlée sur ses bases, son actif, lui, n'en a pas souffert et cette maison reste une des plus florissantes de notre cité québécoise.

On eut dit (au figuré) que l'hôtel de ville allait crouler, quand le recorder Déry déclara ultra vires, le règlement municipal obligeant les cochers à rester sur leurs sièges, à tout le moins près de

leurs voitures pendant les heures ordinaires qu'ils sont sensés être (en devoir) ; comme le soldat qui ne doit jamais quitter son poste.

Les deux cas ont peut-être quelque analogie : l'un, à l'appel, doit toujours être prêt à voler aux frontières pour la défense de la patrie menacée ; l'autre, sur un signe à nous conduire à fond de train s'il le faut là où nos affaires nous requièrent. L'un sauve la patrie, l'autre nous sauve de la fatigue, qui se présente plus souvent que le "cas de guerre" toujours au-dessus de nos forces.

C'est aussi par manque de précautions et surtout parce que les forces leur manquent que tous les étés nous avons à enregistrer tant de tristes noyades, celle d'un jeune homme arrivée aux abords du Parc Victoria est une de plus ajoutée aux milliers d'autres, que quelques leçons de natation eurent pu sauver à l'occasion.

—x—

Si la liste des malheureuses victimes de l'onde perfide s'allonge tous les jours, les records des courses marathon ne se comptent plus, et le vieux Québec aura eu la gloire avec Holmer, Cibot et Orphée, d'égaler et de surpasser même le coureur antique expirant en venant à bout d'haleine annoncer la grande victoire hellénique. Et d'ail-

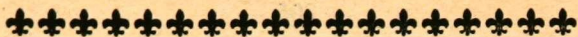
leurs, quelle ville du monde moderne n'a pas eu ou vu son marathon, c'est une crise internationale, presque un signe des temps. Ce qui faisait dire aux moins pessimistes : "Où courrons-nous, grand Dieu ?"

—x—

Bref, les anniversaires ont cela de bon qu'au milieu de la course effrénée des événements qui se succèdent, ils nous ramènent un moment en arrière, nous invitent à jeter un regard sur le passé et conduisant le présent, prépare l'avenir. C'est ainsi que la Société de Bienfaisance Française, dont M. de St-Victor est le président à Québec, fêtait le 14 juillet, par un splendide banquet, auquel prenaient part plus de cinquante convives, où des toasts chaleureux à la gloire et à la prospérité de la France et du Canada furent portés par des voix éloquentes qui font toujours très haut retentir haut ces réunions toute la mâle et fière beauté du verve français sur cette terre canadienne, jadis conquise par lui à la civilisation chrétienne. Cette célébration nationale empruntait, cette année, une double signification à cause de la ratification du traité franco-canadien lequel nous rapproche très sensiblement entre les deux pays des relations commerciales qui resserront d'avantage les liens de commune souvenance.

Mais les avantages et les merveilleuses beautés pittoresques que l'on vante à chaque occasion, jamais plus qu'en cette saison d'été ils n'apparaissent être le privilège et le décor naturel de ce beau pays du Canada que nous aimons et qui fournit on peut dire à chacun de quoi satisfaire amplement ses goûts et ses aspirations idéales. Déjà nous arrive le courrier, plutôt la chronique de nos plages laurentiennes où bon nombre de nos citadins goûtent les douceurs et les plaisirs d'une villégiature anticipée, au cours de laquelle ils pourront lire dans le grand livre ouvert de la nature, percevoir l'âme des choses reflet des perfections infinies.

15 Juillet 1909.



STE-LUCE

Plage Laurentienne

L'on parle souvent en termes très élogieux de nos plages laurentiennes, l'on en fait même de très pittoresques descriptions; hier encore c'était de Cacouna, dont on vantait le site merveilleux et les attraits captivants.

Que dire de Ste-Luce ! Avec, d'un côté, sa longue grève sablonneuse et toute ensoleillée, l'idéal des baigneurs, et de l'autre, bordée de "crans" qui semblent de vieux bancs de pierres où l'on peut aller, souventes fois, s'asseoir, rêver tout à son aise, pendant qu'à pleins poumons l'on hume les senteurs d'algues marines. Qui dira jamais le bienfait salutaire de ses longs colloques avec notre âme en face de la mer, cette immensité mouvante aux reflets verdâtres, dont les vagues écumantes, sous la brise qui souffle du large, semblent nous rapporter comme un écho lointain de la voix solennelle et plaintive de l'humanité pensante. L'on se prend alors à sonder l'horizon, à interroger l'espace presque infini, à suivre des yeux les

grands paquebots qui passent et les blanches voiles, frêles barques du pêcheur, qui cinglent vers la haute mer, alors, on se demande avec le poète Jacques Madeleine :

“Blanches ailes des barques frêles,
Vois ces taches d'un ton plus clair
Sur le vert sombre de la mer :
Sont-ce des voiles ou des ailes ?

“N'est-ce pas que l'une d'entre elles
Doit cingler ô rêve cher !
Vers une île adorable où l'air
Est tout peuplé de tourterelles ?”

Mais le joli village de Ste-Luce, avec son église proprette, son style d'une archaïque simplicité qui n'est pas sans grandeur, commande une pointe qui s'avance dans la mer.

C'est plaisir vraiment, quand on longe la côte que de voir ainsi de loin en loin des clochers d'églises, qui marquent les étapes de la civilisation chrétienne sur ce vaste littoral laurentien. Et tout à côté de l'église, le petit cimetière situé au bord de l'eau, avec ses pierres tumulaires alignées, n'est pas d'aspect lugubre, on a presque envie d'y être quelque jour porté en terre et d'avoir la grande voix de la mer pour nous chanter le dernier

libéra. — Quel sujet de réflexions profondes, quand on est témoin d'un enterrement, celui d'une jeune fille entre autres morte à ses dix-huit printemps ! Ici, le flot vient mourir et aussi tout dans la vie vient finir : les deux morts se rencontrent pour l'éternel recommencement de toutes choses ; c'est la mort et c'est la vie !

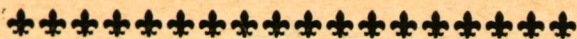
Perdus de réflexions profondes, cela vous fige le sang dans les veines, au dire de quelques esprits superficiels.

Revenons sur terre, ou plutôt sur l'eau à Ste-Luce, il se fait des travaux de sondage par des jeunes ingénieurs envoyés par le gouvernement, pour la construction prochaine ou probable d'un quai dans l'anse, afin de permettre aux goélettes et autres vaisseaux de fort tirant d'eau, d'accoster par les gros temps, cherchant une havre sûr, pour se mettre à l'abri de la tempête. Après cela, il ne manquera plus que la construction d'un hôtel pour les étrangers qui pourraient aussi se bâtir de jolis petits cottages tout autour de l'anse et faire de cette grève la plage idéale du bas du fleuve. Déjà il ne se passe pas de jour sans que les touristes y viennent en voiture ou en automobile, et d'ailleurs tout ce littoral laurentien est si beau qu'on est tenté d'y poser sa tente pour les quelques mois de villégiature. Encore, ici, est-il bon de noter que pas n'est besoin de courir si loin pour trouver

au pays de “chez nous” de quoi satisfaire tous les goûts, même les plus excentriques.

Mais aussi vous parlerai-je, et je m'en excuse de ne pas l'avoir déjà fait, de M. le curé Sirois, un aimable et digne homme, dont l'urbanité et l'hospitalité sont proverbiales. L'on rencontre ici, de fort braves gens à la physionomie ouverte, qui semblent toujours prêts à nous obliger. Quant aux touristes et aux voyageurs qui font un séjour dans ces parages enchanteurs, ils trouvent au bureau de poste tenu par M. Tremblay, une pension commode et d'un confortable proportionné aux besoins de la clientèle passagère.

Comme toutes ces bonnes gens sont contentes de leur sort et pourraient prendre chacun pour devise: “Je sus ben comme sus, et je reste comme sur”.



UNE FEMME PEINTRE

Où l'art va-t-il se nicher ? Dans une petite chambre proprette du magasin d'antiquités et de curiosités (maison Kent). Mlle Murie Bolton, conviait, jeudi dernier, les amateurs de choses d'art. L'oeuvre modeste, mais non sans mérite, qu'elle présentait à ce public, hélas trop restreint, était le fruit d'études et de travaux exécutés pendant les derniers mois d'hiver ; une vingtaine de toiles et aquarelles où se révèle un impressionnisme large et sincère, qui fait exécuter le conventionnel de certains procédés d'exécution.

Mais avant de pousser plus loin notre critique arrêtons-nous un moment devant quelques bons morceaux de cette jolie et originale exposition, où malgré le cadre étroit de la chambrette qu'éclaire un pâle reflet de soleil, l'on se croirait en pleine et vivante nature.

No 1—"Petite Laveuse" est la pièce de résistance de ce petit salon improvisé. La gentille fillette vêtue de bleu, à l'expression douce et reposée semble toute entière à sa besogne de petite ménagère en herbe, occupée à essuyer laborieuse-

ment la tasse à thé, pendant qu'à côté d'elle sur le plateau, fume et migeote l'eau chaude destinée à laver la vaisselle. La pose si naturelle qu'elle soit, et le mouvement des mains si étudié qu'il soit, donne peut-être à cette peinture de chose vécue un air de commande et d'attitude un peu guindée involontaire chez ce charmant et délicieux modèle, qui a posé avec tant de bonne grâce.

No 3—Une autre bonne toile, est le portrait du jeune U. Tessier, largement traité, l'on y reconnaît à l'expression un peu grave pour son âge qui s'épand sur ce visage rond de garçonnet, déjà conscient de lui-même et de ses forces latentes, qui déjà s'organisent et parent d'illusions et de rêves dorés, la lutte âpre et rude la vie. Mais ce n'est qu'un moment que l'artiste a voulu fixé sur la toile, peut-être le plus beau, celui des espérances, puisse-t-il les garder toujours en sa jeunesse active, empreintes d'un léger seioicisme et de souriante bonté, l'apanage d'un fils d'avenir, l'orgueil mère heureuse.

No 4—Mlle Bolton, peint par elle-même. C'est, ayant égard à la modestie de l'artiste, un délicat et gracieux profil de jeune vestale, vouée à son art, à la représentation du beau dans la nature, quelle plus noble et plus louable ambition. Encore trouverait-on qu'elle s'est prise, c'est le cas de le dire, trop au sérieux, et qu'un demi sourire

relevant les coins de la bouche, eut ajouté à la sérénité, à la douceur de cette figure empreinte de gaieté et de sentimentalité profonde qui revit dans les oeuvres multiples que cette jeune artiste étale devant nous avec la meilleure et la plus entière bonne foi.

En revanche le No 2 "Ruby" est une fillette de 14 ou 15 ans, toute à la joie de vivre qui se lit sur les traits de sa figure rieuse; bref, c'est l'ébauche de cet âge charmant en passe de gamineries innocentes, dont elle ne songe même pas à se défendre par une attitude plus digne et plus composée.

Comme joli contraste, "La petite Yvonne", qui est bien la meilleure étude d'expression de cette galerie de peintures, coiffée de sa capeline blanche aux cordons pendant, les yeux noirs grands ouverts sur la vie, poursuit toujours son rêve de bonheur.

Sur les bords doux de "La Marne" se dressent de grands arbres dépouillés, les eaux calmes et somnolentes reflètent la pâle clarté d'un jour gris, on croirait y voir nager des cygnes blancs, tout ce paysage de France, s'enveloppe à cette heure de paix et mystère.

La route serpentante et toute ensoleillée qui mène à "Gite", un délicieux coin ombragé près Paris, nous invite à la prendre pour aller une

journée chaude d'été, respirer l'air frais à la campagne.

Mais ce qui surtout prend l'oeil, ce sont ces deux effets de coucher de soleil, puis du haut des glacis, qui nous donne une vue d'ensemble du vieux Québec, enneigé. Dans l'un, l'on aperçoit les bâtisses du Parlement, dont les lignes architecturales se perdent et se fondent dans une tonalité d'un gris bleuâtre, pendant que le soleil sur son déclin, laisse sur les nuages une trace jaunâtre, qui nous ouvre une perspective infinie dans le lointain du ciel soudainement illuminé, taimsé par les lueurs mouvantes du couchant, dont la neige garde le reflet; l'ensemble s'harmonisant dans une "grisaille" particulière à nos fins de soir en hiver.

L'autre perspective du couchant, nous présente encore le même coin de la vieille cité enneigée, mais que cette fois dominant de leurs lignes serpentantes et de leurs crêtes abruptes la chaîne des Laurentides, qui se détachent sombres et violacées, sur le fond du ciel teinté des dernières lueurs du crépuscule qui bientôt s'effaceront devant les ombres avant-coureuses de la nuit qui déjà envahissent les hauteurs. C'est tout un poème épique, quand on songe qu'à cette heure mystérieuse, les mânes des aïeux visitent la cité de

ChAMPLAIN où s'évoquent et revivent tant de pieux et glorieux souvenirs.

En sortant, nous remarquons deux jolies miniatures, un portrait de famille, et celui d'un garçonnet au visage frais et rose, florissant de santé, sur les traits duquel se lit l'exubérance de la vie.

Somme toute ces quelques toiles témoignent d'un effort réel et voulu, tendant vers la réalisation d'un idéal, que déjà nous fait entrevoir une intuition et une sensibilité très féminine, très impressionnable en face des multiples manifestations du Beau, rendu sous toutes ces formes.



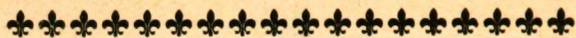
A L'ATELIER

Il nous arrive souvent, ne fût-ce que pour entretenir "le feu sacré" de l'art, de faire une visite aussi à nos autres bons artistes-peintres Huot et Lemoine, qui, eux non plus, ne chôment pas. Ainsi dans l'atelier de M. Huot, je remarquai deux bons portraits, l'un de Mgr C. E. Mathieu, le distingué recteur de l'Université Laval, sur les traits bien modelés et accentués de cette physionomie parlante se lisent la beauté et la bonté d'âme, du philosophe et de l'homme de bien qui sont en lui. Celui de Mgr Gauvreau, curé de St-Roch, rend bien aussi tout le caractère de cette figure austère, pleine de bénégnité et de droiture empreinte de toute la charité vraiment apostolique.

Quant à M. Ed. Lemoine, il vient, entre autres travaux, d'achever une très belle copie du portrait de Mgr Montmorency Laval, d'après l'original conservé au Petit Séminaire, dont il fut le vénéré et saint fondateur.

M. Lemoine a eu l'incontestable mérite de faire revivre cette physionomie chère à tout Canadien, auquel les fêtes de l'inauguration du monument Laval à Québec, donne un regain de religieuse actualité.

Québec, 5 mai 1908.



PORTRAITISTE ET PAYSAGISTE

Québec, à cause de son site pittoresque et de traditions esthétiques, continue d'être favorable à l'éclosion des beaux arts ; c'est dans les salles du collège Morin, que s'ouvrait jeudi l'après-midi, le 18, une jolie exposition de peintures, dues au pinceau et au talent déjà expérimenté de Mlle Muriel E. Boulton, de Charlottetown, Ile du Prince-Edouard.

Sans vouloir prendre en mains la cause "féministe", ceux qui parmi nos "surhommes", seraient peut-être enclins de refuser à la femme le droit de "cité" dans le domaine des choses de l'intelligence, de la sensibilité et du coeur, voir même du "talent", auraient pu avec profit, faire le tour de cette galerie de peintures et s'arrêter un moment, sans pour cela perdre le sens "pratique", devant ces toiles qu'expose avec une simplicité charmante, cette jeune canadienne toute fraîche émue des ateliers de Londres et de Paris, où elle a suivi les leçons des meilleurs maîtres.

De là, cette double influence, ces deux manières très distinctes, mais qui se marient bien, de

traiter les sujets variés qu'elle nous présente. D'après l'une, c'est la solidité et la largeur de la facture (école anglaise); d'après l'autre, c'est la lumière ensoleillée, la brillante tonalité (école française); dans l'ensemble des effets produits par cette "entente" cordiale des tons et des valeurs, c'est en définitive le chaud rayon de soleil qui chasse et disperse les brumeuses vapeurs amoncelées.

Mais trêve d'aperçus généraux, arrêtons-nous devant le bon portrait de M. Boulon (père de la jeune artiste), dont la pose naturelle prise dans l'intimité familiale, nous laisse deviner, à l'expression recueillie de la figure, à la concentration de tout son être, et à l'attention fixée sur le mouvement d'un pion, toute la difficulté du "problème" à résoudre et dont dépend cette partie d'échecs en cours; révélatrice des qualités maîtresses de facture et de modelé, jointes au parfait rendu de l'oeuvre: c'est vivant. Ajoutons que ce portrait si bien réussi, eut son entrée au salon de Paris, c'est presque une "mention honorable".

Autour de cette figure si expressive, qui fait centre à l'exposition, d'autres physionomies non moins intéressantes fixent l'attention et forment de beaux pendants à ce portrait "hors concours".

Notons d'abord "La mère et l'enfant" (27). Sur les traits empreints d'une grande douceur et

bien accentués de cette jeune mère allaitant son enfant, se lit une indicible expression de bonté et de sollicitude maternelle, pour ce cher petit ange, à qui elle a donné l'être et à qui elle conserve la vie.

"La petite Yvonne" (28), avec sa jolie coiffe blanche, posée négligemment sur ses cheveux bruns et épais, son visage rond au teint brunâtre et transparent qui trahit la naïveté et la candeur, ses yeux noirs et rêveurs tout grand ouverts sur le monde et sur la vie, où en simple petite paysanne, elle entre toute confiante et sans façon, comme dans un champ de marguerites, cueillir sa part de joies et d'illusions enfantines.

Le portrait (33) de Mme Boulton, en son profil très net et bien dessiné, accuse un heureux effet de "clair obscur", joint à l'habitude de vie réflexe et toute intérieure qui n'exclut pas le sens pratique qu'on peut lire sur les traits tombés de cette figure : contrastes frappants qui ajoutent au mérite de pouvoir les fixer sur la toile.

Une délicieuse esquisse de fillette "Edée" (3), prise en plein soleil et dont les yeux rieurs clignent, éblouis par la clarté lumineuse, nous reporte au genre "impressionniste" du procédé couleurs jaune, vert et rouge, comme pour mieux rendre les fulgurantes ardeurs solaires, lequel ne s'affranchit cependant pas de la fermeté du des-

sein et du tracé des contours que l'on retrouve dans cette "pochade" féminine.

"Le coucher du soleil" sur l'Avon, Angi., nous fournit l'occasion d'admirer sans restrictions, la façon large et précise à la fois, de traiter ces glorieux et mystérieux effets de coloration du soleil couchant, dont les lueurs rougeâtres et mourantes, se reflètent dans les eaux calmes et dormantes de la rivière, incendiant tout un pan du ciel, où flottent épars des nuages teintés de rose et frangés d'or, dans une transparence aérienne, qui nous ouvre momentanément des perspectives quasi infinies sur la profondeur des cieux embrasés. En cette belle fin de soir, les arbres au feuillage touffu, qui bordent la rivière, n'ont plus de formes, ni de contours précis, ils s'estompent, ils se voilent de mystère. Alors, ce ne sont plus que des masses d'ombres, qui expriment en leur symbolique langage, le recueillement et la méditation vespérale de la nature entière en face de ce flamboiement grandiose de l'astre du jour à son déclin, dans ce féerique décors, quelle dextérité et légèreté de touche dans ce firmament nuageux tacheté de rouge écarlate, quels tons chauds pour exprimer cet embrasement, véritable apothéose de la lumière.

Les différents points de vue de "La Marne" près Paris (22-23-24-25), illustrent bien les qua-

lités de lumière et d'atmosphère, de brillante clarté propre aux maîtres français, lesquelles triomphent à chaque tournant de cette rivière minuscule et sur ses bords silencieux ombragés de grands arbres dont les minces silhouettes se mirent dans les eaux claires et limpides, à la surface lisse desquelles l'on pourrait suivre la marche des nuages que disperse un furtif rayon de soleil de France, qui ne saurait d'ailleurs tenir longtemps dans le nébuleux.

Naturellement, les grands parcs privés en Angleterre, avec leurs arbres géants aux troncs énormes, aux rameaux tortueux et chargés d'épais feuillages (1-5-6-9-10-11-12-13) devaient attirer notre artiste qui a l'imitation très personnelle des paysagistes anglais, et elle les a vigoureusement brossés. En effet, l'on sent que l'air circule à travers les branches, que les feuilles frissonnent et bruissent sous la caresse éolienne, le soleil même laisse des traces lumineuses sur ce sol, dans lequel ces hôtes majestueux de la forêt nouvelle, enfoncent leurs puissantes racines : "leurs faites touchant au ciel et leurs pieds à l'empire des morts".

Mais son habile pinceau ne rend pas seulement les entrées de forêt, mystérieux asiles des génies, au sol strié d'ombre et de soleil, jonché de feuilles mortes ; ce sont encore les riantes et verdoyan-

tes prairies, avec leurs rideaux d'arbres bornant l'horizon; les champs marécageux où des fleurs sauvages aux pétales jaunâtres qui poussent au bord de petits étangs, se balancent sur leurs frères tiges ou se profilent à la surface lisse des eaux stagnantes.

L'aspect mélancolique, l'atmosphère humide et la tiédeur vaporeuse des landes, ont aussi attiré son oeil observateur, comme une heureuse alternance des visions pleines de soleil et de joies et celles de demi-clartés et des pénombres propices aux rêveries nostalgiques.

Dans cette collection si riche en aspects divers, il y a pour tout bon canadien, un coin de paysage qui prend l'oeil et réjouit le coeur, c'est cette maison de ferme à toit pointu, blanchie à la chaux et toute propre, bâtie sur le bord du chemin qui mène à Beupré (7) qu'ombragent les rameaux chevelus d'un chêne qui font taches d'ombre sur la route poussiéreuse et toute ensoleillée.

"Notre-Dame de Paris" (27), rue des quais, donne une bonne impression du soin apporté aux détails sans toutefois négliger l'ensemble des proportions, ni rien sacrifier et omettre, rien qui ne soit très couleur locale. L'on sent d'ailleurs que chez elle tout est vécu et que si artiste soit elle, rien n'est livré au caprice de l'impression du moment.

“La femme, a-t-on dit, est essentiellement et par vocation, un être d'intérieur”, aussi est-ce dans ces scènes et croquis de “milieux” d'artistes, que s'affirme ce talent très féminin: “Dans l'atelier” (19), et “Coin du studio”, témoignent de ce sens intime et caché, qu'elle prête volontiers et de préférence, aux objets familiers, à ces mille riens qui l'entourent et font corps pour ainsi dire, avec sa vie d'étudiante.

Enfin, pour terminer cette revue artistique, notons deux jolies “miniatures” (34-35), “effets du soir”; en leurs cadres restreints et vivement brossés. Leurs qualités de composition et de maîtrise, sur un plus vaste champ d'observation, se sont avantageusement fait jour, en donnant le genre et le ton général, en même temps que la valeur indiscutable de cette exposition de peintures, certainement une des meilleures qui se soient tenues à Québec ces derniers temps.

“Vive la Canadienne”.

Québec, 25 octobre 1907.



MENUS PROPOS

Déjà la froidure de septembre s'est fait sentir, et le faite des grands arbres s'agitant sous la poussée de la rafale, rendent un son triste et doux modulant notre regret d'être des âmes veuves. Aussi sous la morsure des premières gelées blanches, quelques feuilles ont jauni, se sont teintées de rouge écarlate, semblables à certaines natures sensibles, qui sous le poids de l'épreuve ou du malheur, vieillissent avant l'heure. Mon Dieu ! déjà l'été fini ! Oui, les beaux jours sont courts. Tout le monde est rentré en ville.

Mais si la température a été dès l'abord inclémente, l'ouverture du Congrès de tempérance et l'arrivée du Légat du Pape Mgr Vanutelli à Québec, ont été des événements mémorables qui feront époque dans nos annales canadiennes. Pour ceux-là qui ont suivi les séances du Congrès, comme aussi pour tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre le magistral discours de Mgr Touchet, évêque d'Orléans à la Basilique, ainsi que des voix aussi éloquents que celles de M. Paul Gerlier, et de M. l'abbé de Poncheville en ont rapporté de

vives et profondes impressions qui leur ont donné la salubre assurance qu'en effet : La France ne se meurt pas ! Ce furent en effet des heures inoubliables que celles que nous passâmes suspendus à leurs lèvres, écoutant couler de source, le verbe français, véritable fontaine d'eau vive répandant sur le monde civilisé la lumière et la vie.

Et maintenant si l'on en juge la grandiose démonstration du Congrès Eucharistique à Montréal surnommée à juste titre la Rome Canadienne, dont chaque phase importante du programme a été un magnifique succès, comme aussi la procession de dimanche dernier a été le digne et beau couronnement de ce véritable apothéose religieux et national à la gloire du Dieu vivant : Septembre (1910) marquera une date dans notre histoire.

Certes pour nos âmes et nos coeurs, restés catholiques et français ce furent, vous l'avouerez des jours pleins de soleil et de chaleur communicative.

—x—

En même temps, le courrier de France, nous apportait la triste nouvelle de la mort de l'hon. M. Hector Fabre, commissaire canadien à Paris, depuis une trentaine d'années, où il a su représenter son pays avec toute la dignité et l'habileté diplomatique qui lui ont valu une haute considé-

ration et des relations sociales que ses qualités d'aménité et de finesse d'esprit lui ont vite conquis dans la ville lumière. Mais, ici surtout dans cette vieille cité de Champlain, il laisse un souvenir ineffaçable et la réputation enviable d'un fin lettré dont les chroniques si spirituelles semblent écrites d'hier et lui assurent une place d'honneur dans notre littérature.

—x—

Le grand évènement de la saison musicale a été le concert Melba le 8 septembre dernier, auquel le Gouverneur Général, Lord Grey et sa suite assistaient ; il va s'en dire que toute l'élite québécoise s'y était donné rendez-vous. La diva toujours l'étoile artistique de première grandeur a su ravir son distingué auditoire par le charme harmonieux de sa voix, autant que l'artiste et autres qui l'accompagnaient ont soutenu leur réputation.

Bref, depuis longtemps au dire des connaisseurs, et amateurs de bonne musique, avions-nous entendu un aussi beau concert et partant si goûté. Aussi cette saison d'Opéra qu'on nous annonce ne manquera pas d'attirer et de charmer le tout Québec, déjà si friand de choses artistiques.

Après la coutumière rentrée des classes, a eu lieu mardi matin avec messe solennelle du Saint-Esprit, l'ouverture de la Session des Tribunaux du District. Le Bâtonnier M. C.-E. Dorion dans son discours courtois, élégant de forme, qui n'avait rien du (*Dura lex sed lex*) a rappelé le souvenir du juge Gagné enlevé récemment à la magistrature, ne laissant derrière lui que des regrets et la réputation d'une grande intégrité et de droiture d'esprit. Selon l'usage, antique et solennel, toute une phalange de jeunes avocats furent présentés à cette première séance de nos cours de justice comme devant être l'honneur et la gloire future du Barreau; "la valeur n'attend pas le nombre des années".

Les jours succèdent aux jours et les événements tristes et gais tous forment la trame habituelle. Dans la banlieue presque aux portes de la ville un individu, plutôt un jeune homme assez bien connu s'est suicidé, Mon Dieu! quelle aberration d'esprit et quelle faiblesse de caractère que d'attenter ainsi à ses jours. Quel don magnifique que la vie! mieux eut valu pour ceux là qu'ils ne fussent jamais nés, au dire du saint homme Job. C'est ce mal social qu'un célèbre écrivain français a caractérisé; "la peur de vivre !" Pour beau-

coup insinuait le grand Paschal ; il faut tuer le temps ; mais c'est le temps qui le tuera en définitive. Pauvre Humanité !

—x—

Le “Merger”, puisqu'il nous faut toujours revenir à lui quand il s'agit d'évolution industrielle ou commerciale, nous donnait il y a quelques jours la liste de ses représentants et intéressés, lesquels sont de tous pays, voire même d'Espagne. Il n'est donc pas surprenant que ces transactions et ces agissements progressifs soient empreints d'exotisme et qu'il ait une tendance marquée à nous faire sortir de nos habitudes coutumières et d'établir une succursale “hors les murs” pour faciliter ses opérations gigantesques qui se chiffraient par millions au dire des propagateurs. Grand bien nous fasse les québécois entreraient enfin dans l'âge d'or !

—x—

Et l'accident arrivé au caisson du Pont de Québec devant un jour ou l'autre à coup de millions, relié les deux rives nord et sud pour les besoins urgents du grand trafic avec les Etats-Unis et autres parties du continent d'Amérique ; d'après

les derniers rapports d'ingénieurs, ça n'a rien de grave, le tout sera promptement réparé et l'ouvrage mené à bonne fin.

—x—

Mais on ne peut pas toujours être aux affaires ni à faire de l'argent, vient un moment qu'il faut se reposer, s'égayer un peu. Aussi va-t-on en foule au théâtre National de la Salle Jacques-Cartier applaudir Paul Marcel et Mde Ducange qui se sont de plus en plus révélés au public québécois bon juge en matière de sentiments bien rendus et bien interprétés.

—x—

Comme si le galant mois de septembre se fut repenti de sa première rigueur, nous avons eu quelques belles matinées, de glorieuses fins de jours, que doraient les feux du soleil couchant, disparaissant à l'horizon empourpré d'un véritable apothéose de lumière incandescente. Que dire aussi de ces soirées splendides, au cours desquelles, il faisait si bon d'aller rêver tout imprégné par cette atmosphère douce, de contempler longuement la voûte étoilée, de suivre d'un regard nostalgique la voie lactée peuplée, dit la légende, de miriades d'âmes qui attendent leur entrée au

royaume de l'Infini. A fixer ainsi ces étoiles scintillantes, ces météors, mondes lumineux, qui peuplent les espaces qui nous semblent des fenêtres ouvertes sur l'envers des cieux, l'on souhaite qu'un instant débarrassé de notre grossière enveloppe notre âme s'envolerait vers ces sphères éthérées, séjours de l'Idéal et du parfait bonheur.

—x—

Trêve de mysticisme. Voici nos jolies québécoises revenues des eaux, le teint un peu hâlé par le grand soleil et la bise saline, ayant dans leurs yeux quelque chose de la mélancolie et de la profondeur que donne la contemplation muette des vastes horizons et de la sauvage et riante beauté des paysages laurentiens; quelques-unes même nous reviennent d'Europe toutes enthousiasmées des richesses artistiques qu'elles ont accumulées pour les répandre autour d'elles, dispensatrices de beauté et de bontés.

La saison prochaine, semble pleine de gaieté en perspective.

Jolis minois, gais pinsons, riez bien les beaux jours sont courts !

Voici l'automne de la vie.

Québec, 15 sept. 1910.



AU SALON

Quelle aubaine ! En ce vingtième siècle qu'on dit réaliste et roué à la frénésie de l'action, dans notre vieux Québec qu'on tente en vain de commercialiser et d'industrialiser tout à fait, l'art heureusement, l'autre soir, au café du Parlement, transformé en "Salon", reprenait officiellement ses droits.

C'était encore une fois, le triomphe de l'idée créatrice sur la matière, c'était en effet l'homme s'ajoutant à la nature.

L'Art, a-t-on dit, "est l'expression de la vie", et toute manifestation esthétique se résout en un puissant réalisme qu'auréole et que magnéfie un souffle d'idéalisme et de spirituelle grandeur : c'est un symbole.

Aussi, en entrant dans ce "salon" de printemps, qui à travers nos frimas attardés, nous sourit quand même de toute la magie des formes et des couleurs, semant pour le plaisir des yeux et la joie de l'esprit des fleurs de rêve sous nos pas, ou à l'impression très agréable et très vive que

bon nombre de ces oeuvres exposées font preuve de métier et de haute conception esthétique.

Certes, elles diffèrent par le genre de compositions et d'exécutions, mais à vrai dire beaucoup retiennent l'oeil et méritent que l'on s'y attarde longuement, afin d'emporter dans son âme ravie, assoiffée d'idéal et de paysages enchanteurs une vision intense et pourtant fugitive de la beauté, oeuvre de cette école française, cette éternelle semence d'idées.

Quelques-unes de ces toiles sollicitent d'avantage notre attention et au hasard d'une visite assez rapide, nous nous arrêtons devant cet intérieur d'église de Bretagne, oeuvre de M. Auguste Leroux, empreinte de douceur et de recueillement, où dans le sanctuaire historique, deux figures de femmes, à genoux, prient sous la lumière tamisée qui descend des vitraux, et d'en haut, pénètre leurs âmes d'une éternelle paix.

Notons aussi, sans parti pris, l'oeuvre de bonne facture et d'observation aigue, et pourtant non sans un symbolisme poétique, de M. Louis Willaume, "Le Pont Lully", Paris, la "Cité", Paris, et "La Sablière et le Pont Louis Philippe", ce sont là sous une douce tonalité, des pierres qui parlent et dans le mirage des eaux calmes et dormantes, reflètent des siècles d'histoire de la "Cité Légendaire".

Veut-on un contraste frappant entre ce genre méditatif et celui plus élaboré et plus décoratif : "Les Fiançailles", oeuvre de Mme Marie Martin Gourdault, dans la magie des couleurs voyantes, nous reporte en pleine féerie orientale, sous les ardeurs d'un soleil qui dans un perpétuel embrasement dore de sa lumière fulgurante, les êtres et les choses.

Les études de fleurs, fruits, ne participent pas moins de cette manière large et de cette pâte onctueuse, qui procède par ensemble et par taches, aux teintes voyantes et somptueuses captant dans leurs formes accentuées toute la luminosité glorieuse d'un soleil d'été ou la tiédeur humide et embeaumante d'une serre chaude et des jolis intérieurs parisiens.

L'on n'est pas moins retenu par cette étude de vue intitulée "Dos Blond", de M. Emmanuel Fougérat, d'un si ferme et gracieux rendu, où sous la transparente rosée du modèle, apparaît la forme gracile et indigue de cette Eve victorieuse.

Non moins évocateur des grâces et des beautés conquérantes, le portrait de Mme McKenna, où la chatelaine de Spencer-Wood, en une pose pleine d'abandon et de naturel, laissant à peine sur ses lèvres, courir le sourire aimable qui attire et qui retient toutes les faveurs heureuses.

Dans le genre symboliste, "L'Epoque de Mary Bernier", dans l'encadrement de la feuillée printanière, et toute ensoleillée, s'égrainent et montent dans la fraîcheur matinales, les notes flûtées de l'hymne à la vie, à laquelle s'associent deux êtres pleins de jeunesse et de rêves d'amour, auxquels fait écho sous bois la flûte enchantée qui gagne tous les coeurs.

D'une tenue plus sobre et non moins prenante et de solide facture est l'oeuvre de M. Auguste LeRoux: "Le Miroir", d'aussi frappante observation, plein de coquetterie et de joliesse féminines, et "En Bretagne", où sur la grève rocailleuse où vient battre le flot berceur, une jeune bretonne, coiffe aux ailes blanches battant à la brise saline, vient rêver à son fiancé, livré aux hasards terribles de la grande bleue, c'est toute la terre bretonnante fertile en légendes qui parle dans cette tiède évocation.

C'est encore une forte et lumineuse impression de la terre d'Armorique, jalonnée de pierres druidiques, que rapporte M. Henri Dabadie, avec son "Retour de la messe", où la figure d'avant plan, la vieille femme bretonne, de toute sa stature dominant le paysage aux rives sinueuses, s'arrête toute méditative, semblant interroger le passé merveilleux; toutes ces choses d'autrefois hantent la

mémoire de l'aïeule qu'elle conte le soir à ses petits enfants attentifs.

De même aussi ces impressions marocaines, algériennes, tunésiennes, ces terres sablonneuses où s'érigent sous les fulgurants rayons du soleil, qui là-bas dore et piétine toutes les pierres, de vieilles ruines de forteresses arabiques, qui rougeoient sous les lueurs incendiaires du couchant, du haut des tours et des remparts desquels on croit entendre retentir : Allah ! Allah ! cette plaintive invitation de la prière se perpétuant uax écho d'alentours.

Très frappante et d'une réelle maîtrise "La Dame à la Cape", de M. Emile Aubry, dont l'élégante silhouette drapée dans sa cape en velours d'un rouge vif merveilleusement tombante en plis ondoyants et miroitants, qui attire tous les regards comme ce gentil minois si joliment coiffé, retournant la tête, captivant tous les coeurs et faisant sensation dans le meilleur monde.

A côté d'aussi bonnes choses il faudrait noter toute l'oeuvre de M. Louis Coper qui réunit tous les genres, depuis le mystérieux inspiré, jusqu'au réalisme le plus vécu : "L'Annonciation de la Vierge", d'une exécution moderniste et pourtant si pieuse et recueillie en la rencontre, sous la clarté des étoiles, de l'Ange Annonciateur et l'humble Vierge Marie ; cette visite d'Anne de Bretagne à

St-Malo, d'une évocation moyennageuse et symbolique et les gracieuses et fines esquises de la "Décoration de l'escalier de l'hôtel de Nille de Rennes" dont les figures de personnages aux formes légères et diaphanes rappellent le genre mystifié et symbolisé de Pudes de Chavaunes au Panthéon, et ses scènes de la vie des travailleurs, dont tous les muscles sont tendus sous "L'effort" au charroiment des matériaux ou au soulèvement des fardeaux les plus lourds pour la construction, l'élévation des édifices modernes.

D'un genre plus paisible, mais non moins réel et vécu, sont les tableaux de Louis Jourdan, d'un métier si sûr et d'une émotion sentie en face des paysages variés qu'il nous présente et dont la "Lande" avec son ciel ennuagé et sa vaste steppe aux sombres étendues, où le regard se perd en des horizons lumineux et infinis; "La Place de de Varas", les "Etangs de Bresse", le "Moulin de Vareux", sont pleins de lumière et d'ombre sur l'ensoleillement des murs des maisons, l'enfeuillage des masses d'arbres, tranchant sur un ciel bleu ou flottent quelques nuages poussés par le vent.

Comme contraste à cette heureuse paix de la nature, "L'Enfer" de M. Georges LeRoux, nous reporte à un des épisodes les plus dramatiques de la Grande Guerre où sous l'éclatement des bom-

bes et aussi des mines souterraines, hommes et choses semblaient confondus, rivés à cette terre, à ce sol bouleversé et menacé de la patrie, qu'à le pouls de leur vie, il leur fallait dérendre contre la force brutale pour la justice et la paix du monde; c'est d'une grandeur tragique.

A ces grandes heures, qui ont laissé dans les âmes des traces ineffaçables où revit l'éternel souvenir de nos morts qui parlent, à ces héros sans gloire, Paul Seiffert a élevé de sa main de peintre habile et consciencieux, un monument impérissable; sur les traits émaciés cette figure symbolique se reflète toutes les pertes douloureuses de la patrie, mais aussi cette expression de la victoire finale, du triomphe de la paix et de la justice dans le monde. Non moins touchante et d'une émotionnante piété, est cette belle scène biblique du Jésus passant sur la route poudreuse toute ensoleillée en guérissant les malades. Avec quelle infinie tendresse et compassion le divin Sauveur se penche sur chacun d'eux et d'un mot, d'un geste bénissant, guérit les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps de tous ces souffreteux qui ont en lui mis toute leur confiance.

De M. Edouard Léon, mentionnons une très touchante "iété" de Villeneuve, ces fidèles et caractéristiques évocations de l'oeuvre du maître

Rembrunt, le créateur du clair obscur, et eaux fortes d'un dessin original et personnel.

Mais de toutes les oeuvres religieuses exposées, le "Christ" à la Colonne, de M. Des Vallières, est celle qui par son réalisme puissant attire tous les regards et fixe en nos âmes chrétiennes les affres et les souffrances rédemptrices de l'Homme-Dieu. Rarement dans nos précédentes pérégrinations à travers les salons européens, nous fut-il donné de contempler une oeuvre aussi parlante et peinte d'une manière aussi forte.

D'ailleurs avec Maurice Denis le célèbre initiateur, Des Vallières partage l'honneur d'avoir conservé en nos temps modernes, l'Art religieux, auquel on doit des innovations aussi intéressantes qu'édifiantes qui rallient tous les meilleurs adeptes et tous les disciples zélés, formés à l'école du grand art inspirateur dans le passé de tant de chefs d'oeuvres qui sont l'honneur et la gloire de l'Humanité.

Que d'autres oeuvres il faudrait encore noter et des meilleures, mais il faut savoir se borner. Cependant la sculpture a droit qu'on s'arrête devant certains bronzes et magnettes de M. André Vermare. Son "ierrot" symbolique de sourires et tristesses, fatales conséquence de nos plaisirs et de nos jolies mêlées de larmes, comme aussi

de ses jeux d'enfants tous de naïveté et de candeur, d'expression et de gaieté.

Combien évocatrice de gloire et de combats soutenus contre l'invasion germanique, est "La Borne", de Paul Moreau Vauthier, sans oublier "L'Amitié" où en une forme simple et pourtant éloquente il a exprimé la tendresse du coeur et la fidélité dans le souvenir.

Ce sentiment ne le trouve-t-on pas pour ainsi dire intensifié, magnifié, dans le Monument aux Morts, de la ville d'Angers, que Jules Desbois a personnifié dans cette figure de femme épuisée de pitié et de charitable dévouement qui se penche sur le corps du soldat mourant pour la patrie : c'est tout un drame, c'est un héroïque souvenir éternisé dans le marbre.

Dans la lithographie Louis Havez nous a séduits par plusieurs de ses créations d'un métier et d'un goût impeccables, telle entre autres, cette leçon de lecture où sur la figure de la grand'mère se reflète la joie discrète et intérieure, des progrès intelligents de sa petite fille attentive à ce premier essai d'appellation et d'initiation au savoir qui durera toute sa vie.

Dans le domaine décoratif l'art de la reliure a une représentante de première valeur et d'un sens esthétique qui témoigne de son esprit inventif autant que de son bon goût, qui l'apparente aux

meilleurs décorateurs de ces livres d'heures et de ces missels moyennageux qui ornent les vitrines des musées.

Nombre d'autres bibelots d'art, vases et poteries, d'Emile Decoeur, d'une conception originale : des statuettes en terre cuite de Jules Desbois ; et surtout dans le genre décoratif "La porte d'intérieur" lampes et lampadaires d'Eugar Brault, dont la renommée va grandissante et témoigne chez cet artiste une conception originale autant que personnelle, éprise d'innovations et de formes évocatrices, de mythes anciens et de figurations empruntées à tous les règnes de la nature.

Somme toute, cette exposition d'oeuvres françaises, où se voient et s'allient tous les genres d'impressionnisme et du symbolisme modernes, sans avoir été une innovation aura été pour beaucoup une révélation nationale des beaux arts, le culte du Beau et du Vrai, dans tout ce qu'il comporte de haut idéal et de lumineuses clartés, vers un immortel avenir.

28 avril 1924.



M. EDMOND LEMOINE

Québec, la ville provinciale, à cause de son site incomparable, devrait être l'Eden des artistes, voyait samedi, le 15 mai dernier, s'ouvrir à l'école des Beaux Arts, une exposition de tableaux dûs à l'habile pinceau d'un jeune peintre québécois, dont les œuvres ont déjà eu les honneurs du "Salon", à Montréal et à Toronto.

Cette galerie de peintures, où l'artiste consciencieux qu'est M. Lemoine, nous révèle sa manière, est le résultat de deux ans et plus, de longs et patients efforts pour atteindre un idéal, et rendre avec son âme les spectacles changeants et d'une nature grandiose, ou encore fixer sur la toile une impression fugitive, elle-même tout un poème en couleurs.

Maintenant, jetons un regard sur les tableaux qui ornent les murs aux tentures rouges de la salle des Beaux Arts, qu'un brillant rayon de soleil d'après-midi illumine, mettant en bonne lumière certaines toiles aux tons grisâtres d'une mélancolique impression.

Sans entrer dans les détails de facture et de composition, notons particulièrement :

10—"La tricoteuse belge", dans une attitude simple et d'un geste très naturel, qui cadre bien avec l'intérieur propre de cette chambre d'ouvrière.

20—"La grève au Cap à l'Aigle", est d'un heureux impressionnisme, où la note sombre de la grève, d'aspect aride et presque sauvage, s'harmonise bien avec le ciel nuageux d'une journée grise, si fréquente en ces parages; l'on s'y sent baignés par une atmosphère humide imprégnée de senteurs d'algues marines.

40—"Goélette sur la plage". Une marine d'un coup de pinceau enlevé, et d'un bel effet lumineux.

60—"La communiant", qu'un fond de tableau plus sombre eut fait mieux ressortir, est d'une pose aisée et d'un pieux recueillement apporté au grand acte religieux de sa vie.

70—"Paysage de la Malbaie". Un coin de nature laurentienne, qui se distingue par des qualités de lumière et d'atmosphère, cadre récent d'une vie pastorale, sujet de longues rêveries méditatives.

80—"Moutons au pâturage". C'est la région montagnaise, d'aspect morne et sévère, où brouettent des moutons à la robe d'une laineuse blancheur qui tranche bien sur la verdure du pâturage.

90—"Une tête de ruisseau" est d'un bon modèle et d'une caractéristique expression physiologique, où se lisent tous les tristes effets de la misère. Cette remarquable étude sur nature a obtenu les honneurs du "salon" à Montréal.

100—"Les bouleaux", et 110 "En automne", sont deux impressions, où l'artiste fait profit des richesses de tons et de brillantes couleurs de notre saison automnale, en même temps qu'il sait rendre la forme élancée de nos bouleaux à la ramure ombreuse, à la blanche écorce du tronc, qui se détache bien sur le fond sombre de cette entrée de forêt, dont les mystérieux sentiers d'ici, de là s'irradient de lumière ensoleillée.

130—"Coin de la Rivière Malbaie", est très caractéristique d'aspect, et les eaux miroitantes de cette petite rivière qui coule au milieu de ce joli village canadien, en même temps qu'elles reflètent les pignons de maisons propres, nous murmurent au son du rapide voisin la vieille chanson des choses de "chez nous".

160—"La Route", aussi qui passe à travers la plaine riante, est éloquente en ses mille et un détours, bordée de maisons coquettes, et pour peu qu'on l'ait parcourue, ne fusse que des yeux, on lui doit des jouissances, voire même des surprises aux tournants de routes ensoleillées.

170—“Effet de soleil sur la neige”, est d'un impressionnisme très local, et d'un rendu fidèle pour quiconque a observé ces jeux de lumière éblouissante, sur la neige, par nos belles journées d'hiver canadien. On dirait un refflet de soleil d'Orient, sur ce pan de mur d'intérieur de petite cour enneigée par la dernière “bordée”.

210—“Sur la route ombreuse et tortueuse de la Comportée” (Malbaie), l'artiste épris de belle et pittoresque nature, a souvent cheminé, et il en rapporte des études qui montrent que chaque tournant ou les montées abruptes, lui sont familiers, comme aussi chaque pierre du chemin poussiéreux, sur laquelle il a butté du pied, le rappelle au sens de la vivante réalité qui s'étale devant ses regards fixés, rêveurs, sur quelque nouvel aperçu de ce coin de paysage exploré, mais jamais assez connu et vu des yeux de l'âme.

220—“Jeune fille”, (d'après Maordigioni), une délicieuse figure de jeune italienne. Sur ses traits fins et d'une exquise délicatesse de touche, se lisent, comme aussi dans le regard d'une rêveuse nostalgie, toute la culture affinée et la profondeur de la pensée gréco-latine. On songe, en contemplant l'original de cette peinture célèbre à ces âmes d'élites, telles qu'en produisit la renaissance italienne, mais que leur dilettantisme même, et leur raffinement esthétique, laissa désarmées en fa-

ce des réalités et des cruelles épreuves de la vie. Quoi qu'il en soit, l'on peut répéter avec le poète, en présence de cette beauté au regard voilé de tristesse infinie : "Que l'on pardonne à l'âme, en souvenir des yeux !"

24o—"Effet de brouillard" (Cap à l'Aigle). Il est très bien observé cet effet de brume épaisse d'une humide densité, venant du large, voilant les aspérités et les sombres antres de la falaise escarpée, sur laquelle se ruent et en font l'assaut, les vagues écumantes dont les crêtes blanches s'effréntent avec un bruit sourd et monotone sur la sombreur de la grève rocailleuse. Tandis que dans le sifflement rageur du vent, l'on semble entendre les longs espoirs et soupirs des "travailleurs de la mer" aux prises avec les éléments déchainés.

25o—"Hollandaises allant au marché". Comme elles sont coquettes, en leur costume national, aux couleurs voyantes qui s'harmonisent bien avec leurs figures rondes et joufflues du pays de la bonne et paisible vie coutumière et des si calmes et lointains horizons ; leurs coiffes évoquent l'ondée, sur laquelle s'élève d'ici de là de grandes ailes de moulins tournant au caprice du vent qui nous apporte un écho berceur des douces cantilènes et des vieilles romances chantées par des voix fraîches et sonores aux portes des chaumières asiles

du bonheur rural. D'ailleurs, l'école hollandaise et flamande, ne nous a jamais beaucoup présenté autre chose que cette vie d'intérieur rustique ou ce merveilleux et doux décors champêtre, et c'est là une, sinon la plus belle de ses gloires nationales.

280—Le “Bûcheron”, (pastel), de bonnes qualités de dessin s'affirment dans cette étude; il est regrettable cependant qu'elle n'ait pas été faite sur un type plus original dans sa pose et peut-être aussi plus du métier, lequel, dit-on, est tout un art que le peintre eut su mettre dans une oeuvre plus réelle et plus vécue, d'un pourfendeur de grosses bûches à tant la corde.

290—“Les Saules”; quel endroit paisible et quel joli coin ensoleillé, ombré de saules aux rameaux touffus, qui semblent nous inviter par une chaude journée d'été à aller chercher sous leurs frais ombrage, la fraîcheur et la tranquillité propres aux longues siestes et aux rêveries pastorales.

190—“La jeune artiste” et en “Réflexion”, sont deux jolies études d'atelier, de facture et de composition classique, auxquelles peut-être il manque un peu de cet abandon et de ce naturel qui gêne le souci d'ailleurs très noble en lui-même, de l'observation de toutes les règles de l'art.

300—En somme, c'est dans les eaux de la “Rivière Malbaie”, reflétant le bleu d'azur du firma-

ment tacheté de nuages floconneux, que nous voulons lire comme dans un miroir fidèle, où se révèle toute la belle espérance que nous avons dans le beau talent de ce jeune et conscient artiste-peintre québécois.

25 mai 1909.



GEORGES DUQUET

Vita brevis, ars longa.

Il est bon et même opportun de revenir aux "primitifs" qui nous ont légué des chefs-d'oeuvres dignes de l'admiration et de la vénération des fervents adeptes du grand art moyennageux. Dans un ouvrage classique sur la matière, intitulé : des "Peintres de jadis et d'aujourd'hui", l'auteur en artiste et en profond érudit, nous montre l'évolution esthétique à travers les âges, depuis que ces vieux maîtres, tels que les Fouquet, Van Eck, Memling, Holbein et Durer nous en avaient légué, comme un héritage sacré, la sublime notion, pleine de sens et de vie méditative.

A notre époque de vie intense, cet idéal d'une grande simplicité de moyens et de naïveté d'expression, est une source fraîche et pure, à laquelle on remonte comme au principe des beautés créées qui en fut l'inspirateur et le guide constant.

Aussi l'école naturaliste tant prônée de nos jours et dont se réclament les meilleurs peintres modernes en tout pays, ne fut jamais plus forte

que quand elle obéit à ce beau symbolisme de vie intérieure. D'ailleurs ne l'a-t-on pas immortalisé dans cette devise chère aux romantiques : "qu'un paysage est un état d'âme".

Maintenant, après avoir marqué la transition lente mais pourtant efficace d'un âge ancien qui touche au nôtre par son côté irréel, son sens psychologique, j'en arrive à vous rendre compte de ma récente promenade ou visite à l'atelier de M. Georges Duquet, le Benjamin de nos peintres québecquois.

Comme beaucoup d'autres, qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans la ville lumière, et qui en ont gardé la nostalgique souvenance, M. Duquet s'est créé un coin d'atelier montmartois tout imprégné d'un parisianisme du meilleur goût. C'est là qu'il travaille le plus à son aise, inconscient des "vains bruits" de la rue, tout entier à retracer ou à retoucher des croquis ou des scènes d'après nature, où s'affirme déjà un talent qui ne se doute peut-être pas assez des difficultés techniques à vaincre.

A ce jeune artiste, animé d'un beau courage plein du feu sacré, (car il a sûrement le don de la couleur), je conseillerais de méditer le fameux axiôme : *Vita brevis, ars longa*. Oui l'art est long, "le génie (a-t-on dit non sans moins d'à propos) est une longue patience".

Je disais donc que notre jeune peintre est "coloriste" d'instinct, c'est en effet chez lui affaire de tempérament artistique. C'est sa façon à lui de voir les choses, mais il y a la "vraie manière" qui est la bonne et celle-là demandé pour la réaliser, la synthétiser pour ainsi dire, beaucoup d'expérience.

M. Duquet, heureusement, a pour lui la jeunesse toujours entreprenante, pleine des plus belles et riantes perspectives que l'on trouve déjà bien rendues dans sa meilleure peinture représentant une "vieille mâsure", lézardée par le temps, s'élevant sur le bord de la route, dressant son toit pointu sur l'horizon embrasé par les feux du soleil couchant qui enrôlent ses formes décrépies.

C'est tout un poème, ce sont des pierres qui nous parlent de choses d'antan, dont son pinceau encore novice dans le grand art à traduire une impression pensante, nous a donné une bonne ébauche empreinte de sentiments et d'un chaud coloris répandu dans l'atmosphère ambiant.

A ce propos, Théophile Gautier, qui s'y connaissait, a écrit quelque part :

"Le poète est ainsi dans les landes du monde ;
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor,
Il faut qu'il ait au coeur une entaille profonde
Pour épancher ses vers divines larmes d'or".

A noter dans la même gamme de couleurs, un "Soir d'hiver"; du haut des glacis enneigés, la vue s'étendant au-dessus de la ville ancienne, embrassant la ligne bleuâtre des monts laurentiens, tranchant sur la plaine blanche et la surface rousâtre du vaste pont de glace que colorent légèrement les lueurs mourantes de l'astre roi à son déclin.

Encore ici ce n'est qu'une assez bonne impression, impuissante à traduire dans son cadre limité, toute la grandeur et la magnificence de ce décors féérique.

Aussi, sans vouloir en rien décourager d'aussi nobles efforts, M. Duquet est-il plus à l'aise dans les sujets de moindre envergure.

Sachant fixer d'emblée et tout naturellement, (les éprouvant d'abord sur sa palette, les riches nuances), aux luxuriantes tonalités, comme fondues dans l'atmosphère ambiant.

Dans ce genre, qui dénote une application soutenue, un souci de la ligne et des contours, notons surtout: "Un intérieur" bien éclairé, où il semblerait bon de vivre en l'aimable intimité de gens partageant le même culte et le même amour pour les beaux arts, fusse même à vingt sous par jour.

Des fenêtres de cette maison ensoleillée, on a vue sur le "Quai Voltaire", dont les proportions élégantes et les courbes gracieuses des arches que

supportent d'énormes piliers, sont bien dessinées, reflétant dans l'eau dormante leur masse grisâtre.

Il y a aussi d'ici de là quelques esquisses, quelques pochades, impressionnistes au hasard des flâneries, des coins de nature canadienne pleins de vibrations lumineuses, qui ont tout le mérite de la vivante réalité de l'observation sur place.

Après avoir suivi les cours de peinture de l'Académie Julien, à Paris, et devenu maintenant dessinateur, puisse notre jeune ami se mettre à l'école des "Ingres" et "Delacroix", ces deux grands maîtres qui lui serviront de guides et de modèles, empruntant à l'un la probité du dessin unie à la poétique originalité de composition, et à l'autre la puissance de conception unie à la magique luxuriance du coloris.

Se souvenant d'ailleurs que chez ces deux peintres de géniale envolée, il n'y eut pas un jour qui ne fut donné à leur art, tout leur amour et toute leur gloire.

5 avril 1911.



LE SONGE D'ATHALIE

Jadis Henri IV, en parti de chasse adressait à la reine ce billet laconique : "Il fait grand froid et j'ai tué deux loups".

A Québec aussi, en cette saison rigoureuse nous pensons "à froid", avec cette différence cependant, que toujours on chasse, en quête de nouvelles et de faits (d'hiver), il arrive que plusieurs après en avoir lu le compte-rendu, se disent : "ça n'est pas le loup !"

A tout événement, les deux magnifiques représentations d'Athalie, célèbre tragédie de Racine, à l'Auditorium, jouée par les élèves du Conservatoire Lasalle a obtenu un franc et loyal succès, et soulevé l'enthousiasme du public québécois, que l'on se plaît à dire réfractaire au beau et bon théâtre; d'ailleurs les recettes de la matinée et de la soirée de gala ont prouvé tout le contraire.

C'était plaisir vraiment et cela faisait du bien au coeur et à l'âme que d'entendre nos artistes sur une scène canadienne dire d'une voix sonore et bien timbrée les beaux vers de l'immortel chef-d'oeuvre classique, tels que :

Oui je viens dans son temple adorer l'Éternel,
Je viens, suivant l'usage antique et solennel...

(ou encore) :

“Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu cher Abner et n'ai point d'autre
crainte.

Et enfin ceux qui en un axiome résument la
pièce :

“Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots !”

Le “Songe d'Athalie”, un morceau de résistance, a été interprété avec beaucoup d'émotion et de sentiment par Mlle Destroismaisons, une élève qui promet de devenir une étoile de première grandeur.

Les chœurs composés de bonnes voix, étaient assez bien soutenus, quoique dans l'ensemble quelques figurantes perdaient à affronter les feux de la rampe. Le “clou” de la soirée fut la spirituelle piécette: “Madame reçoit”, jouée avec entrain et un parfait naturel par les pupilles toutes si gentilles, Mlle Hamel, une mignonne petite servante, nous a chanté avec une grâce enfantine et un comique achevé un morceau de son répertoire intitulé: “Tout travers”, qui a fait crouler la salle. Somme toute, c'est miracle vraiment que M. La-salle ait pu mener à bonne fin pareille et si loua-

ble entreprise ; aussi ne lui a-t-on pas ménagé les félicitations. A ce propos, les vieilles chroniques rapportent, qu'en 1646 et en 1657 furent jouées à Québec, dans la salle de la Compagnie des Cent Associés, devant M. le Gouverneur et les membres influents de la petite colonie française, les meilleures pièces du répertoire classique qui étaient alors tout l'enjouement à la Cour de Versailles. C'était pour eux, une manière intelligente et instructive de passer les longues soirées d'hiver canadien, en se reportant du moins par la pensée au pays légendaire de la Foi, de l'honneur et de la franche gaieté, "à qui rien n'est étranger".

Comme mus par un élan artistique, tous les amateurs de bonne musique assistaient en nombre au concert de Madame Blanche Marcési, une cantatrice de renom qui sans avoir un registre de voix très étendu, la manie avec une étonnante virtuosité, une diction nette et une aisance parfaite. Ses dons d'artiste née, elle les a surtout fait valoir dans les chansons de genre telles que : "Le Rossignol", complainte russe et la "Neige tombante", impression de Norvège d'un réalisme prenant.

Dans les "Pieds Nus" de Bruneau, elle a déployé tous ses moyens ; puis dans "Le Bonheur est chose légère" de Saint-Saens et surtout "Le coeur de ma mie", elle a eu les honneurs du rap-

pel; enfin "Les derniers chants d'oiseau", entendus un jour d'été ont charmé et conquis l'auditoire. Le pianiste, M. Brahm Von Den Berg, s'est révélé un exécutant classique de sentiment et de technique, dans "Les Vagues" de Moskowski et le "Songe d'une nuit d'été" paraphrase de Mendelsohn-Liszt merveilleusement rendu.

Mais, c'est encore "Le coeur de ma mie" est petit petit, petit, air gai et facile, qui restera comme le plus harmonieux écho de ce joli concert, attendons-nous à ce que cette délicieuse romance soit chantée dans nos salons.

—x—

Fort heureusement, ce n'est pas que dans les chansons que l'on échange des propos d'amour et de doux serments qui parfois engagent toute une vie. La délicieuse idylle à peine ébauchée à Rome entre Mlle Juliette Duchesnay et M. Hugo Ferretti Torlonia, devenue le "roman d'amour" dont on a tant parlé, a eu lundi, 1er février dernier, le plus heureux des dénouements.

Le mariage a été célébré à la chapelle privée des Dominicains, auquel assistaient les membres de la famille. Au cours de la cérémonie, le Rév. Père Hage, supérieur de l'Ordinaire, a prononcé une allocution d'un sens chrétien très élevé, sur

le rôle et l'action bienfaisante de la Providence dans nos destinées terrestres, qui toujours doit prendre le pas sur le pur hasard de la chance heureuse d'une rencontre ; puisqu'après tout, elle nous en préparent d'immortelles.

Ce jour là, le soleil brillait dans tout son éclat, c'était bien le rayon de bonheur. A la gare, parents et amis s'assemblèrent pour souhaiter aux nouveaux mariés le plus beau voyage de noce et la plus belle lune de miel sous le beau ciel d'Italie, le pays bleu des rêves dorés. Le train s'ébranla sous une pluie de confetti, les heureux époux à l'arrière du char du geste et de la main nous adressait un long au revoir, laissant après eux comme un parfum de bonheur. Entre Rome et Québec, il y aura désormais un lien d'amicale convenance !

—x—

En notre bonne ville, provinciale d'aspect, sans plus s'arrêter au bonheur des uns qu'au malheur des autres, les choses reprennent facilement leur cours.

Au conseil de ville, si paisible d'ordinaire, il y a eu la semaine dernière une séance particulièrement tumultueuse. Sur la présentation d'une motion à l'effet de réduire le nombre des échevins trop nombreux, paraît-il pour la gestion des af-

faïences courantes, l'orage éclata. Ce fut comme vous le pensez bien, un "tolle" général. Nos édiles rispostèrent vivement; quoi, on allait, sans raisons plausibles les remercier de leurs services toujours désintéressés et leur enlever la satisfaction légitime de vouer le plus précieux de leur temps au progrès et au développement de la cité, et aussi l'orgueil de s'attribuer un peu le mérite d'avoir contribué à parfaire l'oeuvre de Champplain dont on venait de célébrer le glorieux tricentenaire. Aussi la malencontreuse motion fut-elle rejetée par un vote écrasant. Plaudite Cives!

Au-dessus du brouhaha de la vie civile besogneuse et routinière la nature sans cesse nous convie à de nouveaux spectacles à de merveilleux enchantements. Ainsi, par un de ces clairs matins où tout vibre et scintille sous les caresses ensoleillées, au-dessus des hauteurs de Lévis, ondulation de collines couronnées de grands pins, aux rameaux alourdis, chevelurés de neige, semblable aux piliers drapés de blanc de quelque bois sacré, asile des génies mystérieux, flottaient dans l'azur d'une aérienne transparente, quelques nuages frangés d'un rose tendre, poussés par un léger souffle vers un horizon indéfini, aux lointaines prospectives. N'est-ce pas qu'à certains jours, à certaines heures, dans le monde de l'esprit, dans cette ambiance éthérée des idées, flottent aussi nos

le rôle et l'action bienfaisante de la Providence dans nos destinées terrestres, qui toujours doit prendre le pas sur le pur hasard de la chance heureuse d'une rencontre ; puisqu'après tout, elle nous en préparent d'immortelles.

Ce jour là, le soleil brillait dans tout son éclat, c'était bien le rayon de bonheur. A la gare, parents et amis s'assemblèrent pour souhaiter aux nouveaux mariés le plus beau voyage de noce et la plus belle lune de miel sous le beau ciel d'Italie, le pays bleu des rêves dorés. Le train s'ébranla sous une pluie de confetti, les heureux époux à l'arrière du char du geste et de la main nous adressait un long au revoir, laissant après eux comme un parfum de bonheur. Entre Rome et Québec, il y aura désormais un lien d'amicale convenance !

—x—

En notre bonne ville, provinciale d'aspect, sans plus s'arrêter au bonheur des uns qu'au malheur des autres, les choses reprennent facilement leur cours.

Au conseil de ville, si paisible d'ordinaire, il y a eu la semaine dernière une séance particulièrement tumultueuse. Sur la présentation d'une motion à l'effet de réduire le nombre des échevins trop nombreux, paraît-il pour la gestion des af-

faïences courantes, l'orage éclata. Ce fut comme vous le pensez bien, un "tolle" général. Nos édiles rispostèrent vivement; quoi, on allait, sans raisons plausibles les remercier de leurs services toujours désintéressés et leur enlever la satisfaction légitime de vouer le plus précieux de leur temps au progrès et au développement de la cité, et aussi l'orgueil de s'attribuer un peu le mérite d'avoir contribué à parfaire l'oeuvre de Champlain dont on venait de célébrer le glorieux tricentenaire. Aussi la malencontreuse motion fut-elle rejetée par un vote écrasant. Plaudite Cives!

Au-dessus du brouhaha de la vie civile besogneuse et routinière la nature sans cesse nous convie à de nouveaux spectacles à de merveilleux enchantements. Ainsi, par un de ces clairs matins où tout vibre et scintille sous les caresses ensoleillées, au-dessus des hauteurs de Lévis, ondulation de collines couronnées de grands pins, aux rameaux alourdis, chevelurés de neige, semblable aux piliers drapés de blanc de quelque bois sacré, asile des génies mystérieux, flottaient dans l'azur d'une aérienne transparente, quelques nuages frangés d'un rose tendre, poussés par un léger souffle vers un horizon indéfini, aux lointaines prospectives. N'est-ce pas qu'à certains jours, à certaines heures, dans le monde de l'esprit, dans cette ambiance éthérée des idées, flottent aussi nos

pensées, fugitives illusions, poussées par quelque irréductible force vers l'infiniment bleu d'un bonheur rêvé de l'idéale beauté entrevue. Comme nous le dit le poète Albert Mérat, décédé récemment :

“Honorez la beauté, c'est la vertu première,
Pour être heureux ouvrons nos yeux à la lumière,
L'âme légère est soeur des nuages légers ;
Les nuits, les soirs charmants nous seraient
étrangers
Si nous n'aimions ce doux spectacle de la vie !”

—x—

Le culte de l'esprit et de la beauté des choses ont toujours entretenu à l'Université Laval, foyer des sciences et de hautes études.

Dans deux conférences très élaborées, M. l'abbé A. Gosselin nous entretenait de “l'enseignement supérieur” au Canada sous la domination française, culture intellectuelle qu'il revient aux Jésuites, les premiers d'avoir dirigée, sans oublier les nobles efforts de Monseigneur Laval pour fonder dans le pays des écoles techniques, d'agriculture et d'industrie. D'après le savant professeur, notre formation intellectuelle remonterait au XVIIe siècle, lequel aurait été aussi pour nous le

grand siècle de lumières dont les chef-d'oeuvres n'ont cessé depuis d'alimenter nos esprits et qui sont la base de notre culture littéraire.

Les cours de M. Adjutor Rivard sur l'“Eloquence”, sont toujours très suivies; ce dernier, avantageusement connu du public lettré, prêche d'exemple et termine sa docte leçon par une récitation d'un nouveau genre dans lequel il excèle suivie de la lecture écoutée de morceaux — vers ou prose — choisis parmi les plus récentes productions de la littérature contemporaine.

On n'oublie pas le côté soi-disant pratique, et devant un auditoire composé de gens d'affaires, M. Alphonse Bernier, professeur de Droit commercial donne un cours de législation comparée.

Une autre brillante institution, l'Institut Canadien, si l'on en juge par le long rapport de président l'hon. M. de la Bruère, sortant de charge, faisait l'autre jour ses élections annuelles. Nous avons le plaisir d'annoncer que c'est M. Ferdinand Roy, jeune avocat d'avenir qui a été élu président pour l'année courante. M. Roy, cultive les lettres à ses heures de loisir et nous ne doutons pas que sa nomination soit bien vue du public, en même temps qu'elle est une preuve de l'esprit qui anime le bureau de direction plein d'égards et de considération pour les débutants dans la vie littéraire, complément d'une carrière professionnelle.

pensées, fugitives illusions, poussées par quelque irréductible force vers l'infiniment bleu d'un bonheur rêvé de l'idéale beauté entrevue. Comme nous le dit le poète Albert Mérat, décédé récemment :

“Honorez la beauté, c'est la vertu première,
Pour être heureux cuivrons nos yeux à la lumière,
L'âme légère est soeur des nuages légers ;
Les nuits, les soirs charmants nous seraient
étrangers
Si nous n'aimions ce doux spectacle de la vie !”

—x—

Le culte de l'esprit et de la beauté des choses ont toujours entretenu à l'Université Laval, foyer des sciences et de hautes études.

Dans deux conférences très élaborées, M. l'abbé A. Gosselin nous entretenait de “l'enseignement supérieur” au Canada sous la domination française, culture intellectuelle qu'il revient aux Jésuites, les premiers d'avoir dirigée, sans oublier les nobles efforts de Monseigneur Laval pour fonder dans le pays des écoles techniques, d'agriculture et d'industrie. D'après le savant professeur, notre formation intellectuelle remonterait au XVIIe siècle, lequel aurait été aussi pour nous le

grand siècle de lumières dont les chef-d'oeuvres n'ont cessé depuis d'alimenter nos esprits et qui sont la base de notre culture littéraire.

Les cours de M. Adjutor Rivard sur l'“Eloquence”, sont toujours très suivies; ce dernier, avantageusement connu du public lettré, prêche d'exemple et termine sa docte leçon par une récitation d'un nouveau genre dans lequel il excèle suivie de la lecture écoutée de morceaux — vers ou prose — choisis parmi les plus récentes productions de la littérature contemporaine.

On n'oublie pas le côté soi-disant pratique, et devant un auditoire composé de gens d'affaires, M. Alphonse Bernier, professeur de Droit commercial donne un cours de législation comparée.

Une autre brillante institution, l'Institut Canadien, si l'on en juge par le long rapport de président l'hon. M. de la Bruère, sortant de charge, faisait l'autre jour ses élections annuelles. Nous avons le plaisir d'annoncer que c'est M. Ferdinand Roy, jeune avocat d'avenir qui a été élu président pour l'année courante. M. Roy, cultive les lettres à ses heures de loisir et nous ne doutons pas que sa nomination soit bien vue du public, en même temps qu'elle est une preuve de l'esprit qui anime le bureau de direction plein d'égards et de considération pour les débutants dans la vie littéraire, complément d'une carrière professionnelle.

Depuis quelque temps, est-ce l'effet du passage d'un prince charmant parmi nous? un esprit nouveau anime notre société. On a formé une classe d'italien, dirigée par le professeur Nelli, de Montréal. Dans certains cercles, on parle de faire de même pour l'allemand; d'autres suggèrent des cours de littérature française contemporaine données par M. Louis Gillet, qui s'est déjà fait entendre à Québec. Bref, ce ne sont là que des suggestions, mais le mot est lancé, et faut espérer que nous ne resterons pas là. Qui vivra, verra !

Pendant que nous nous entretenons dans nos maisons bien closes des choses de l'esprit, au dehors par tous les temps le "Montcalm" fameux brise-glaces, poursuit en amont de Québec sa croisière retentissante. Il fait machine en avant contre le pont de glace solide du Cap Rouge, à travers lequel il s'est, dit-on, frayé un passage, afin de conserver libre le chenal et de permettre l'écoulement facile des eaux glacées. Travail gigantesque et coûteux, qui aura pour effet de hâter, paraît-il, la débâcle, signe avant-coureur des beaux jours du printemps. Faisons des vœux pour que nous ayons ni une désastreuse inondation, ni un ras de marée à la messinienne.

Dans un autre ordre d'idées, le R. P. J. Lalande, qui n'est pas un inconnu parmi nous n'a pas

eu besoin de "casser la glace" pour s'attirer et gagner les sympathies de l'auditoire d'élite, anxieux de voir ce qui sortirait de "la mystérieuse valise"? Aussi personne n'a été désappointé.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des choses littéraires, disons un mot de la proposition émise dans le "Canada" par M. le Dr Choquette, l'auteur de "Claude Paysan" et des "Charabina-des", au sujet de la fondation d'une Académie Canadienne Française, qui aurait son siège principal à Québec. De l'avis de plusieurs, l'idée est excellente et vient à son heure. Les membres de la Société Royale, section française, semblent déjà tout désignés pour faire partie de cette assemblée d'Immortels; saufs à s'adjoindre de nouveaux titulaires choisis parmi les illustrations de la littérature canadienne, laquelle prendrait un nouvel essor vers un avenir plein de riantes promesses et de nobles espérances. A ces séances publiques qui auraient lieu chaque année à dates fixes, les noms des plus méritants seraient proclamés et des prix décernés aux auteurs d'ouvrages couronnés au grand jour sur les rives laurentiennes.

10 février 1909.

Depuis quelque temps, est-ce l'effet du passage d'un prince charmant parmi nous ? un esprit nouveau anime notre société. On a formé une classe d'italien, dirigée par le professeur Nelli, de Montréal. Dans certains cercles, on parle de faire de même pour l'allemand ; d'autres suggèrent des cours de littérature française contemporaine données par M. Louis Gillet, qui s'est déjà fait entendre à Québec. Bref, ce ne sont là que des suggestions, mais le mot est lancé, et faut espérer que nous ne resterons pas là. Qui vivra, verra !

Pendant que nous nous entretenons dans nos maisons bien closes des choses de l'esprit, au dehors par tous les temps le "Montcalm" fameux brise-glaces, poursuit en amont de Québec sa croisière retentissante. Il fait machine en avant contre le pont de glace solide du Cap Rouge, à travers lequel il s'est, dit-on, frayé un passage, afin de conserver libre le chenal et de permettre l'écoulement facile des eaux glacées. Travail gigantesque et coûteux, qui aura pour effet de hâter, paraît-il, la débâcle, signe avant-coureur des beaux jours du printemps. Faisons des vœux pour que nous ayons ni une désastreuse inondation, ni un ras de marée à la messinienne.

Dans un autre ordre d'idées, le R. P. J. Lalande, qui n'est pas un inconnu parmi nous n'a pas



eu besoin de “casser la glace” pour s’attirer et gagner les sympathies de l’auditoire d’élite, anxieux de voir ce qui sortirait de “la mystérieuse valise”? Aussi personne n’a été désappointé.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des choses littéraires, disons un mot de la proposition émise dans le “Canada” par M. le Dr Choquette, l’auteur de “Claude Paysan” et des “Charabinades”, au sujet de la fondation d’une Académie Canadienne Française, qui aurait son siège principal à Québec. De l’avis de plusieurs, l’idée est excellente et vient à son heure. Les membres de la Société Royale, section française, semblent déjà tout désignés pour faire partie de cette assemblée d’Immortels; saufs à s’adjoindre de nouveaux titulaires choisis parmi les illustrations de la littérature canadienne, laquelle prendrait un nouvel essor vers un avenir plein de riantes promesses et de nobles espérances. A ces séances publiques qui auraient lieu chaque année à dates fixes, les noms des plus méritants seraient proclamés et des prix décernés aux auteurs d’ouvrages couronnés au grand jour sur les rives laurentiennes.

10 février 1909.

Table des Matières

Préface...	3
D'ici de là...	5
Neiges d'antan...	11
A Gui l'an neuf !...	22
Les Automnales...	29
Société Artistique...	34
Artistes Français...	37
Promenade d'atelier...	44
Un Portrait...	50
Kreighoff...	52
Soleil Printanier...	59
Glorieux Printemps...	63
Exposition Hance...	67
Nécrologie...	72
Henri Ivan Neilson...	74
"La Grande Artiste"...	80
Le "Quebec Studio Club"...	86
Chez nos Peintres...	92
Intérieur Québécois...	98
M. Elzébert Garneau...	101
"Sourires d'Avril"...	104
Expositions de Peintures et d'Aquarelles...	109
Tourisme Américain...	118
Pluviales...	123
Salon des Fruturistes...	131
"Giboulées"...	137

Réveil de la Nature...	143
Une bordée de neige...	149
Hier et Aujourd'hui...	154
Un Paysagiste...	160
Charles Huot...	164
Au champ des morts...	170
Fin de Carnaval...	177
Pronostiques d'été...	182
Un Philosophe sur les toits...	186
Coups d'archet et de fortune...	189
Jours ensoleillés...	195
De tout un peu...	202
Ste-Luce...	206
Une femme peintre...	210
A l'atelier...	215
Portraitistes et Paysagistes...	217
Menus propos...	224
Au Salon...	231
M. Edmond Lemoine...	241
Georges Duquet...	248
Le songe d'Athalie...	253
Table des Matières...	263

Table des Matières

Préface	3
D'ici de là	5
Neiges d'antan	11
A Gui l'an neuf !	22
Les Automnales	29
Société Artistique	34
Artistes Français	37
Promenade d'atelier	44
Un Portrait	50
Kreighoff	52
Soleil Printanier	59
Glorieux Printemps	63
Exposition Hance	67
Nécrologie	72
Henri Ivan Neilson	74
"La Grande Artiste"	80
Le "Quebec Studio Club"	86
Chez nos Peintres	92
Intérieur Québécois	98
M. Elzébert Garneau	101
"Sourires d'Avril"	104
Expositions de Peintures et d'Aquarelles	109
Tourisme Américain	118
Pluviales	123
Salon des Fruturistes	131
"Giboulées"	137

Réveil de la Nature...	143
Une bordée de neige...	149
Hier et Aujourd'hui...	154
Un Paysagiste...	160
Charles Huot...	164
Au champ des morts...	170
Fin de Carnaval...	177
Pronostiques d'été...	182
Un Philosophe sur les toits...	186
Coups d'archet et de fortune...	189
Jours ensoleillés...	195
De tout un peu...	202
Ste-Luce...	206
Une femme peintre...	210
A l'atelier...	215
Portraitistes et Paysagistes...	217
Menus propos...	224
Au Salon...	231
M. Edmond Lemoine...	241
Georges Duquet...	248
Le songe d'Athalie...	253
Table des Matières...	263

BNQ



000 389 118